

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AU DÉTOUR DE L'HABITUDE SUIVI DE ÉLÉMENTS POUR UN DEVENIR-FLÂNEUR

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

BENOIT BORDELEAU

JANVIER 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie André Carpentier, mon directeur de maîtrise, professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, pour ses lectures attentives, ses conseils judicieux et, surtout, pour m'avoir fait découvrir la ville par la lunette des écrivains déambulateurs au courant de ma dernière année de baccalauréat. Je remercie également Janie Lafrenière, mon épouse et complice de tous les jours, pour sa patience (bis), sa confiance et son amour; Marie-Josée Daviau et Kevin Cordeau pour leur amitié et pour le temps qu'ils ont généreusement accordé à la révision linguistique de ce mémoire; les équipes et membres de *La Traversée* – Atelier québécois de géopoétique et du Laboratoire NT2, entre lesquels j'ai burlingué ces deux dernières années. Finalement, j'aimerais remercier en particulier Alice van der Klei pour son enseignement, ses rhizomes et sa bienveillante présence.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	1
AU DÉTOUR DE L'HABITUDE.....	1
Cocktail et robe à pois.....	5
Le dodu et le Popsicle	6
Le kiwi et la brigadière	8
Garnotte et Chesterfield	11
Espresso et mousquetaires	14
Épices et mots doux	16
Platon et La Brioche.....	21
Red Sox et géraniums	25
Tetris et Roméo.....	28
Bière, guimauve et crème glacée	31
Balzac et tourniquet	33
La brochette et la salopette.....	36
Fourrure et Weed Eater	39
Le silence et le grand niaisex	40
Les cannes et le couturier.....	43
Tolstoï et la king size	45
L'automne et ses g-strings	46
Fruit Loops et paix universelle.....	48

Bibi et l'amour brutal.....	50
Lafontaine et crème fouettée.....	53
La figure et le derrière.....	57
Zippers et Moriarty	59
Foule et compartiments.....	60
Ménage de printemps et fin du monde.....	63
La pataugeuse et le marais	67
Vampires et macaroni	69
Spielberg et crazy carpet.....	70
Patrie et Kraft Dinner.....	72
Stallone et Stanley.....	75
Hamac et mouches à beurre	76
Poussins et feuilles de Bounce	78
24 heures et Bonhomme sept heures.....	79
Paparmanes et Papermate.....	82
ÉLÉMENTS POUR UN DEVENIR-FLÂNEUR.....	87
Au cœur de la ville sensible	89
De l'usage de la note de terrain.....	101
Montage – texte – assemblage	111
BIBLIOGRAPHIE.....	124

RÉSUMÉ

Partie création : *Au détour de l'habitude* est un recueil de fragments soutenu par une démarche d'écrivain flâneur, qui se décline dans la pratique quotidienne d'espaces urbains et dans l'assemblage du texte même. Sont principalement donnés à lire, à travers le regard d'un Montréalais d'adoption accompagné de sa complice de vie, des espaces et des visages du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Les trente-trois regroupements, formés de deux à cinq fragments selon le cas, répondent à un souci de cohésion plus que de cohérence. Y sont recherchés, par le montage textuel, des rapports de force qui permettent de saisir différentes atmosphères urbaines et des instants de présence à soi dans l'espace montréalais – qui, lui, s'étire jusque dans la ville d'origine, ici nommée le *bled*.

Appareil réflexif : *Éléments pour un devenir-flâneur* propose une réflexion, sur le mode fragmentaire, divisé en trois sections. « Au cœur de la ville sensible » se penche sur la ville comme objet dynamique, labyrinthe et *hyperville*; cela nécessitant un mode relationnel tout aussi dynamique qui s'effectue par la recherche de collages. La section suivante, intitulée « De l'usage de la note de terrain », se penche sur le caractère essentiel de la prise de notes (textuelle ou photographique) dans le travail de l'écrivain flâneur; au-delà d'un outil mnémotechnique, la note dite de terrain est ici présentée comme première articulation entre l'espace et la pensée. La troisième section, « Montage – texte – assemblage », s'attarde sur l'écriture du fragment comme processus de sédimentation des perceptions et sur l'assemblage textuel comme moyen de prolonger la relation avec la ville. Le fragment, dans ce contexte, permet au flâneur de produire un temps qui lui est propre ainsi qu'un espace d'oubli, rendant ainsi possible la redécouverte constante de l'espace urbain.

Mots clés : Note de terrain, flânerie, fragment, montage textuel, ville.

AU DÉTOUR DE L'HABITUDE

« La plupart des passants voudraient être des flâneurs.
Dans tout passant, il y a un flâneur mort jeune. »

Hector Fabre

« Je les regarde sans me demander qui ils sont, ce
qu'ils veulent, s'ils m'en veulent – presque en extase
devant leurs visages, et qu'une chair, même au repos,
soit aussi mobile et remplie de sens. »

Pierre Sansot



Il me revient le bruit de la porte s'ouvrant avec un bruit de galette de slush. La chaleur réconfortante du *Juliette & Chocolat* nous agrippait par le collet, ma Darling et moi, tout comme l'odeur du cacao et de la crème, des crêpes au chèvre chaud et au pesto... C'était un jour de grisaille comme on en connaît en novembre. Je crois même que c'était un lundi – rien de plus ordinaire qu'un lundi. Depuis notre arrivée, tout n'avait été que routine. Nous avions fait le choix de venir nous établir à Montréal, la grande ville, qui aujourd'hui tient toute entière stockée dans mon ordinateur portable et six carnets de poche... Ce soir-là, par un hasard que je dirais heureux, nous avions les moyens de nous permettre une sortie. Pour la première fois, nous nous donnions le droit de regarder la ville autrement, ou peut-être que c'était la ville qui entamait le dialogue avec nous. À ce moment-là, je n'avais encore ni carnet, ni appareil photo... En fait, je ne portais pas attention aux petites scènes naissant du hasard et du plaisir d'être là, simplement. Je ne me souviens plus exactement de quoi nous parlions. Nous avions surtout profité du silence qui fleurissait sur la rumeur de fond, en parlant à voix basse du futur.

Cocktail et robe à pois

Un avant-goût du printemps s'installe. Le vent glacé d'hier n'est plus qu'une caresse sur le bout du nez tandis que le soleil pince les joues. Avec un peu d'imagination, l'arrivée de la saison prend des airs de gala : les flaques d'eau se déroulent sur les trottoirs, les manteaux de style justaucorps que je trouvais vulgaires en plein hiver ont quelque chose de chic dans la chaleur naissante. Des perles se jettent des auvents des commerces. Des confettis de luxe. Ce gala, par contre, je n'y suis pas invité. Il s'amène, un point c'est tout. Déjà, les commerçants ouvrent leur porte en me laissant courir sous le nez des arômes de café et de pâtisseries sortant tout juste du four – cocktail qui fait monter en moi une effervescence adolescente. D'un habile tour de passe-passe, je double une mémé à marchette sans mettre le pied dans la flaque, sans même toucher les craques du trottoir. Et ploc! Une perle se détache d'un auvent sous lequel je me suis risqué. Elle m'éclate en plein front comme un ballon d'eau lancé par un gamin polisson. Je ferme les yeux, surpris, et c'est juste à cet instant de faiblesse qu'on m'achève. Ploc! Une deuxième vient m'ébouriffer les cheveux – je fais le dos rond. Le mois de mars est arrivé, faut croire.

*

Elle est assise sur le banc de béton, attend sans dire un mot la prochaine enfilade de wagons qui la mènera au bureau, regarde ses mains sans bijoux avec un certain contentement. Ce matin, elle a pris le temps d'enfiler sa plus belle robe à pois, son collier d'ambre et ses boucles d'oreilles dorées. Elle a remonté ses cheveux en chignon, poudré son visage, mis du mascara, retouché ses sourcils au crayon – à peine une touche de rouge à lèvres. Elle n'a pourtant rien d'une prétentieuse. C'est une de ces journées où, pour paraître moins fatiguée, moins diaphane, elle a décidé de se faire belle, de prendre un temps devant le miroir pour confirmer son existence dans les pans légers de sa robe.

Sur les rails, en direction inverse, le métro s'arrête. Deux passagers montent à bord du wagon qui se trouve en face de la femme aux joues blanches. Une fenêtre est fracassée. En quittant la station, un pan de verre grand comme ma main s'est détaché. Notre tour arrive. Elle se lève, tire une petite valise de voyage par son manche télescopique qui m'a jusque-là échappé. Entre les stations Préfontaine et Berri, elle a disparu... Avant de sortir à l'angle de Maisonneuve et de St-Denis, je replace mon foulard, reboutonne le manteau noir qui me sert de deuxième peau depuis quatre ans. En poussant la porte, une grande bouffée d'air froid me prend la joue. Elle, quelque part entre Préfontaine et Berri, n'avait que sa robe à pois et sa valise.

*

Je sais qu'elle va me manquer. Dans quelques heures, je vais laisser Montréal derrière pour retourner frayer dans ma Lièvre natale. Je sais qu'elle va me manquer, elle qui va les seins lourds et froids sous une laine délicate, rue Davidson. Le jean à taille haute, les bras efflanqués et le bout des doigts chatouillant le nez du dernier client – dernier de la nuit ou premier de la journée? –, elle rit. L'homme qui l'accompagne hèle un taxi alors qu'elle se met à errer, rue Ontario, pour enfin aller s'échouer sur les berges de Dézéry. Elle s'assoit sur les marches rouillées qui mènent à un balcon anonyme, fouille dans son sac à main. « Hostie, mes cigarettes... mes cigarettes... » Roulent sur le trottoir des tubes de rouge, des pastilles à la menthe, des coupons de caisse de la pharmacie du coin. Elle fixe le fond de son sac, le regard perdu dans les brumes du matin. Contemple tout ce qui peut lui rester de famille. Des photos saupoudrées de coke et de fard à joue.

Le dodu et le Popsicle

Dans la trouée du feuillage qui m'abrite, des vagues de lumière dansent sur l'herbe abandonnée. Des lames de chaleur glissent le long de mes bras. De la barboteuse fusent des cris qui finissent par se perdre dans l'odeur de l'humus. Tout près, une bicyclette aux roues

grinçantes et des sandales à lanières de cuir font leur chemin. Des boucles d'argent et des semelles molles. Une jupe fleurie et les ailes d'une mouche qui claquent sur la pointe d'un cheveu.

Le soleil, dans sa dernière minute ronde, révèle à mon regard la silhouette d'un enfant endormi sur la glissoire du module de jeu. Une main et un pied pendent au-dessus d'un château de sable. Mon ombre nonchalante s'avance silencieusement sur le sentier. Une partie de balle molle, derrière la clôture froide, vibre d'une chaleur de fête. Des airs de salsa et de merengue, de *bachata*, des rires et des pas sur le sable qui borde le marbre.

*

Let the boots do the talking. C'est ce qui est écrit dans ma ruelle d'adoption. Je n'ai ni bottes ni compte à régler, ce qui n'empêche pas mes semelles de parler le quartier à leur manière, de lire en sautillant la prose du trottoir et de la poussière. Je me laisse berner une fois de plus par le soleil, le suis en espérant attraper son feu mourant alors que, déjà, il se laisse choir dans les tranchées d'Hochelaga. Je le perds de vue à quelques pas des rails de la CP, dans le dodu de la marée haute et de la plage timide. Le cri des mouettes, une cabine échouée. Je retrouve mon île, le temps d'ajouter une virgule – ou deux – au texte de ma ville. Il y a, dans les replis de Montréal, ces espaces chaleureux malgré tout ce qu'on peut en dire, de grands pans de silence, un silence intime qui s'installe comme un dialogue entre amis, autour d'un repas à la bonne franquette... Puis le vent se lève, baisse les stores du jour pour me replonger dans la réalité du mois de mars : le nez, à ce temps-ci, peut encore geler.

*

Un banc de parc, par-delà la pataugeuse, comme une barque à la dérive, emporte une voix grasse et pigmentée comme du lapis – des accords de guitare et des feuilles qui, encore, refusent l'approche de l'hiver. Mon regard empiète sur les courses imaginaires d'un gamin qui chevauche fièrement son Big Wheel. Soudain sérieux, il pétarade les notes d'une Oldsmobile. À la croisée du sentier, ses cris de victoire se mêlent à mon air résigné : « T'as gagné, je m'avoue vaincu! »

*

Fier comme un roi faisant son entrée dans une ville fraîchement conquise, le petit bout d'homme crie à sa mère, qui pousse le panier d'épicerie bringuebalant sur le trottoir, qu'il « surveille les bouteilles ». Il fait plus de quarante degrés, l'air est lourd d'humidité. J'ai l'impression de traîner des sacs de billes sur mes épaules. L'enfant est assis sur deux ou trois caisses de Corona collantes. Elle, vêtue d'une demi-camisole trempée et de pantalons larges où toute une armée de pingouin pourrait se réfugier, ramène les contenants consignés au dépanneur de ce coin de rue quelconque de l'avenue la Salle. Elle reste à l'intérieur pour une bonne dizaine de minutes, question de profiter au maximum de l'air climatisé de monsieur Min. Fiston sort le premier avec une moitié de Popsicle au raisin dans une main, maman aussi, quelques secondes plus tard. Ils laissent la cage de fer sur roulettes à l'abandon. Dans dix minutes, elle aura disparu.

Le kiwi et la brigadière

11 février, pour laisser croire que les dates importent. Le vent file entre les cheveux. Sous le manteau aussi. C'est la première journée, depuis un bail, où le double foulard n'est pas de mise. Je redécouvre le quartier, ce matin, alors qu'il fond comme une roche dans un verre de rhum and Coke. Le trottoir me montre déjà sa craque. Ses mauvais plis cachés depuis novembre aussi. De vieux mouchoirs, de la crotte de chien à la pelletée, des tapis moisissés, des boîtes de cartons gardées trop longtemps au sous-sol... Oh, c'est jour de collecte des ordures, aussi.

Madame Tremblay, avec sa pancarte STOP, est encore et toujours souriante derrière les sillons de son visage. « Bonjour jeune homme », qu'elle me dit, en glissant quelques mots à propos de la pluie et du beau temps. Aujourd'hui, c'est le beau temps et, me confie-t-elle, « ça sera beaucoup moins dur pour les rhumatismes ». Pour preuve, pas de canne pour la journée. « Mais est-ce que je t'ai dit ça? Je m'en vais à Paris fin avril! Avec mon mari, oui!

J'ai ben hâte, ben hâte! On ira... » Elle me raconte ses plans de voyage et je souris, lui faisant promettre de tout me raconter quand elle reviendra. Après plusieurs minutes de bavardage, elle lève sa pancarte de façon impérieuse, me souhaite bonne journée en me lançant, de sa voix rocailleuse, qu'on devra se reparler de tout ça ab-so-lu-ment!

Dans le parc Préfontaine, je suis l'habituelle procession des promeneurs de chiens. Trois gros hommes, et autant de chiens, s'en vont lentement sur le sentier glacé qui fend le parc en diagonale. Sur le terrain de baseball recouvert de sucre à glacer, un nouveau venu dans le quartier : un colley et son propriétaire, tous deux pré-post-pubères se fatigant à courir après une balle. Ça crie et ça jappe. Des airs de printemps qui flottent, paresseusement.

Je me demande ce qui arrivera quand la brigadière du coin ne sera plus là. Elle qui traîne sa lourde masse et ses six décennies d'enfants rieurs et braillards, de courtois et de chauffards. Elle qui, chaque semaine, m'arrête au coin de Rouen et de Darling pour piquer une jasette, jamais bien longue, tout juste assez pour sourire parfois, et reconnaître dans cet intervalle un *chemin*. Je me demande ce qui arrivera quand elle ne sera plus là. Cette impression un peu folle que le quartier va se découdre, peut-être même se déchirer. Une couture du quartier qui, depuis 34 ans, garde ses quatre coins de trottoirs comme un trésor...

Hier, en la voyant sortir de chez *Autopro* dans son imperméable fluo – qui lui donne un corps gros au point d'en faire disparaître sa tête –, elle m'a parue fatiguée. Elle chaloupait dans le vent, lourdement appuyée sur sa canne, les pieds traînants, son STOP aussi. Puis, je me suis dit que ça y était, que c'était la dernière fois qu'elle pouvait apparaître de la sorte devant moi et, pourtant, c'est à ce moment même qu'elle est devenue immuable, ancrée dans le béton de mon quotidien, comme le chat du 2202.

*

Elle traîne ses vieux jours sur les trottoirs de la rue Ontario. Elle ne mendie pas, ne se vend pas non plus, mais elle regarde les gens dans les yeux, pour savoir s'il leur reste un peu de poussière dans le creux du cœur. Son nom, personne ne le sait. C'est Flore ou Lorraine, Anne ou Lucie... Elle porte sur ses épaules tous les noms perdus de la ville. Les dimanches, elle nettoie son grand trench coat décati par la pluie et le soleil, rosit ses joues avec un reste de sachet de Heinz écrasé ramassé devant le *Laflleur*. Dans ses orbites bleuies par la fatigue, il

ne lui reste que des yeux gris aux notes d'amande. Hier, par coquetterie, elle a noué ses cheveux avec quelques morceaux de papier de toilette. Des coups de klaxons, des feux rouges et verts. Des gamins qui hurlent à pleins poumons – pour un rien – sur la place des Royaux. Une balle de baseball abandonnée sur le tout nouveau terrain de soccer. J'ai perdu de vue Flore et Lorraine, Anne et Lucie, pour aujourd'hui, mais je les reverrai demain, puis après demain. Pour elle, dimanche, c'est tous les jours.

*

Le chat n'est plus là depuis une semaine et demie. Il a été remplacé par une couronne de faux sapinage, des lumières blanches scintillantes. Je sais qu'il ne reviendra pas près de la fenêtre de tout l'hiver et pourtant... chaque matin je tourne la tête, en répétant les mêmes mots étouffés dans le foulard, à l'endroit de ma Darling. « Toujours pas là! » Première absence prolongée depuis deux ans.

C'est bien plus qu'un bibelot sur le bord d'une fenêtre. Tous les matins, en route vers le métro, c'est vers sa fenêtre que je regarde en espérant le voir. Complet noir, sur mesure parce qu'il a pris quelques plis depuis que nous nous sommes installés dans le quartier, ma Darling et moi. Quelques taches grises, ça et là. À l'automne déjà, il trouvait ça dur : un harnais trop petit pour son corps trop rond, la laisse en plus, il refusait de marcher sur le trottoir parce que les feuilles mouillées le dégoûtaient. Je me souviens avoir ri du chat, ce jour-là, en adressant pour la première fois la parole à cette dame étrange, qui sonne parfois à la porte des voisins – y entre et parle fort avant de partir.

Ce matin, il n'est pas là. Il fait froid et je suis bien, dans mon grand manteau, un peu vert tortue, un peu kiwi. Ma Darling et sa frange de cheveux fous, dans le vent. De l'autre côté de la rue, la brigadière emmitouflée a levé son *STOP* pour nous saluer, avec cette façon hivernale de tourner la tête – le reste du corps suit le mouvement, de gauche à droite en s'inclinant un peu vers l'arrière. À notre tour, nous la saluons, continuant notre route dans cette cassonade de neige. Le chat va revenir, il est simplement frileux.

*

Métro Mont-Royal, un soir de tempête. Elle est assise sur un banc, de l'autre côté des rails, dans un renforcement du mur qui prend des manières d'alcôve. Le genou replié contre son corps, iPod dans la main gauche qui repose mollement sur son pied. Le pouce change les pistes, et l'oreille, probablement, n'entend pas. Je n'ai vu de son visage que la ligne du nez, l'angle aigu du menton. Sa chevelure – un rideau, un mur. Mais, derrière ce corps replié et fractionné, coupé au fil de la plume sur une page de mon carnet, apparaît la fourrure de son capuchon, duvet singulier flottant à hauteur de l'épaule. Des ailes, mais ce n'est pas un ange. Simplement une fille avec des ailes, et c'est déjà beaucoup.

Garnotte et Chesterfield

Je marche, le dos en garnotte sur une asphaltade raboteuse. Au-dessus d'une garderie transformée en dépotoir de jouets pour enfants, rue Sansregret, on grille une clope en calant des fonds de bouteille. Des shorts trop courts, des ravins dans les cuisses, des rouleaux dans les cheveux, des seins fatigués sous une camisole effilochée. Il y a des jours où j'aimerais écrire de la fiction.

La vie reprend son cours dans le quartier. Les ruelles dégèlent et font dorer leurs vieilles seringues au soleil tandis que « le grand sémaphore des cordes à linge », comme l'a écrit Carpentier, recommence à se faire bavard. Les chats minaudent avec les bouteilles de Jack et les mufflers de char. On balaie l'entrée du garage en traînant les pieds. On s'enduit les mains de graisse et de rouille – c'est déjà l'été qui commence.

Dans un coin de brique et de clôture, on planifie sécher un après-midi de cours tandis qu'ailleurs on fond en larme en raccrochant le téléphone. Je me surprends, juste assez pour m'arrêter, à regarder des petites mains le long de la ruelle. Le sentiment que, à la fin des classes, les kids vont recommencer à se rassembler jusqu'à l'heure du souper, pour dessiner à la craie des jeux de marelle et des injures dans les ruelles du quartier – faire du bruit et vivre, sans demander leur reste. Jusqu'à l'heure du souper.

Mercredi soir. Je n'ai pas à cœur de prendre l'autobus, d'autant plus qu'il est bondé – le coût de l'essence doit y être pour quelque chose. Des murmures de vieux et des cris d'enfants : les uns se vantent d'avoir une nouvelle canne, les autres tout fiers du bâton de hockey ayant autrefois appartenu à leur père – un Sherwood qui sent fort le hockey bottine. C'est l'heure des ombres qui s'allongent, du vent qui glisse en douce de la rue aux ruelles et des ruelles aux appartements. Ce vent qui chatouille les mollets fatigués des travailleurs maintenant calés dans leur Chesterfield, bière froide au poing. Chez *Jimmy*, le souper est servi. Quelques clients, pour la plupart retraités, sourient à l'approche d'une bouteille de rouge offerte par le patron. Des amis de longue date tenus par les liens du palais et de l'estomac. Chez *Beauchesne*, un serveur hume le vent en s'essuyant les mains au revers de son tablier. Échange de sourires discrets accompagnés d'un petit hochement de tête. Tout près, dans la ruelle, un chien bouffe des ordures. Puis le silence. Il ne faut pas trop y penser au risque de le perdre – un moment privilégié où la lumière se met à couler de chaque fissure du trottoir, de chaque regard cerné et pétillant de la fin de journée.

*

Peut-être est-ce une impression de déjà vu, accrochée au cœur, qui se permet de vagabonder dans mon décor d'asphalte et de colimaçons rouillés. Tout est à sa juste place : les plantes vertes prennent un bain de soleil sur le balcon, un chat orange se taille en douce sous un escalier de bois frais repeint en gris. Un verre de rousse perle sur la table vitrée d'une terrasse. Quelque part, une enfant pleure – son père aussi –, mais ce n'est pas assez pour rompre l'équilibre de la lumière et des couleurs, du grain de l'air et des poussières sous mes semelles. C'est un bonheur simple que de recevoir la ville en pleine poitrine, celui qui redresse le corps fatigué ou fait ralentir le joggeur.

Mon regard se prend dans un drap contour, tout de blanc gonflé par le vent chaud de l'après-midi. Pourquoi me suis-je retourné de ce côté-ci de la rue plutôt que de l'autre où, dans les herbes hautes, on échange des mots tendres sous l'ombre bienveillante des érables argentés? Le tissu gonflé de lumière prend des airs de dentelle qu'on lave une fois le mois et qui ne peut être mise sur la corde à linge que par des grands-mères fragiles du bout des doigts

mais solides dans le regard – des vieilles comme on en fait dans ma vallée natale. Et comme toutes les fois où une histoire, aussi courte soit-elle, m'est racontée par ce fléchissement particulier de la lumière, je réalise que j'ai laissé l'appareil photo à l'appartement, parce que, évidemment, les promenades se muent parfois en de longues marches paresseuses...

Il ne me reste alors qu'à continuer comme je le peux, en griffonnant quelques mots compensatoires dans mon carnet, un peu ridicule, pour prolonger cette lumière à force de touches enfoncées les unes après les autres, tard dans la nuit. Demain, je retournerai dans cette allée à la peau craquelée, bardée de chaleur humaine. Le drap contour aura fait place à une dizaine de serviettes de bain délavées, comme autant de pavillons pastel, les t-shirts de Nirvana et de Pearl Jam côtoieront ceux d'Annie Brocoli. J'amènerai l'appareil photo, mais je ne le dégainerai pas. Chaque flânerie, il faut croire, appelle son propre langage.

*

Début de soirée. Métro Berri au retour d'une rencontre avec Alice au sein du labyrinthique Département d'études littéraires. J'entame *The Red Notebook* de Paul Auster. Alors que lui s'amuse du nom de cabinet Argue and Phibbs, me revient en tête cette note ridicule qu'on retrouve près de la sonnette de la boîte de cravatés, au coin de ma rue, allant à peu près comme suit : *Sonnez votre avocat pour entrer*. Je tourne quelques pages, des notes de Tana et de Kiwi se mêlent à l'odeur de l'encre et du papier. Des bottes sortant tout droit de La Canadienne, du Yellow ou encore de chez Aldo me passent sous le nez. Des bottes de cuir à lacets et à velcros, avec des ornements de fourrure, qui ne passeront pas l'hiver, des bottes à mi-mollet ou allant jusqu'au genou. Une paire en particulier est polie au point de refléter les nouvelles qui passent en boucle sur les écrans géants suspendus au dessus des quais.

La dernière fois que j'ai vu un cirage à chaussure si excessif, c'était au rez-de-chaussée de mon école primaire. Toutes les classes devaient se rendre au gymnase pour une annonce de la part du personnel enseignant avant les vacances d'été. Monsieur Pawlikowski, le concierge, attendait qu'on finisse de salir son plancher, le sourire en coin, appuyé sur le manche de sa vadrouille. Pendant ce temps, je regardais par terre en essayant de comprendre pourquoi les lignes entre les tuiles étaient floues, clignais des yeux en me disant que les petits nuages bordant le quadrillage allaient finir par disparaître, mais rien n'y faisait – plus tard, on

m'a appris ce qu'était la myopie. Le bout de mes Adidas s'est cogné contre deux masses noires et brillantes pendant que le reste de la classe passait à côté de moi. J'ai levé les yeux vers le costume trois pièces noir de Monsieur Robert. Est ensuite venue sa nébuleuse moustache grise au-dessus de ma tête – encore mi-rousse à l'époque. J'ai souvenir qu'il ait ri. À la fin de l'automne suivant, Monsieur Robert est tombé en raclant les feuilles d'érable dorées qui tapissaient sa cour.

Espresso et mousquetaires

Avec ses souliers de course qui louchent et sa carapace de coton rose, il me ramène à Montréal. Ce n'est rien de bien glorieux, cette couverture sale qui se conforme aux crevasses d'un corps usé – ou est-ce le contraire? Au-dessus, sur la terrasse, on secoue la tête en lisant le journal et en sirotant un espresso, soupirant devant la niaiserie, l'illogisme, l'inégalité des hommes entre eux! Les doigts gras plaquent ensuite le journal contre la table d'aluminium avant de s'envoler, tout comme la tasse de carton qui, elle, atterrit dans le soulier gauche. Le même jour, Strélski écrivait que « Montréal n'est pas une ville du dimanche, c'est une ville de tous les jours. » Puis, sous la carapace rose, ça s'est mis à remuer.

*

Il faut marcher, marcher encore dans cette ville peuplée de soi-même, écrivait à peu près dans ces mots Léon-Paul Fargue. Je ne sais pas si ce quartier, cette ville que je foule, est peuplé de moi-même, mais je sais que j'y trouve un certain bien-être, quelque conversation à entretenir en battant la mesure à chaque enjambée. Je ne sais rien de l'endroit où je vais sinon que ces murs de briques, ce sol asphalté et caillouteux, ces bribes de paroles attrapées ici et là, tout comme les graffitis, je les moule à ce que je crois être ma langue intérieure.

Je me dis parfois que cette ville est comme une vieille chatte de gouttière qui entre par la porte arrière quand ça lui chante. Je la laisse tourner un peu, puis l'accueille sur mes genoux et lui gratte le derrière des oreilles. Elle se met à ronronner, elle en demande plus. Après

m'avoir fiché les griffes à travers le jean, elle décampe comme une hypocrite. Peut-être que je suis de même quand je vais la retrouver, elle qui m'amadoue avec ses miaous, avec tout ce qu'elle a de cicatrices. On joue à cache-cache comme deux gamins et elle finit souvent par me révéler son deuxième nom.

Et quand elle revient, par la porte de derrière, chercher un peu de chaleur, des croquettes et des minouches, je sais que ce ne sera que pour me mettre encore une fois ses griffes dans les cuisses. C'est encore à ce moment que j'aurai laissé filer entre mes doigts la chance de connaître son troisième nom, celui que personne ne saura jamais. Puis je me remettrai à écrire en me disant que, encore, je me serai approché un peu plus de la réponse.

*

À la sortie des classes, rue Ontario, j'entends souvent des bêtises voler de trottoir à trottoir. Les « Retourne chez toi niquer ta mère, Simon! » et les « Va branler ton chien, Arnaud! » côtoient le pas de course des gamins et les premières amours du printemps. Un beau quartier que le mien. Il vient pourtant de ces moments où mon cœur se serre en voyant cette bande d'ados, encerclant et donnant des coups à je ne sais qui ou quoi avec leurs Nike tout neufs ou leurs vieilles galoches. Une initiation de gang de rue que je me dis, ou encore un règlement de compte. Peut-être un petit de la maternelle se faisant ramasser par ces grands nonchalants aux bras longs et à la pensée étroite. Même des adultes admirent le spectacle! Sur le point de crier à l'adresse de ces grandes échalotes, un ballon de soccer a roulé dans la rue... Je me suis vu floué par mon imagination. Cette fois-ci, au moins, ça aura été rassurant.

Mais les dessous du quartier ne sont pas tous tissés de cette dentelle de l'imaginaire. Me promenant bras dessus, bras dessous avec ma Darling, je m'enthousiasme à la vue de quelques mots inscrits à la craie sur le trottoir. Ces messages permettent de tâter le pouls du quartier, de rire de ses travers parfois, de l'apprécier un peu plus même s'il peut paraître, plus souvent qu'autrement, sale et peu accueillant pendant que le grand ménage du printemps bat son plein. Il est écrit que « La vie est belle... » C'est tout simple et très joli, les lettres jaunes doublées de bleu. Trois pas plus loin, rue Rouville, ce message d'enfant prend la voix d'une mère outrée : « Sans prostitution devant nos enfants. » Je me souviens qu'Hochelaga a ses cicatrices, et qu'elles vont et viennent, encore, sur le trottoir...

*

Ici, des fatigues fraîches coulent des jours tendres sur un hamac. Des langues de soleil lustrent la fourrure d'un chaton chassant un papillon tout en haut des cèdres verts. La brise froide me fait enfiler un pull, un presque-pull d'automne. Je remarque que la maison de la dame aux chats a été retapée, le derrière moulé dans des lattes de PVC. Je préférerais les planches décrépitees et mangées par les vers. La berçante de bois à la peinture écalée a abandonné la véranda.

Le tablier du pont n'est toujours pas achevé. On y travaille à temps partiel en cognant des clous. Dans la cour de l'école, beaucoup de silence. Un silence d'avant la rentrée, je veux dire. Les balançoires n'ont pas changé depuis au moins dix ans, mais le module de jeu n'a plus son pont de bois – on l'a condamné. Cette année, il n'y aura plus d'apprentis pirates ou d'aspirants mousquetaires, plus de défis lancés entre les mouflons, à savoir qui fera le tour du module le plus rapidement sans toucher à la mer de sable qui se trouve en dessous. La rue James, quant à elle, n'est qu'une grande cicatrice pour l'instant – circulation locale seulement. C'est tout près que la dame aux chats s'est laissée mourir.

Épices et mots doux

Ce n'est pas le genre d'automne qui s'affiche sur un calendrier. C'est plutôt celui qui se glisse sous la porte, un matin du mois d'août, ou qui se faufile par la fenêtre guillotine qu'on a laissée ouverte tout l'été. C'est un automne qui vous pousse à rester sous les couvertures, à faire la grasse matinée jusqu'à dix heures et l'amour jusqu'à midi, puis tout à coup, on se trouve à marcher avec cette femme belle – mais belle! – en allant par là, simplement par là, se disant qu'on ne veut pas de cette ville qui se déballe avec le fracas dont elle est capable et qui finit toujours par déverser son fatras. On cherche les rives intérieures du Montréal tranquille. Déjà, les vieilles grimées de la rue Dézéry disparaissent derrière des portes vitraillées, se

laissent désirer au bord de leur fenêtre en matant les passants. Les rideaux de dentelles faits main font sourire leur jeunesse passée, comme autant de voiles de jeunes mariées.

On marche en silence, en empruntant les ruelles et les parcs, pour se gorger de leurs passants, de leurs habitants et de leurs secrets si la chance nous sourit. Parfois on se permet d'inscrire, en travers des pages quadrillées du carnet, quelques mots qui contiendront en germe un visage, une voix, un geste, des sensations en lambeaux lors des jours difficiles.

Certains vont sur les trottoirs, main dans la main avec leur téléphone cellulaire, s'absentant d'eux-mêmes et du corps chaud de la ville. D'autres dorment à demi, emmaillotés dans des couvertures humides et tachées, à l'entrée des magasins d'antiquités ou des *pawn shops* d'Hochelaga Kingdom. Ces cocons urbains d'où émergent des papillons fanés élisent parfois leur domicile temporaire dans l'herbe grasse d'un parc où flottent, encore, les restants d'une partie de balle molle. Plus loin, au détour d'une ruelle qui se jette dans la rue Rouen, une odeur de bon tabac et des bonjours matinaux qui se traînent jusqu'en après-midi rappellent la présence des sages du quartier, du haut de leurs tours mystiques de bois et de fer forgé, incrustés dans leurs chaises berçantes qui grincent en se mêlant aux miaulements des chats – ceux qui appartiennent à tout le monde et à personne.

Les arômes de café frais laissent place aux odeurs de burgers ponctuées de quelques notes de houblon, de tintements de verres, de fourchettes et de couteaux tachés par des résidus de savon. En bifurquant vers le nord mêlé de l'île, le parc Lafontaine s'ouvre sur des amoureux étendus échangeant lèvres et salive pour parler la même langue. Des enfants de veille de rentrée scolaire s'égosillent une dernière fois sur les passerelles et sur le sable des modules de jeu, s'imaginant pirate, princesse, matelot ou perroquet, c'est selon, pendant qu'une bande d'adolescents ayant pour seul navire un banc de parc, utilisent leurs longues-vues pour scruter la rondeur des seins d'une fille qui se fait griller sur la pente, près de la fontaine. Un accordéoniste laisse pleurer son instrument pour les saltimbanques du dimanche qui jonglent et corderaïdisent. À la vue d'une poche de nylon remplie de quilles et de sacs de sable, on imagine un hamac et son dormeur dans l'ombre des feuillages.

En ayant passé le chemin de tant de guitares mal accordées, de fumeurs et de frimeurs étendus dans le soleil de l'après-midi, de cueilleurs de bouteilles à cinq sous et de policiers qui font leur ronde, on s'arrête devant la boutique de Chloé. « Des chocolats! », lance-t-elle. Alors on se laisse tenter, on entre dans la chocolaterie et on en sort avec un sachet dont le

contenu est à déguster lentement pour y saisir les nuances de chaque saveur. Même qu'on s'arrête en les laissant fondre sur sa langue, comme c'est le cas lors des longues promenades qui poussent à la paresse d'accoster un banc de parc. La ville de chacun est miniature, toute contenue dans des habitudes ponctuées d'épices. Pistache, pâte d'amande, basilic, romarin, gingembre, piment d'Espelette, poivre de Sichuan...

*

Il me dit des mots d'amour! Des mots de tous les jours! Et ça me fait quelque chose... Dans le gris feutré de la station Berri, elle chante Piaf, parapluie en main, boa mauve autour du cou et manchettes de dentelle qui sortent de son polar vert lime. Son chapeau de pêcheuse, plaqué contre le derrière de sa tête, découvre des cheveux blancs mêlés de jaune. Sur le quai, direction Angrignon, des centaines de personnes attendent le prochain métro, ralenti à ce qu'il paraît. *Il est entré dans mon cœur une part de bonheur!* La foule, d'habitude sérieuse, plongée dans le papier recyclé d'un journal ou dans un livre, dans le silence ou la conversation, dans les retouches de maquillage ou le coulis du mascara, se débranche peu à peu de ses iPods. Ça et là, des sourires illuminent la masse grise : les lèvres à peine rosées se font rouges, les rires des uns brisent le mutisme des autres qui se muent en ricanements, de parfaits inconnus échangent des regards discrets et des clins d'œil. C'est tout une assistance qui se masse devant elle alors qu'elle fait tourner son parapluie, façon Gene Kelly... *Un grand bonheur qui prend sa place, les ennuis les chagrins s'effacent!* Elle arrête en plein milieu de sa chanson alors que les rails commencent à vibrer. Des applaudissements, des cris et des sifflements retentissent alors que la femme s'exclame : *Ayez la foi, mes amis! C'est Jésus qui m'a donné la voix!* Elle éclate de rire alors que les wagons s'engouffrent dans la station. Elle disparaît dans les grandes caisses bleues, laissant derrière elle ses couleurs, pour continuer sa tournée montréalaise.

*

Il y a, à Montréal, des personnages qui permettent de s'évader, le temps d'un café. Je dis bien *personnages*, car ils sont toujours déformés par le temps, par les notes prises dans le

carnet ou les accents de lumière des photographies croquées à l'improviste. Bien qu'un drame couve, la plupart du temps, derrière un manteau de mouton retourné, des lunettes d'aviateur et des gants coupés à la Rocky – peu importe le mois de l'année –, il n'en reste pas moins que ces personnages sont les premiers à rire de leur condition.

Je me rappelle la fameuse entrée de Jérôme Twist à la Deuxième Tasse du coin de Saint-Denis et de Maisonneuve. C'est le jour de la première neige, lourde et compacte comme la ouate des flacons de Tylenol, et la file de clients se déroule jusqu'au trottoir. Jérôme se fraye un chemin jusque derrière moi, pose sa main sur mon épaule et murmure : « Un café! Ça va être bon ça... Tu sais... Tu sais, mon ami... Les oiseaux ne sont pas tous dans des cages! Pour preuve, les pigeons! » Le tout suivi d'un clin d'œil à mon égard. Jérôme Twist est de cette trempe de fous heureux qui, malgré l'entassement des clients et des tables, réussit toujours à se frayer un chemin avec une grâce qu'on ne peut soupçonner. Il s'arrête, se frotte les mains, rajuste ses lunettes d'aviateur brisées et les pointes de sa moustache puis s'exclame : « Monsieur! Votre étui! »

Le type en question a tout du genre fonctionnaire dont la pause du lunch est chronométrée à la seconde près – qui quitte le bureau, marche le long de Saint-Denis en quête d'une bouffe en bas de dix dollars, enfile son sandwich qui ne vaut pas le prix payé, marche une dizaine de minutes avant d'échouer dans un café, fait la file, sait déjà qu'il prendra le mélange maison qu'il payera trop cher aussi avant de se faire accrocher par un hurluberlu sympathique affublé du nom de Jérôme Twist. Ce dernier reprend : « Monsieur! Votre étui, c'en est bien un à violon! » L'interpellé n'en fait pas de cas, hoche du chef pour ne plus être importuné. Twist reprend de plus belle : « Ah! Les violons! Vous savez, on dit que les violons sont faits à l'image de l'homme... À force de frotter ses cordes, il finit par péter! Quel triste destin... » Puis Jérôme s'en va, la main droite dramatiquement posée sur le front alors qu'il pousse la porte grinçante.

*

Il suffit parfois d'une journée de brouillard pour se remettre à écrire. Mon arpentage des trottoirs, ces dernières semaines, n'a pas eu la même qualité que lors de mes passages sous les couleurs de l'automne. Ce matin, le chant des cornes de brume provenant du port donne

un drôle d'air lointain et pourtant chaleureux à HoMa la prétentieuse. Marchant direction ouest, au-delà de trois ou quatre maisons, il n'y a que du blanc. Le clocher de l'église n'est plus qu'une ombre vague au-dessus de la tête des passants. En voyant la ville se découvrir petit à petit sous la jupe du brouillard, il me revient la voix de ma Darling qui, cet été, me disait que la ville était enveloppante ; aujourd'hui, je réalise que le ciel de novembre me tombe dessus. Depuis la chute des feuilles, il manque un toit aux trottoirs.

À gauche et à droite, des silhouettes se découpent dans l'épais drap blanc. Comme si les promeneurs se surprenaient, les sourires sont faciles, les *bonjour!* plus chantants. Chez *Clo*, où l'on sert des déjeuners jusqu'à onze heures – pour donner l'impression que la journée est plus longue qu'elle ne l'est vraiment –, les vieux sont beaux avec leurs vieilles alors que les travailleurs, eux, sont au ralenti devant leur deux œufs bacon. Je passe sous la track de la CP, deux ou trois voitures sifflent tandis que, au-dessus, les roues des wagons grincent contre les rails. Sous mes pieds, le ciment vibre; dans ma tête, un grand cœur mécanique fait résonner ses pistons... Je fais un demi-pas et évite de justesse un pot de confiture de fraises fendillé qui se déverse dans les craques du trottoir. Jusque dans la rue, le rouge a coulé. Rue l'Espérance, Florian et Wurtele, les camelots balancent les journaux d'un bras habile sur les balcons. Sur l'autre rive, un chandail de coton ouaté rouge pousse un panier d'épicerie rempli de Publi-sacs. Plus loin, sur Ontario, le brouillard est percé de taches orange, éclatantes. Sur plusieurs dizaines de mètres, le trottoir est pourfendu – on répare la tuyauterie de la ville. Le trottoir déborde de lui-même, vomissant des tas de gravier et des travailleurs aux dossards jaunes.

J'attrape mon appareil photo, question de faire une collection des trottoirs barrés. Au moment de mettre mon œil au viseur, une silhouette glisse dans la rue comme une patineuse sur un lac gelé. Pantalon bouffant, longue veste de laine ouverte au brouillard qui ne semble plus que gonfler. Après le dé clic, elle est déjà bien loin. Je traverse de l'autre côté de la rue, là où les drapeaux et les panneaux réfléchissants sont à l'honneur. Sur le poteau où l'image de Doc le Husky se trouvait, il y a maintenant l'annonce d'une vente de garage qui s'étendra jusqu'au trottoir : on y trouvera un vieux bidon de peinture, un drap troué, un pot Mason, des camions Tonka... Les camelots s'affairent toujours – quand ils ne sont pas trop occupés à se craquer une bière dans les ruelles de Ville-Marie. À la hauteur du Tim Horton, la rue adopte le rythme de ses marges. *Lentement. Lentement.* À chaque pas, le brouillard recule. Il me

vient l'idée d'arrêter, de m'asseoir sur ce banc déjà occupé, à l'entrée de la station Frontenac, et de discuter de tout, mais surtout de rien, avec ce type qui lit *Les Fleurs du Mal* à 7h30 du matin... d'être au plus près des choses et de garder le reste de Montréal dans son secret, jusqu'à ce que le brouillard se lève.

Platon et La Brioche

Il suffit de squatter un banc public, d'ouvrir les yeux, les oreilles et même le bout des doigts pour que le square révèle son agitation dans le calme le plus parfait. Ça commence avec des marées de pigeons, une horde d'écureuils gris et le luxe d'un écureuil noir. Des hommes sans poil et une femme à moustache lisent les mêmes nouvelles dans des journaux différents tandis que des enfants, rougis par la brise de l'automne qui vient, courent dans tous les sens. Suivent des poussettes, puis des parents essoufflés qui, par manque de forme ou d'esprit ludique, se refusent à courir.

Au centre du square, un type chauve à barbe blanche laisse dans l'indifférence les gamins sprinteurs, tient majeur et index pointés vers la cime des arbres, fait des signes de croix à répétition en tournant autour du monument dédié à John Cabot. Après quatre tours, il s'installe, jambes écartées et boxers à l'air sous son short rouge, près d'un citadin-bulle composé d'un iPod, de vêtements trop grands, de lunettes d'aviateur, d'un sandwich en bouche et d'un journal branché en mains. Des dizaines de travailleurs scotchés à leur cellulaire, poussés dans le dos par les aiguilles de leur montre, se pressent devant moi pour s'engouffrer dans la bouche du métro.

Vient ensuite Magda, armée de son sac de plastique biodégradable, qui s'empare d'une canette de Grolsch traînant sous mon banc. Elle s'exclame, tout sourire : « Ça, c'est vingt cennes! » avant de s'éloigner en faisant quelques pas calculés sur la pointe des pieds vers la poubelle, pour y secouer la canette – petit doigt en l'air merci – et de recommencer son numéro autour des autres bancs du square. Une voix s'élève d'une cabine téléphonique située derrière mon banc. Un type à casquette s'est mis à engueuler le combiné de Bell en lui disant *qu'il n'est pas sage, qu'il n'aura pas ses deux trente sous s'il continuait à le traiter de la*

sorte. Au loin, Magda enjambe un dormeur en exhibant ses talents de ballerine. Le Père Noël, assis au pied du socle, grogne, les bras tendus vers un grelottant chien-saucisse.

En tendant la main vers mon café, je m'aperçois qu'il n'est rien de moins que froid. Juste avant de quitter le parc, un ado, quatorze ans au plus, est plongé dans un bouquin. Jetant mon café dans une poubelle à proximité, je lui demande ce qu'il lit. C'est avec un grand sourire et un accent anglais qu'il répond : « *Plato's Republic*, monsieur. » C'est le visage long et le sourire en coin que je quitte le parc, la main cherchant déjà le carnet dans la poche intérieure de mon veston.

*

Avec un peu de temps à tuer avant une conférence donnée en fin de soirée dans le cadre d'un de mes cours, je me laisse tenter par un allongé, un croissant et de la confiture. Encore que, *tuer le temps*, c'est un peu trop brutal pour cette fin d'après-midi tranquille, en compagnie des deux Marie. Il s'agit plutôt de m'en accommoder, dirait Sansot, sans me laisser bousculer. À la limite, c'est tout ce que je peux faire : un croche-pied au temps, au fond de la Brioche, avant de me replonger le nez dans la *Nouvelle barbarie* de Chamberland.

En l'espace d'un peu plus d'une heure, j'ai droit aux questionnements des employés – à ma droite, la cuisine. De grandes questions, en fait, qui me touchent, sans ironie, droit au cœur. Que faire avec les croissants qui restent collés sur la lèche-frite, qu'est-ce qui se passe avec Manu qui n'est pas rentré travailler, as-tu besoin que je reste un peu plus longtemps? – on va tomber dans le rush. Un cuisinier de la première heure, un peu taquin, a eu le temps de placer quelques coups de fil, à la fin de son quart de travail. Je devrais même dire son *shift* – lui dit *chiffre*. Il place une orange froide dans le cou d'une aide cuisinière venant juste de se faufiler entre les tables pour « aller en arrière ». « Pour la bonne santé! » qu'il lui lance.

Puis, dehors, le temps doux laisse place à la chute de grandes plumailles de neige. Tout au fond, près de la porte d'entrée, on discute de projets à venir, peut-être même d'écriture ou de la vie en général, en tendant les lèvres vers un verre de blonde. Ce n'est pas la rousse de Delerm, mais elle suffit à illuminer la grisaille à travers la fenêtre. C'est tout le bal du jour qu'elle mène, cette bière, avec sa robe dorée et ses dentelles de blanc. Quelques mots glissés

dans le carnet, des mots qui, je sais, ne m'appartiendront plus. Il n'y a plus qu'à me taire. Me contenter d'être là, dans ma parenthèse de ville.

*

Journée tranquille à osciller paresseusement entre les librairies, les cafés et la Station, par un plaisir que je ne m'explique pas. Arrivé un peu sur le tard pour prendre mon bus, direction Ottawa, je profite d'une lente heure qui doucement amène ses petites vagues de voyageurs qui dérivent vers une porte ou une autre. Un couple de personnes âgées, devant moi, laissent leurs bagages tout près de la porte 13, afin de signaler leur priorité lors de l'embarquement. Ils me demandent de jeter un œil à leurs bagages pour une minute ou deux, le temps qu'ils aillent se chercher un café. Pas de problème. En peu de temps, ce sont cinq, sept, dix valises qui s'alignent, comme des petits wagons, en face de la porte.

Il y a dans l'air comme la rumeur des Fêtes. Je ne sais exactement si ce picotement, ressenti à hauteur du cœur, est dû aux quelques guirlandes dorées qui ornent les numéros de portes ou encore à cette odeur de biscuits fraîchement sortis du four du côté du *Hershel's Deli*. Qu'importe. Le couple de tout à l'heure – tête permanentée et barbe blanche – revient. J'en profite pour fermer les yeux un temps, pour me donner une impression de sieste. Des valises lourdes roulent et se frottent au sol. Un autobus signale son départ de deux coups fluets de klaxon, les roues séparent la gadoue, un trousseau comportant pas moins de dix clés tinte au rythme des pas d'un gardien de sécurité, on tousse et on éternue ici et là. Les voix qui me parviennent sont bien celles de la gare : elles se rassemblent avant de prendre chacune sa direction. Une voix de ténor grogne : « Hey... Hey! »

Un kid s'arrête et pose la main sur la poche droite de son manteau. Un homme – visage brûlé par le froid – traîne son vélo nonchalamment, se penche pour ramasser une mitaine. Sa barbe touche presque au sol dans sa manœuvre. Le jeune se tourne dans sa direction : la mitaine s'envole et tombe entre ses mains. Un merci timide avant qu'il ne disparaisse avec son père. Un froissement sec de plastique. Au bout de la file de bagages, une main se glisse dans une poche. Un beau monsieur, les soixante ans bien sonnés, à l'air fier. Serviette sous le bras et grand manteau bleu, c'est surtout son chapeau à l'ancre dorée qui retient mon attention. Il a dû être, si ce n'est dans cette vie, capitaine de bateau. Aujourd'hui, je le verrais

bien au volant d'un bus. Il sort un petit sachet de sa poche, l'ouvre et, quelques instants plus tard, tète un *Life Saver*. Quelqu'un à bout de souffle...

Une fille-furie court vers la porte 15 (Sherbrooke) en sifflant des jurons. Son autobus est parti et il ne s'arrêtera pas. Elle réussit tout de même à sortir sur la grande aire asphaltée. Trois garçons trottinent à sa suite. Pour un instant, je me demande si elle cherche à s'enfuir desdits garçons, mais ceux-ci la laissent courir derrière le car. Eux, secouent vainement leur billet en l'air : un au revoir à l'ancienne que j'aurais bien vu sur un quai, au départ inaugural d'un navire. Suffit de remplacer leurs billets par des mouchoirs blancs. La sprinteuse hors de vue, c'est maintenant au gardien de sécurité de se lancer à ses trousses. « L'autobus ne s'arrêtera pas, madame! Revenez ici, c'est dangereux. Madame! Il ne s'arrêtera pas! » Puis, de plus en plus de voyageurs. Le gardien revient essoufflé, mon bus arrive, tout se précipite. Mais, entre les pas, j'ai tout de même vu une bille de verre – colorée en son centre – qui roulait, sans se presser. En vain, j'ai cherché le gamin qui pouvait y jouer. J'aurais bien voulu me joindre à sa partie.

*

Depuis que je suis arrivé, tapi dans mon coin du Deli, une femme sieste – c'est du moins ce que je crois. Talons-hauts, un grand boa rose bonbon qui lui gonfle la gorge, le béret de travers... les cheveux faux-blond et trop de fard à joues. Elle sort en titubant : des jointures blanchies par le froid viennent la chercher, en tapant sur la vitre. Le claquement échoïque des talons déboule pendant de longues secondes sur le plancher mouillé.

Entre temps, une fille à manteau blanc dépose, sur une table toute proche, un cabaret contenant café, sachets de sucre et napkins. Pas beaucoup de monde, franchement, ce jeudi matin. Quelques liseux de journaux, un étudiant de passage branché sur son iPod qui tète le fromage à la crème dégoulinant de son bagel. D'où je suis, je vois des boîtes de thé Lipton accrochées au plafond et la petite main de la caissière saisir un filtre à café – quand elle n'est pas trop occupée à faire des bonjours discrets à Paul.

Par-dessus l'épaule du manteau blanc, on saisit, au fond de la pièce, un journal qui traîne sur une table. Cette main, rattachée à un bras lui-même rattaché à un corps d'homme, avait des airs de voleur. C'est bien sagement qu'elle s'installe, là où il y avait la siesteuse un peu

plus tôt. Cette main droite et son homologue du côté gauche, plongent dans les poches d'un manteau usé, déposent sur la table des papiers et des plastiques de toutes sortes, les placent et les replacent, un peu maniaques, sur la table où les miettes sont maîtresses. Elles font tourner entre leurs doigts un papier mouchoir. Le soleil de novembre pour témoin, je sais que ce mouchoir est poussiéreux.

Près de la caisse, des voix joyeuses. On moule le café, les murs tremblent. « Bon, quand est-ce qu'on installe nos décorations de Noël? » On répond que « c'est moi qui vas les mettre! Tu touches pas à mes décors! Je vais venir durant ma journée de congé, juste parce que c'est Noël qui s'en vient! » Il y a des miettes de chocolat sur le plancher. Le Père Noël est déjà passé, je crois. Je me demande s'il voyage vite en autobus, le Père Noël. Au plafond, quatre ampoules brûlées. Café fini, je me lève. Ma tête percute un luminaire bon marché et l'ampoule cligne de l'œil. Finalement, cinq ampoules bousillées.

Red Sox et géraniums

Les gouttes d'eau qui s'abattent sur la peau frileuse du parapluie soulèvent en moi quelque chose de poussiéreux, un grésillement que je crois connaître. J'ai souvenance du bois qui craque, de l'odeur du foin et des fientes de pigeons, de la rumeur réconfortante des chats suivie du pas délicat des souris... Par-dessus tout, le souvenir de ce poste de radio AM juché sur une des poutres de la grange, dont on devait recharger la pile en tournant une manivelle. C'est ce grésillement qui prend dans le vent, qui mouille le jean à mi-cuisse. La poignée du parapluie n'est plus qu'un réconfort tiède au creux de ma main. Puis je me fais rappeler à l'ordre par le tonnerre. Je me remets en branle et secoue les mots saupoudrés sur le moment. Tout à coup, je cours en plein orage, l'eau folle entre les orteils ratatinés. Je ris. C'est tout ce qui compte.

*

Les cheveux bouclés de la fillette s'échappent d'une casquette des Red Sox. Sa main coule sur la rampe d'aluminium et ses pas s'en vont, pizzicato, dans un escalier de la station Berri – une tache de rouge qui s'élève sur une tache de gris, c'est tout ce que je note dans mon carnet. La dernière marche atteinte, ses yeux noisette, soupirants mais rieurs, attendent son père. Il la rejoint, se penche à hauteur de casquette et d'oreilles – murmure. Il a le coin des yeux ridé comme ceux d'un enfant dans le soleil de midi. La main épaisse du père enveloppe les doigts blancs et fragiles de sa fille tandis qu'autour on se bouscule, pour quelques minutes en moins. D'une belle lenteur, une lenteur de complicité, ils disparaissent dans la foule.

*

Les aspérités du banc de ciment s'en prennent aux fils de mon jean. Métro Joliette, une fourmi cherche la bonne voie à prendre, en se tortillant sur le rectangle blanc d'un ticket de métro. Les tarifs et la fourmi. La fourmi et les vibrations du sol. Les wagons sifflent une odeur de bois et de caoutchouc.

*

Un dimanche maussade. Les nuages flottent près de la tour inclinée du Stade pendant que le vent file doux, traînant l'humidité du matin sur son dos moelleux. Les grives se tiennent tranquilles. Mes semelles frottent le crâne chauve de la rue Hochelaga. C'est bien, c'est confortable. Ça fait des mois que je n'ai pas trotté dans les rues un dimanche matin. Ici et là, les policiers installent des barrières pour le Tour de l'île – journée où je me compte chanceux d'être piéton et où je peux donner le ton à force de pieds posés l'un devant l'autre. Somme toute, ça me fait penser aux matins du bled durant lesquels le ronron des voitures timides se fait chuchotement, ces bons matins qui mettent juin sur les rails en faisant sourire les gens, sans forcer, après le premier café du déjeuner. Madame Beaudry, à la hauteur de Joliette, agrmente son parterre de géraniums. Elle chantonne un air de Brassens pendant que deux petits vieux se contentent des blagues grivoises sur un balcon, verres de bière en accompagnement. Plus loin, un homme assis à l'entrée d'un dépanneur sirote son café et

regarde le ciel de façon distraite, caresse l'anse de sa tasse entre ses doigts noueux et craquelés. Il me sourit, comme ça, l'air de rien. Me souhaite la bonne journée – je fais de même. À cet instant, je me retrouve avec un pied dans le bled et l'autre dans Montréal, avec un de ces chatouillements au cœur qu'on ne s'explique pas. Peut-être que j'avais touché, du bout de l'orteil, le sable chaud de mon île intérieure. C'est dimanche et il se met à pleuvoir, juste un peu, juste assez pour que des perles claires se forment sur les fils entrelacés de ma veste. Il pleut et pourtant c'est beau. Je suis un peu ici, un peu ailleurs, quelque part entre un sourire et des kilomètres d'asphalte.

*

Dehors c'est la tempête. Du moins, c'est ce qu'on dit à la radio, avec des voix calmes et rieuses à la fois. J'ai mis mon manteau, glissé l'appareil photo dans sa poche droite, mis deux foulards plutôt qu'un, puis les gants et la tuque. Viennent les bottes, les saintes bottes. Je mets le pied sur le balcon enneigé – des milliers de flocons se blottissent contre la porte d'aluminium que je verrouille avant de prendre la clé des trottoirs.

D'ici, on ne voit pas la prochaine rue tant elle est emmitouflée de neige et de silence. Quelques murmures de vent, jamais bien plus. Rouen me surprend. Une fois arrivé au bout du trottoir glacé, je bifurque à gauche. Je cherche la tempête, vraiment, mais je n'y trouve, en cette journée de décembre, qu'une couverture enveloppante, teignant barbes bleues et rousses en blanc, rougissant ici et là la nudité des visages.

Jetant un coup d'œil dans une ruelle, je vois un homme et son chien sans laisse ni l'un ni l'autre. Je ne saurais dire s'ils vont vers le nord ou vers le sud. Tout ce que je sais, c'est qu'ils marchent dans de grands pans de nuages laissés dans le matin avec nonchalance. Un manteau de castor, contenant un homme au nez violacé, laisse filer un « Bien le bonjour! » avant de disparaître derrière moi – les allures d'un cocher sans calèche.

*

Médéric-Martin, ce matin, me fait tendre l'oreille. Il n'y a pas grand-chose, sinon du silence et les grésillements dans ces écouteurs abandonnés. Je m'assieds et regarde le carré de

sable occupé par des modules de jeu. Il est encore piqué ça et là par les semelles des gamins qui se prennent pour Usain Bolt quand leurs parents ne leur tordent pas l'oreille gauche. La pluie d'hier a donné au sable des allures de cassonade.

Je syntonise mon récepteur intérieur sur médéric.fm, et j'attends que ça monte doucement, comme une marée paresseuse. J'entends les pas du vieux joggeur s'harmoniser aux pas lourds du grand danois qui, avec sa maîtresse, vient délier ses jambes de mannequin entre les arbres et les bancs de parc. J'entends la fontaine couler à nouveau et cette vieille dame chinoise, tout de blanc habillée, nourrir les pigeons. J'entends le vent glisser sur les feuilles et entre les pieds de la vieille qui, lorsqu'elle s'assoit sur les grands bancs de Médéric, ne touchent plus à terre. Alors, avec son sourire et sa peau tachée par les années dures, elle prend les airs d'une poupée de porcelaine.

J'entends aussi des devoirs d'enfants glisser contre les clôtures rouillées, des mauvaises blagues lancées par les riverains du coin. Puis c'est le tour des balles de tennis et des raquettes, de l'autre côté de Rouen. Mais à travers ces sons, une image. Sur fond de rouge et de vert, traversés d'une ligne blanche, une vieille bottine de cuir restée là pendant des mois, tout l'hiver, sans tapeur de balles pour venir déranger sa sieste. Des grésillements et, à nouveau, la solitude.

Tetris et Roméo

Qu'a-t-elle à lire un article sur les zoos? Au coin de Parthenais et d'Ontario, à se tourner une mèche de cheveux blonds entre le pouce et l'index de la main droite, c'est louche. Pas un geste de plus sinon cette jambe gauche qui croise la droite pour s'en défaire la minute d'après. Que du silence malgré le trafic du retour à la maison. La revue épaisse, le papier glacé, l'air lourd et collant. Elle, assise, légère sur son bloc de béton. Le terrain vague et ses tuyaux en croix. La clôture et des affiches déchiquetées. Le stationnement désert avec ses affiches *Réservé* en bois pressé mangé par la pluie d'hier. L'odeur de vidange d'huile du garage d'à-côté. Je suis déjà ailleurs... et elle lit un article sur les zoos.

*

J'ai dû l'observer quelque cinq minutes, hypnotisé par le roulis du wagon, assoupi dans un silence intermittent et heureux. Ses vêtements étaient chargés de poussière. Une poussière fine rappelant la lumière qui saupoudrait les bottes et la chemise de grand-père quand il revenait des foins. Un réseau d'artères et de veines saillantes parcourait ses bras – sa peau savait la langue de la rouille et discourait sur les plaisirs de partager la couleur et la porosité de la brique. Ses mains étaient taillées dans la pierre des champs. Une console de jeu usée reposait entre ses doigts. *Tetris*. Le lendemain il retournerait sur les chantiers.

*

Il y a un an, je m'étais accroché à la clôture qui ceignait cet espace vide. Vide si on excluait les herbes folles, les sacs de plastique aux allures de méduses, les affiches déchirées qui arboraient des slogans environnementalistes ou les faces de nos politiques. Des chaussures trouées, aussi, qui se cherchaient un nouveau maître et cette petite valise verte, appuyée contre le vieil érable, qui attendait un voyage. Aujourd'hui, à l'angle des rues de Bullion et Sainte-Catherine, la petite valise verte est disparue, tout comme les méduses, les slogans et les visages cartonnés. On y trouve maintenant un jardin où les fleurs poussent en abondance dans de vieilles causeuses et des commodes. Une bulle de silence à dévorer du regard, les mains contre les mailles rugueuses de la clôture.

*

Le grand vent qui secoue les branches vient de temps à autres me quêter une promenade. Une promenade dans ce cas-ci et non une marche, peut-être parce que la première évoque mieux mes activités de petit prosateur qui se fait mener par le bout de son propre nez, finissant sans aucun doute, lorsque la boucle des pas est bouclée, devant un verre de limonade fraîche, qu'il faudrait, bien sûr, acheter à un garçonnet qui se lance en affaires au coin d'une rue et d'une ruelle : cinquante cennes le verre – seulement si on lui promet de faire de la

publicité. À bien y penser, le traditionnel *m'en vais prendre une marche* n'est qu'une manière de mieux revenir chez soi.

À cette heure, les chats rentrent dans leur cour et se blottissent contre l'opium des bords de fenêtres. Au parc Lalancette, des gamins critiquent leur famille de fous, se lancent des injures au visage en s'assurant d'avoir du sable plein les yeux et de la boue plein les joues – le mascara des pauvres. Deux sportifs de salon se mettent au frisbee, près de Rouen. Sautent comme des chiots aux pattes trop courtes pour se laisser rouler dans l'herbe encore jaune, les quatre fers en l'air et la bedaine velue – autour du nombril seulement. Au même endroit, l'an passé, on y allait d'une coupe de rouge discrète dans les estrades, on grillait une clope, puis deux, en jasant Tolstoï et Sábato. Il faut laisser la saison mûrir.

Au retour, après mon tournis de rues et de ruelles, se présente, à ma droite, une ouverture. Rien d'extraordinaire. Qu'un petit rien au bord du chemin pour me faire lever les yeux vers les jeux du soleil : un grand rideau d'or et de vert tendre, de cordes à linge muettes et des galeries où flâne l'odeur d'un bon tabac à pipe. Ce n'est pas le genre de spectacle que le carnet peut rendre en cinq ou six mots – un seul suffirait, mais lequel? Je laisse dialoguer l'objectif et le déclencheur : ils s'occuperont de saisir la fraîcheur des bourgeons, les histoires qui commencent sous les escaliers en colimaçon, les sauces à spaghetti qui mijotent sur le poêle, les mallettes qu'on dépose à l'entrée de l'appartement et qui ne seront reprises que le lendemain matin. Le texte, aussi nécessaire soit-il, viendra quant à lui plus tard.

À mi-chemin du retour, une fillette me demande si je sais l'heure. Non, pas vraiment. Probablement sept heures et demie, pas bien plus! C'est ce que je lui répons alors que je sais bien, au fond, que l'heure ne compte pas. J'aurais dû lui répondre qu'il est trop tôt pour rentrer, qu'elle a encore le temps de marcher main dans la main avec ce garçon un peu gêné, qu'ils devraient profiter de la lumière pendant qu'elle était encore belle sur les gaines de caoutchouc des fils d'Hydro... Elle est déjà partie avec son Roméo. Moi, je retourne jusqu'à ma Darling.

Bière, guimauve et crème glacée

Dimanche, 14 juin. 15h00. C'est ce que le carnet me dit. La dernière fois que j'ai emprunté la ruelle des Ruellards, c'était à -20° C avec de la neige jusqu'aux cuisses – par plaisir ou par inconscience, je ne sais plus. Par plaisir, sans doute. Je suis un gros homme tout en guimauve qui, tournant à droite après quelques pas lourds, fait grincer la porte donnant sur le parc. Une petite porte qui, avec un peu de cœur, pourrait être enjambée. Mais pour celui qui prend son temps, qui se laisse bousculer au gré de ses humeurs de pas en pas mais non par le temps qui passe, pousser cette porte, sentir les quelques accrocs de rouille et de peinture, c'est ouvrir la phrase de la ville sur une virgule ou une parenthèse.

Ce geste simple, et qui se veut le plus discret possible, participe de l'atmosphère du parc et, si on pousse un peu cette paresse agrémentée de rêverie, le parc prend la place de tout le quartier, puis de toute la ville. Mais je m'égare. La murale, au sud, campe toujours le même décor estival. Sur l'un des bancs, un homme composé d'un coco dégarni serti de verres fumés, d'une chemise de lin, d'un short et de sandales, ronfle grassement. À son poignet gauche, une lourde montre tictaque dans le vide. Une glissoire jaune se tient seule dans son coin. Le gros bonhomme de tout à l'heure a disparu. À l'instant où je mets les pieds dans la rue Saint-Christophe, la ville me reprend dans ses ondées sonores.

*

Vers 23h00, jour ouvrable qui se ferme peu à peu. À ma sortie de la station de métro, je déboule dans le parc Préfontaine qui, à cette heure, est aussi endormi qu'un matou, les moustaches à peine dérangées par le vent. Près du chalet, une adolescente en cavale imaginaire se craque une canette de bière, laisse courir son mascara avec l'eau qui lui ruisselle sur le visage. Un peu de mousse de Bleue sur l'asphalte rongé par l'ennui. La pluie grasse me lie au sentier du parc, et je me prends à dériver au fil du silence enjoué des habitués de la balle molle. Ils se trémoussent sous un immense parapluie de golfeur et me donnent l'impression, pour un quart de seconde, d'être de cette race de pingouins dont parle Autin-Grenier dans *Toute une vie bien ratée*. Leur banquise n'est rien de moins que ces

estrades de bois mal foutues, mais confortables. Me vient l'odeur du sable mouillé et des jeux d'enfants qui, de l'autre côté de la rue, ne dorment toujours pas et ne demanderont pas d'histoire avant d'aller au lit. Une cycliste passe son chemin, essoufflée mais rieuse avec sa tête d'ananas. Les balançoires vides grincent puis je me déverse dans la ruelle Winnipeg.

*

Cours, Guillaume! Cours! Ces trois mots fondent à travers les mailles de la clôture en raclant un fond de gorge. Ledit Guillaume, la trentaine facile, n'a rien d'un athlète : un corps qui ressemble à une boule de crème glacée montée sur deux pattes de cigogne et coulant un peu sous le soleil. Il court avec les coudes bien serrés contre le corps, les poings fermés bien dur. C'est à croire qu'il retient son souffle en courant du marbre au premier but, comme pour se donner un air de légèreté. Il est retiré, évidemment, mais il est beau à voir sous sa casquette de Pennzoil tachée de sueur. Guillaume est retiré au deuxième but après le *bunt* peu convaincant de David.

C'est un mardi soir du mois de juillet et l'équipe des chandails bleu ciel joue contre l'équipe des chandails bleu marine. D'un côté à l'autre du terrain, on s'en lance des vertes et des pas mûres pendant que le batteur *est dans' bouteille (dou dah, dou dah!)*. Ici et là, dans les estrades, quelques canettes de *Bud* attendent le changement des équipes et, quand ça arrive, on tape amicalement la fesse gauche d'un coéquipier avec sa mitt. Il faudrait ici que j'ouvre une parenthèse : si je dis mitt et non *gant de baseball*, c'est que ce dernier n'est pas en mesure d'évoquer l'odeur de fond de remise, de poussière, de sueur et de vieux cuir portant l'empreinte de la main de son propriétaire. Une mitt, c'est un gant de baseball avec une histoire.

Ce mardi soir-là, dans la lumière qui crevasse l'horizon du quartier, je comprends que ces gars, chandails bleu ciel et bleu marine, mais portant le même pantalon gris, ne jouent pas au baseball pour une question de sport. On ne compte pas les points, seulement les caisses de 12. On ne court pas à fendre l'air, Guillaume n'est pas de cette trempe. Quand on conteste une décision de l'arbitre, c'est pour régler de faux problèmes autour d'une énième bière, le soir venu.

Ces gars-là *jouent* au baseball, avec les sourcils froncés, le sourire en coin et la palette de la casquette bien droite sur le front. Et de temps en temps, ils s'arrêtent, posent leur mitt sur leur poitrine en attendant que l'arbitre – tout comme Guillaume – essuie son front dégoulinant de sueur. Puis quand les habits deviennent trop poussiéreux, que les deux équipes ne font plus qu'une, on sait que c'est l'heure de rentrer... mais seulement après une jasette d'une heure ou deux dans le stationnement de l'aréna, derrière le terrain de baseball.

Balzac et tourniquet

Sorti du tumulte du métro Berri pour échouer sur les berges intérieures de l'université, à lire les poèmes enveloppants de François Cheng. Des pas, beaucoup, qui se tordent comme la houle. Des pas, beaucoup, disjoints du regard qui les porte. Autour, les travaux à remettre, les nouveaux gadgets et les projets à venir. Des cravates et des casquettes. De la soie et du denim. Beaucoup de mots durs cachés dans la douceur d'un murmure. Des bises et des accolades, malgré tout. Encore le roulement des pas, beaucoup, des voix qui se mêlent et qui claquent. Moi, silencieux je l'espère, à admirer les berges intérieures de l'université. Un flot pressé de mains et de sacs, des pieds, encore des pieds et des regards absents. Une petite motocyclette verte, dans une main pas plus grande que ça, qui passe entre mes yeux et les pages de Cheng. Un moteur imité dans le rose d'une joue. Un enfant aux yeux rieurs qui m'envoie la main... et moi qui ne sais que faire.

*

Poussé par la pluie battante, je décide d'aller me réchauffer le bout du nez dans un café. Un corsé, bien chaud! Je grelotte en tendant la monnaie. Je m'empare de la tasse qui me restera de nombreuses minutes dans le creux des mains. Cette tasse, il ne faut point la brusquer au risque de perdre les qualités réconfortantes de son contenu qui, pour reprendre les mots d'un Balzac nous prévenant des abus d'un tel nectar, est un torrificateur intérieur.

La table choisie est légèrement en retrait du comptoir et donne une vue sur l'extérieur – une façade de briques au mascara coulant, un escalier grim pant sous une couche de peinture

fraîche. Une jeune fille, dix-sept ans peut-être, incrustée à la table de la terrasse de fortune. Elle se tient là, le dos courbé, le menton dans une main et la cigarette dans l'autre. Du bout des lèvres, je me laisse aller à l'invitation du café – une petite joie. Puis je me demande si elle, à travers le filtre de sa Player's, réussit à pomper un peu de soleil.

*

Les portes s'ouvrent, le bétail sort sagement, l'humidité agrippe tous et chacun au cou. Pendant ce temps, les bijoux en argent s'amuse à laisser des marques sur les chairs blanches et flasques des voyageurs. Un vieil homme, casquette marine et moustache en balai, cheveux frisés, qui discute le prochain virage à prendre : le gris ou le blanc? Il se presse pour pénétrer dans le wagon. Une fois entré, il se glisse dans une masse de corps plus ou moins avachis, choisit un siège et dépose son sac à ses pieds. Il croise les mains en poussant un soupir de soulagement.

*

Un grand froid. Le premier vrai de l'hiver. À la radio, on dit que les musiciens – dans ce cas-ci les violonistes – trouvent ça difficiles. Marchant en marge de ma Darling, direction boulot, je constate avec joie que le chat du 2202 s'est remis à fraterniser avec son bord de fenêtre. Dans le parc, les passants ont les bras serrés contre le corps, les mains enfouies dans leurs poches profondes. Avec la buée qui monte de leurs narines à chaque expiration, ils sont pareils à de petites cheminées colorées. Un tourbillon chaud froid qui chatouille le lobe des oreilles, à peine couvert par la tuque, a suivi la poussée de la porte pivotante du métro. Il y a des taches de calcium dans l'escalier : la coulisse quotidienne du toit de la station. Ici, je me sens chez moi. Tourniquet.

Je prends place entre un sac, une sacoche, une canne et quelques manteaux porteurs de tuques. À ma droite, un homme qui traîne une boîte métallique – les lunchs de la journée. Emmitoufflé sous plusieurs pelures d'oignons, il sue un peu déjà. Il va trouver la journée dure. Sa main, posée sur le poteau, a les ongles plutôt longs – en dessous, des traces d'huile et de

ciment. À l'arrêt, il ouvre et ferme sa main à plusieurs reprises. Elles sont gercées. Elles le sont toujours.

Station Berri, je vois un sourire sur ce visage attaché à des mains gercées. Une tuque mince avec, en dessous, un nez aux veines éclatées, ça et là. Passé les portes, il a glissé une main dans la poche de son pantalon doublé, a monté l'escalier une marche après l'autre, question de retarder le froid. Ce matin, à la radio, on parle des violonistes, les mains dans leurs gants et les gants dans leurs poches, mais on ne parle pas des travailleurs de la construction.

*

Je sors de l'Appart en voulant attraper le coucher du soleil, au-dessus des rails de la CP, à hauteur de Rachel. Comme la noirceur tombe rapidement, je préfère aller vers le sud, vers la cour de triage. Passé les 19h, je ne sais plus trop ce qu'on peut trier dans ce grand enclos silencieux. Peut-être quelques employés restés plus tard, pour un répit avant de retrouver leur famille, leur chien ou leurs engueulades, triturent leurs souvenirs et leurs vieux péchés. Accompagné de la clôture rouillée et barbelée, je hume l'air frais encore gonflé de sucre pour réaliser que je n'ai jamais mis les pieds dans ce coin du quartier. Pendant de longues minutes, je regarde la manche à air flotter au bout de son mat et m'appuie contre la clôture. Sa peau rouge se défait sous la pression de mes doigts. Les mains dans les poches, je retourne vers l'est, vers ce refuge où les livres s'amoncellent et qui ferme le cercle de mes promenades. Les enfants, au loin, envahissent déjà les rues, chandails des Habs sur le dos pour garder espoir, balle de plastique orange en guise de rondelle, qu'on doit arracher toutes les deux minutes au chien bâtard de Jimmy. Le ciel se referme déjà derrière moi. Ne me reste qu'à passer, sans déranger la partie.

La brochette et la salopette

Ma Darling et moi attendons le feu vert au coin des rues Ontario et Joliette, devant le Salon Orly. Il pleut à boire debout, les trottoirs sont à peu près déserts : une mère couvre tant bien que mal son bambin de la pluie avec un bout de journal; deux kids à vélo sautent des trottoirs à la rue pour savoir lequel fera la plus grosse éclaboussure. Il ne faut pas oublier la silhouette de Cerbère, le trio de teckels, qui se profile devant la Brasserie des Patriotes. Derrière nous, une voix se met à pleuvoir et à dégouliner sur les toiles de nos parapluies : « Mais vous avez vu ça? Mon Hochelaga... Qu'est-ce qui t'arrive? T'es pas un centre-ville! Splish! Splash! Les chars, ça passe par milliers avec la pédale dans le tapis, ça éclabousse tout le monde, ça ralentit même pas pour laisser traverser mémère Paquin! On s'en va direct dans le fond de la fin du monde. Ça sera pas beau... J'vous l'dis! » L'homme à la voix forte, marque une pause et nous nous tournons discrètement vers lui. Il nous fixe, une main tendue vers le ciel nuageux. Son regard bleu est appuyé par sa carrure de joueur de football à la retraite, ses immenses bagues, ses bottes de travail renforcées d'acier et sa salopette de travail. Feu vert. Nous traversons la rue tandis qu'il bifurque vers l'ouest. Il ira agiter les foules imaginaires de sa ville passée, sur ce trottoir devenu balcon l'espace d'un instant.

*

Des bulles de silence crèvent dans les gouttières, et l'asphalte, sous la chaleur suffocante de juillet, colle aux semelles. Je songe à sortir l'appareil photo, mais ça briserait tout. Vissé sur une chaise d'écolier, un vieux au visage bruni par des années coulantes, laisse griller une clope entre ses doigts. Il fixe la clôture de bois qui lui sert de miroir chaque matin, raboutée à force de clous et graffitis – ici, des grotesques à l'abdomen déversé, aux méninges suppliantes. Peut-être se reconnaît-il entre le rose et le vert lustré de la peinture en aérosol. Je débouche sur une rue sèche aux tons métalliques. Une vieille dame traîne ses sacs d'épicerie. La pinte de lait et le fromage doivent déjà surir.

*

Le soleil tombe sur HoMa Kingdom et le parc Préfontaine est un des derniers endroits, en dessous de la rue Hochelaga, qui se fait gratifier d'une langue de soleil. C'était jeudi passé, mais le parc, filtré dans le tamis de la peau, s'accorde encore au présent. Le petit, les joues lourdes mais le pied assuré, va sur la passerelle qui lie les deux sections du module de jeu. De sa main pas plus grosse que ça, il serre l'index de son père pour ne pas tomber dans cette rivière qui s'ouvre sous lui – rivière qui, je dois le préciser, est peuplée de poissons à dents de scie et de requins-marteaux. Une fois le ponceau bravé, il s'accroche à son père pour ensuite atterrir dans le grand carré de sable. Il y plonge les mains, s'en envoie un peu dans le visage – ça fait partie du rituel. Après la construction de quelques châteaux peuplés de princes et de reines imaginaires, c'est le retour à l'appartement, de l'autre côté de la rue. Les souliers du petit sont secoués sur le balcon et débarrassés des grains inopportuns, mais pas ceux du père. Peut-être est-ce sa façon à lui de rester gamin sans qu'on le sache, en ramenant le parc en douce dans ses souliers.

*

Je profite de la dernière journée de l'été des Indiens pour me baigner dans le soleil. Dans le parc, c'est un silence accompagné de quelques rires de fin des classes qui m'accueille. Quelques rayons un peu paresseux trottinent encore sur l'asphalte du sentier, constellé de flaques d'eau et de bouchons de bières. Un type au profil de cook, avec des bottes tachées de ciment, sieste sur l'un des bancs-barques accostés près de la barboteuse – sa boîte à lunch métallique repose sur son bide. À ses côtés, une boîte de carton tachée de gras de volaille et de sauce. Ne restent que quelques frites qui se feront chiper par les écureuils. Sur le terrain de baseball, un homme, son chien et son frisbee. À main gauche, deux ados partagent une cigarette au foin. Leurs pieds se balancent au-dessus de quelques tags, effleurent un graffiti-hommage à Hochelaga Kingdom. Je m'arrête près de l'aire de croquet – que je croyais jusqu'ici destiné à la pétanque. Une boule d'aluminium échouée près d'un arceau. Le soleil la fait jouer entre ses doigts. Il y a quelque chose dans la forme qui... je m'approche. Au fond là-bas, sur les rives de la rue Hochelaga, une tribu s'amène avec ses planches et ses roulettes, les casquettes à l'envers aussi. Je ris. C'est une poignée de porte. D'un gamin ou d'un vieillard, je ne sais qui l'a posée là, cette poignée. Je sors l'appareil photo en me disant que le

moment est rare. Je reprends la marche. Un Thierry et sa m'man s'échangent une balle orange derrière l'aréna. C'est 4-0 déjà! La rue Winnipeg me tire la manche.

*

J'aboutis dans une bouquinerie sans nom, après avoir passé l'avant-midi entre quatre murs de l'Université. La météo de printemps, en plein mois de janvier, ne m'a laissé d'autre choix que de marcher en zigzaguant vers l'est, parcourant ma brochette de parcs et de ruelles paisibles avant de retomber dans cette masse informe de fragments. À la recherche de trésors, donc. En poussant la porte, une forte odeur de papier jauni, de vieille encre et de tabac vient tournicoter dans mes narines. Au milieu de la pièce, un matou, genre tapis, me regarde en ronronnant. Je salue le proprio qui, derrière son comptoir, lit quelque obscure revue datant des années 70. La voix chevrotante de Lou Reed coule des haut-parleurs. *Don't these city lights... bring us together*. Le propriétaire relève à peine les yeux de ses pages glacées et me lance un salut de fond de gorge. Je prends mon temps, rien ne me presse. Je reste un peu plus d'une heure entre les tablettes poussiéreuses illuminées en gruyère par quelques rayons de soleil froids. Bouquiner, c'est flâner du bout des doigts sur des tranches abîmées et invitantes.

Accroupi dans la pénombre et dans l'odeur de la moquette commerciale, je fouine de reliure en reliure à la recherche d'un bijou, accompagné du chat qui s'éprend des lacets de mes souliers. Accueil sympathique, me dis-je. Puis ça y est. Le nom de Miller, prénom Henry, me prend par les paupières et, en moins de deux – expressions de joie contenues pour ne pas éveiller le proprio –, je me saisis du bouquin en question et... le chat, Métis comme on l'appelle, fourre sa petite tête dans l'espace laissé libre sur la tablette. Je regarde le bouquin, la queue du félin qui a des allures de Swiffer et de point d'exclamation tout à la fois. Le matou s'étant prononcé, je me retrouve, une fois encore, à faire l'achat d'une de ces gourmandises de flâneur - ce qui n'est pas pour me déplaire, je dois l'avouer.

Fourrure et Weed Eater

Il y a quelque chose de beau à les voir, sous les jeux d'eau. Une mère et son gamin, courant sous les jets pendant la canicule. Lui en caleçons, elle dans la robe noire qu'elle a dû porter toute la journée au travail. Des rires, des cheveux trempés, la chair de poule dans le vent qui se lève. L'orage n'arrivera pas jusqu'au parc : il passera au nord avec sa masse sombre et nonchalante. Deux égarés en scooter roulent sur les grandes allées. Ils veulent sans doute fuir vers le sud. Quelques jours plus tôt, des fillettes criardes donnaient une douche à un gros labrador blond. La laisse était tendue tel un fil de fer, comme pour maintenir l'équilibre de la scène. Le dos rond dans une camisole rose, les bras tendus, doigts blanchis et ratatinés, à peine un grognement, la fourrure trempée et le gras du cou formaient un ourlet devant le collier... et moi comme un funambule, carnet en main, je continue d'une belle lenteur.

*

Sur les quais, ils sont seuls ou bien en couple. Je parle de ces amateurs de musique en boîte qui s'achète – sans emballage – de la musique qui ne pèse rien sauf les quelques grammes du iPod. Déjà assez distrait quand je me promène dans les rues de la ville, m'insérer des écouteurs dans les oreilles serait me vouer à une mort assurée, surtout quand je marche mon quartier comme on le fait dans un musée, le nez en l'air, à l'affût des moineaux sautillant sur les galeries. Si plusieurs trouvent leur pied derrière cet écran sonore, je préfère encore me laisser bercer par les sons de la ville. Ça coûte moins cher. Quand les wagons s'entassent sur les bords du quai, les utilisateurs de musique de poche ont tous ce même geste rituel voulant qu'on déroule de tout son long le fil qui se donne des airs de serpent. On lisse la gaine de caoutchouc en étendant les bras comme un albatros le ferait avec ses ailes. Et hop, puis pop, une oreille et ensuite l'autre, les solitaires sont bons jusqu'à la maison.

Certains couples, toutefois, ont une approche plus spécifique du bidule. Ils se partagent la moitié d'une chanson, oreille gauche, oreille droite, en espérant synchroniser leur vie à deux sur les mêmes notes. L'un dit « Écoute ça! » sans jamais demander ce que l'autre

voudrait écouter. Souvent, ils se taisent jusqu'à la maison, en espérant que la musique soude la crevasse qui s'est imposée en locataire entre eux deux. D'autres se contentent simplement, tête à épaule et tête à tête, de garder le silence en s'écoutant respirer jusqu'à leur station. Ils attaquent les marches de l'escalier sans se presser, pour remonter à la surface, main dans la main. Dans le vacarme de la ville, on oublie trop souvent d'écouter le silence...

*

C'est d'abord le ronron des moteurs qui se met à gonfler dans les oreilles. Puis vient l'odeur de l'herbe fraîchement coupée, l'odeur de l'huile mélangée à celle de l'essence, accompagnées ça et là d'un petit nuage bleu – ou deux. À chacun sa fonction : un gars qui traîne la tondeuse du mieux qu'il le peut autour du carré de sable des deux à six ans; puis, le long de l'allée principale du parc, une fille avec des veines grosses comme ça dans les bras, des gants immenses et le coupe bordure devant bien faire trois fois son poids. Je devrais dire *Weed Eater*, qui sonne plus gentiment à mon oreille, tout en rappelant le calme des ruminants : *mangeur d'herbe* (et l'idée d'un ruminant qui ronronne me fait bien rire). Une troisième file à toute allure sur le terrain de baseball avec son rutilant tracteur à gazon... Tous trois, avec leur protège oreilles et leurs immenses lunettes de plastique, sans parler de ces dossards qui rappellent la tête de David Bowie dans le vidéoclip de *Space Oddity*. Ils me donnent l'impression de patauger dans un parc vapoureux qui n'est plus le mien. Ceux qui travaillent sont parfois de bien drôles de personnages : ce sont les astronautes de l'espace vert, le temps de refaire une beauté à la ville.

Le silence et le grand niaisieux

Ce parc, il ne parle pas beaucoup. Il est du genre qui glisse sous vos fesses un banc trempé de rosée, qui vous laisse être là sans prendre de place. Le parc des pompiers, c'est un parc de solitaire qui, les dimanches après-midi, se permet d'inviter la famille dans une spirale de robes fleuries, d'accents espagnols et rieurs. Mais lui, il ne dit mot. Il écoute.

Le matin du 1^{er}, j'y suis entré en débouchant par la *ruelle des politiques et des enfants*, cette ruelle où on revendique la démission de Harper et de Charest, où on veut le retrait des troupes canadiennes qui se trouvent en Irak et en Afghanistan. Il y a aussi un chat roux, quelques briques empilées et, jusqu'à tout récemment, un panda en peluche en train de moisir contre un mur. Mais c'est peu dire de ce couloir qui vous bombarde de graffitis et de dessins à la craie – il reste toutefois essentiel au calme qu'on peut ressentir dans ce parc timide, les avant-midis.

Je me suis assis, à moitié endormi dans le parfum de ces fleurs que je suis incapable de nommer. Ces fleurs n'ont de mots que pour mes yeux... pour le bout de mes doigts, quand le cœur me prend de retirer ces éclaboussures de terre alourdissant les pétales si légers – l'odeur de la pluie d'hier flotte encore. Le parc des pompiers n'est pas bavard, c'est un vieux jardinier qui vous invite à prendre un verre de lenteur avant de vous goinfrer de personnages et de grandeurs au parc des Faubourgs, de l'autre côté de la rue Ontario.

*

Il y a un certain plaisir à emprunter l'avenue Lartigue. C'est un des rares endroits où il fait bon marcher à côté des trottoirs, sans être importuné par le sifflement des voitures. Ici, c'est la rue qu'on foule, car ses marges ne sont rien d'autre que des seuils. On y met le pied seulement si l'on sort de chez soi, le temps de verrouiller la porte de la maison, pour ensuite faire un bond, atterrir doucement sur la pointe du pied, puis aller vers le nord ou vers le sud. C'est selon. Marcher sur les trottoirs de l'avenue Lartigue en se revendiquant de la flânerie, ce serait aller trop avant dans l'intimité des riverains : il y aurait obligation de frapper aux portes qu'on frôle... Ici, pour flâner, laisser son regard courir librement, il faut choisir la rue.

Certains étranges, de temps à autres, sortent de leur appartement, traversent la rue en faisant cliqueter un large trousseau de clés, ouvrent une autre porte pour ensuite disparaître, puis réapparaître dans la rue voisine; d'autres quittent leur nid avec des boîtes de fèves au lard, de pois ou de livres pour les laisser sur l'un des bancs du P.A.Q. #26. Lors de mon dernier passage, il y avait, entre autres, une copie de *Pélagie-la-charrette*, d'Antonine Maillet, une autre d'*Alibis*, de Janos Békessy alias Hans Habe... Parfois, un gamin accompagnant sa mère se met à courir en direction du soldat de plâtre qui garde l'entrée de

l'avenue puis tout à coup s'arrête et le pointe, tout comme les grosses têtes de cochons rouges aux yeux bleus qui sortent du mur : « Maman! T'as vu le monsieur? Il est ami avec les cochons? » Oui, il l'est. J'ai même entendu dire que les soirs de pleine lune, tous s'animent et dansent sous les guirlandes de lumières jaunes, rouges et bleues.

À tout moment, dans les cours avoisinantes, des chats de tous les tons de gris font l'amour sous les arbres défeuillés. Parmi ceux-ci, il y a très certainement Jimmy, disparu le 11 août dernier. C'est un chat de race, européen, âgé de deux ans et d'une assez bonne taille – Jimmy est gros. Il n'est d'ailleurs pas le plus confortable à l'extérieur – il faut ici entendre « c'est un chat de salon, et un solide à part ça ». Si Jimmy miaule à votre porte, communiquez avec Simon au 564-3335... Un peu plus loin, assis sur le trottoir du côté est de l'avenue, un homme a l'oreille collée à son téléphone. Alors que je passe devant lui, faisant un vague sourire en sa direction pour le saluer, il reste muet. Dans sa solitude cellulaire, seuls le grésillement et les volutes du tabac l'accompagnent. Au sortir de l'avenue, j'entends derrière lui une porte s'ouvrant d'un pouce à peine. Une voix de femme, éraillée, parvient faiblement jusqu'à mes oreilles : « Envoie donc, grand niaiseux... Rentre... »

*

Matinée en dos de baleine à bosses qui me force à entrer à la Deuxième Tasse. Les yeux cloutés de sommeil, je commande un chocolat chaud, moyen, avec des ailes – et tout nu à part de ça. Puis, frivolité et petit déjeuner peu consistant obligeant, j'ajoute un muffin aux bananes qui se révélera diantrement trop sucré. À ma droite, un homme se pointe, tout en moustache et en doigts qui se frottent les uns contre les autres, et qui parle en ces termes à l'employée : « Vous n'auriez pas un petit morceau de papier ciré à me donner? » La caissière en question m'adresse un regard complice et y va d'un « Bien sûr, monsieur! » tout à fait sincère, déchire le papier et le tend par-dessus le comptoir, le déposant délicatement dans les mains tremblotantes de l'homme. Il incline légèrement la tête, tout sourire : « Merci! C'est que, voyez-vous, j'ai déménagé un meuble... mais à bien y penser, peut-être est-ce *moi-même* que j'ai déménagé! Ce genre de problème me donne à réfléchir, jeune fille... » Puis il se confond en courbettes avant de regagner la vitrine donnant sur le boulevard de

Maisonneuve, collant son bout de papier ciré à la fenêtre et y regardant les passants à travers... Il y a, décidément, de ces personnages qui *ne se laissent pas lire*.

Les cannes et le couturier

Je me souviendrai toujours que ma mère me disait de bien regarder à gauche, puis à droite, au coin de Gauthier et de Maclaren, avant d'aller jouer dans la cour d'école. Je sortais alors de la maison en courant comme un petit démon, franchissais l'asphalte bosselé qui recouvrait le sol du *car port*, laissais mes traces dans le gazon frais coupé par mon père avant d'arriver au bord du trottoir, sur la pointe des pieds. C'est alors que ça commençait...

Regarde à gauche : pas d'auto. Regarde devant, vers la track : pas d'auto, mais le train de la CP passe puis siffle. Regarde à droite : pas d'auto, mais madame Chartrand sort de sa maison. Envoie la main à madame Chartrand. Madame Raby aussi sort de sa maison. Envoie la main à madame Raby. Recommence. Regarde à gauche : pas d'auto, mais j'entends monsieur Cardinal sacrer contre son caniche. Regarde devant : pas d'auto, mais Liane, au deuxième étage de son bloc appartement gris au coin de la rue Paul – un bloc qui, d'aussi loin que je me souviens, n'était habité que par Liane –, elle ouvre sa fenêtre, s'allume une cigarette. Regarde à droite : madame Chartrand est plus loin, devant la maison d'Ernest, le brigadier... Madame Raby joue dans ses platebandes... Recommence.

Ma mère assistait à tout ça par la grande fenêtre du salon. Les bras croisés, le soupir en bouche. Aujourd'hui ça me revient, tandis qu'une mère crie à son fils : « Kevin! Tu m'attends au coin de la rue! » Il attend, bien trop conscient que la rue c'est dangereux : tout le monde sait que, au même titre que briser un miroir, marcher sur les craques d'un trottoir équivaut à sept ans de malheur. Imaginez la rue... La rue, c'est une méchante grosse craque! Tellement grosse que certains osent appeler les trottoirs des rives, faisant d'elle un fleuve! Ce n'est pas rien. Même que j'ai vu, il y a deux jours de ça, une petite fille assise sur le ciment, coin de St-Denis et de Maisonneuve, canne à pêche Fisher Price entre les mains...

De ma fenêtre, je regarde monsieur Singer traîner sa bosse. Il prend appui sur sa jambe gauche, lève sa droite lourdement pour ensuite la laisser tomber trois ou quatre pouces plus loin. Il n'y a rien de droit dans cet homme, sauf cette rage contenue d'aller en avant. Il a la moitié gauche du visage paralysée, il louche, une scoliose lui brise le dos depuis ses jeunes années, ses tibias sont fortement arqués, son pied droit tire à gauche, mais il marche avec la régularité d'une machine à coudre. Quand je le croise, devant la boulangerie ou le Sata, il se contente souvent de passer son chemin en regardant bien haut au-dessus de l'horizon. À de rares occasions, il risque un timide *'lut!* à l'intention des passants qui, eux, ne daignent pas lui répondre.

Il passe probablement pour la dernière fois de l'automne sous ma fenêtre, laissant deux traces quasi ininterrompues dans la neige qui recouvre le trottoir. Ça lui donne un air paisible, comme si les flocons agglutinés sur son manteau adoucissaient les angles de son corps – cette douceur, Le Breton l'évoque pour la ville enneigée. J'imagine qu'il doit y avoir des centaines de villes accumulées, incrustées dans les muscles de monsieur Singer : certaines sont assaillies par les tempêtes de sable ou par la morsure du gel; d'autres tapissées de rues où des ribambelles d'enfants, rougis par le rire, s'émerveillent de toits pastel et de cheminées en terre cuite d'où s'échappent des volutes de tabac anglais. Dans les rues d'Hoche'élague, il boite jusqu'à la fin de lui-même, jusqu'aux quais lumineux de ses villes intérieures.

*

La rentrée scolaire de cette année, ce n'est pas seulement le retour des petits mousses aux cheveux de blé et aux pieds volants, aux sacs à dos brillants comme des Cadillac fraîchement cirées, aux sacs à lunch préparés le soir d'avant par papa ou maman. C'est aussi le retour de Madame Tremblay, ma belle brigadière aux trente-quatre ans de loyaux services. Je pense qu'il y a là quelque chose du soulagement dans cette présence annonçant un petit bonheur pour chaque matin à venir, une joie simple pour toute une année encore. Elle lève encore son STOP lentement à l'arrivée des petits fous, plus doucement encore qu'en juin dernier, ce qui lui donne une certaine majesté. D'autres fois, entre le rire et le sérieux, elle fait de grands discours sur les « énarvés du steering wheel » qui lui filent sous le nez, à de rares

parents qui s'agglomèrent sur le coin du trottoir, comme autant de pingouins sur la banquise, après quoi, lorsqu'ils disparaissent dans les remous des 9 à 5, elle courbe un peu le dos, fait faire à sa pancarte trois tours dans un sens, puis deux dans l'autre. Et Madame Tremblay reprend sa canne, vers la neuvième heure, pour disparaître jusqu'au midi.

Tolstoï et la king size

Mes pieds rudes se réconfortent dans la chair molle de mes semelles. Mon sac pend dans mon dos comme un enfant sauvage – endormi. Au coin de la rue, on s'allume une cigarette, en prenant garde de couvrir l'allumette dans les plis ombreux d'une main tremblante. On traverse la rue en se hâtant faussement. L'orage n'arrivera pas jusqu'ici, mais nous laissera déguster du regard le taffetas de sa robe de bal.

Des cris coulent entre les barreaux de la clôture. Un claquement métallique envoie planer une Rawlings dans le champ droit. Des bruits de gorges filent entre les mâchouilles de gommes et de tabac, puis le bruit mat de la balle retentit dans la mitt. Le bâton est maintenant à l'autre équipe. Ici l'herbe est grasse, appuyée sur son côté. Ça et là, des bicyclettes gisent sur le vert tendre, comme de grandes épaves silencieuses qui capturent les derniers rayons de soleil.

Dans l'estrade improvisée, on partage un verre de vin, on laisse une clope murmurer ses lambeaux de fumée en discutant Tolstoï et Sábato. Des regards soupirent et se laissent mourir sur des noms gravés à coups de canif – des noms gravés à coup de cœur. Un peu plus loin, des enfants rient et se chamaillent sans méchanceté. Un ballon argenté roule sur l'herbe et s'amuse à caresser des pieds couverts de souliers usés. On danse avec le ballon, on change de partenaire comme on le ferait lors d'un set carré au jour de l'An. Il y a les accolades, les mains qui claquent et qui se frôlent. Une attitude flottante de vacances, de rivalités de cour d'école qui, le temps d'une partie, s'en vont au placard.

Le ballon s'est logé dans les côtes de la clôture. En venant le récupérer, un ado un peu trop bronzé par les machines me propose, tout sourire, d'aller les rejoindre. Il repart sans attendre ma réponse. Sa tribu l'attend. Je poursuis ma route vers l'ouest, en souriant. Je

traînerai ce moment au fond de mon carnet pour une bonne semaine. Ce n'est rien d'extraordinaire pourtant – qu'un caillou dans l'assiette d'un chercheur d'or.

*

Durant l'été, lors des nuits chaudes et humides, ça leur arrive encore. Ils se retrouvent sous la lumière dorée des projecteurs du terrain de baseball. Enfermés dans leur bulle d'amour naissant, ils dansent dans la poussière, sans flafla. Il n'y a pour seule musique que le bruit des voitures passant dans la rue Moreau, les cris de leurs amis, au troisième but, qui font circuler la king size, la cigarette et le joint – le chandail de laine et la chaleur humaine aussi. Pas besoin de prétexte pour faire la fête. Il suffit d'un lendemain et le tour est joué.

Les photographier ne servirait en rien. L'objectif n'arriverait pas à saisir cette lumière qui, bien plus que les jeux blonds et ambrés des projecteurs, vient de l'intérieur. C'est une lumière de ces soirées entre amis, perdus au bout d'un chemin de terre battue où le feu bien nourri réchauffait les pieds gelés par la rosée; où la bière, la vodka et le whisky couraient de main en main pour nous engourdir la tête et le cœur. Au bout de ce chemin, parfois, on dansait à la belle étoile alors que le feu crépitait encore – d'autres avaient échoué dans la tente où s'étaient simplement contentés d'une pile de couvertures et d'une chaise pliante, bouteille à la main. Deux ou trois heures plus tard, chacun retournait dans son bled pour bosser.

L'automne et ses g-strings

Traînard. La journée de travail me pèse sur les épaules comme une fine poussière, une de ces journées qui n'appartiennent pas à la ville. Je vais un peu plus au sud, un peu plus à l'est. Un siesteur dans le gazon. Une coquille de vert qui, le matin, humectait ses lèvres d'un café tiédi. À cette heure-ci, il n'est plus qu'un grand corps absent, recroquevillé : les mains brisées d'usure, les pieds qui cherchent à fuir dans la somnolence. Les chiens habituels se font la cour en se reniflant sur l'herbe qui borde la rue Moreau. Un à poils ras, l'autre frisé,

foulard rouge au collier – une chasse à l'écureuil. La dernière partie de balle de la journée pousse ses premiers ébats à ma droite. Au-dessus des toits plats, le soleil tente de se coucher mais mon regard le retient un instant de plus. Une vieille femme aux vêtements usés – les plis de l'étoffe touchés d'une langue de lumière. Le sourire aussi doux qu'un galet.

Le grincement des chaînes de balançoires, coups de fouet des planches à roulettes. Bruits de chair sur l'asphalte – de minuscules cailloux gantés de rouge. La ruelle Winnipeg s'ouvre devant moi. *C'est l'heure de souper, rentre. Dépêche! Ça va être froid.* Des doigts gonflés d'arthrite qui, sous les confidences de la corde à linge, pincement un slip de soie. La poulie et sa plainte mal huilée. Un string dans le vide aérien de la ruelle, un barbecue aussi, perché sur son balcon. Odeurs de poulet à la dijonnaise et de steak qui se mêlent aux premiers feux de bois. Le souvenir de la première feuille d'or qui s'est roulée devant moi, ce matin.

*

Attente à la Deuxième Tasse – qui sera bientôt converti en Dollars d'étoile – coin Jeanne-Mance et Sainte-Catherine. Je regarde les gens se presser sans but, à l'arrêt d'autobus. Quelques manteaux trop courts dans le vent. Certains, trop longs pour des enfants trop petits. Des joues crispées qui empêchent les dents de claquer. Des mains sans gants, serrées bien fort dans le fond des poches gourmandes. Une tribu d'étudiants en art qui battent la cadence de marche à la façon des manchots, toiles rangées à leur côté comme des boucliers – enrobées de plastique pour dire non merci aux lèches insistantes de la pluie.

Moi je suis au chaud, derrière ma grande lentille de verre. Je vois le monde au ralenti, avec ses traits souvent sales, mais qui témoignent de sa belle vie; je vois le monde à la manière de l'idiot enchanté de Blanc. Je tâte du regard la pulsation de la ville, toutes ces gens-globules qui soufflent dans l'artère. Puis, pendant quelques secondes, tout s'arrête. Au tour des voitures. Et je regarde ces singulières grappes de lumière. Au-dessus de l'esplanade, chaque gros raisin de lumière attend qu'on vienne le cueillir, le presser, le faire vieillir dans de grandes barriques de papier.

*

Après une matinée de paresse à avoir pris le métro pour me rendre au boulot, je profite du ciel clair parsemé de nuages pour retourner à l'appartement. Depuis quelques jours, le froid impose une seconde peau sous ce manteau qui me sert quasiment de bureau – carnet, carte de métro et stylo à bille dans la poche intérieure gauche; agenda dans la droite; paire de gants de laine et parapluie miniature répartis dans les deux poches ventrales. Il y a même de la place pour un appareil photo numérique discret.

Ayant flâné sur les trottoirs intimes de l'avenue Lartigue, un zigzag de rues et des ruelles qui fleurent bon le tabac à pipe et les odeurs adolescentes, je me retrouve dans le calme de la rue Malo où une poupée de plastique flotte encore dans une piscine-crocodile, derrière la clôture blanche – plutôt une grande cage à oiseaux. Le Pont-Bridge s'offre dans sa congestion quotidienne, à droite, tandis que le parc des Faubourgs me tend la main. Les allées bordées d'arbres, encore rouges il y a une semaine environ, sont passées à l'orange brûlé. Le module de jeu attifé d'une culotte de dentelle rose m'annonce que l'effeuillage automnal ne tient déjà plus qu'à un fil.

Je vais lentement sur les dalles froides de l'allée, passant quelques bancs sur lesquels traînent un vieux t-shirt, des sandales en morceaux, une aiguille tordue. Un peu plus loin, une conserve de soupe alphabet et un ouvre-boîte, un demi-litre de vin pour les jours plus difficiles. Tout au bout, la fontaine est à sec, recouverte d'un coffrage de bois blanc pour l'hiver – une manière de cercueil qu'on retirera au printemps prochain. Puis il y a, sous un capuchon bordé de fourrure, des mâchouillements de Doritos appliqués et deux grands yeux gris qui fixent le parc silencieux.

Fruit Loops et paix universelle

Au coin des rues St-Dominique et Ste-Catherine, une femme chancelante s'arrête tout près de moi. Elle pose ses mains couvertes d'immenses mitaines bleues et hurle : « On ne fait pas de chimie avec de l'alchimie! On ne ronronne pas! On ne dérange pas les habitudes! On ne siffle pas, c'est impoli! » Elle reprend sa marche catastrophe vers l'est, toujours vers l'est. Plus loin, dans la vitrine du Superock Tattoo and Piercing, une fille – cheveux couleurs de

Fruit Loops, assise sur la fameuse chaise de dentiste – se fait tatouer le crâne des Misfits sur la poitrine. À l'entrée, le haut-parleur grésillant pousse la voix de Bonifassi – *In a city called Heaven, I decide to make it mine...* – avant d'enchaîner sur une reprise de *Room 429* par Strapping Young Lad.

Devant le Café République, un grand-père et son petit-fils marchent main dans la main, tenant chacun un paquet cadeau dans sa main libre. Au coin de St-Urbain, un type avec un paletot CK écrase un mégot sur le ciment, demande à son interlocuteur, à l'autre bout du cellulaire, si Geneviève sera au souper de demain soir. Il raccroche en soupirant, allume une autre cigarette. Côté par le ronron des moteurs et les éclaboussures de slush, je gagne l'autre rive et tombe sur Édith, grossie par son manteau de fourrure. Elle aussi joue du bâton à boucane devant la Place des Arts, laisse échapper quelques notes d'entre ses lèvres trop rouges, fait des clins d'œil aux passants, rit de bon cœur sous cette folie qu'elle seule connaît. Le « Minuit, chrétiens » joué à l'harmonica, de l'autre côté de la rue, se fraye un chemin entre les coups de klaxon, la rumeur de la foule, les crissements de la neige sous les bottes.

Sous l'assaut des ondes sonores, le trottoir se plisse et finit par se fendre. Il se fond avec les angles aigus des bruits, le grain particulier des voix, la rondeur des musiques. J'échoue sur la Place des Festivals, au milieu du Champ de pixels de Beaudoin et Villeneuve, en me disant que la ville se donne parfois les airs d'écran et de poste radio, tout à la fois. À chaque trottoir sa fréquence, donnant au passant ce surplus de présence à soi-même dont parle Sansot dans ses *Gens de peu*.

*

Il doit être près de 22h. Encore une heure et nous serons à Montréal, ma Darling et moi. Quelques étoiles jouent à cache-cache derrière des virgules de nuages. Des cellulaires se mettent à sonner, des conversations trop intimes fusent – en français bâclé mais chantant, en anglais écorché d'un accent de Toronto. Des basses aux inflexions japonaises viennent tempérer le mélange, agrémentées de petites morsures arabes. Un petit bonheur flotte dans l'autobus du retour. Orion se confond peu à peu à la constellation des réverbères.

*

Monsieur B., je le connais depuis que ma Darling et moi nous sommes installés dans le quartier. Blanc de barbe et gris de cheveux, il traîne sur les trottoirs de la rue Ontario son dispositif d'amuseur public : sur le squelette d'un panier d'épicerie, cet éternel hippie a installé un système de son agrémenté de deux ou trois enceintes acoustiques supplémentaires, une batterie électronique (qu'il n'utilise jamais) et son djembé. Si on le retrouve souvent à la place Valois où il discute avec ce qui semble être sa fille et son petit-fils, c'est sur le trottoir du marché Metro d'en face que ses talents d'acteurs se dessinent.

Il faut l'imaginer avec son interminable dos voûté, se balançant sur des airs connus de la Compagnie créole, pantalons de cuir serrés à l'appui, camisole blanche à laquelle un manteau de laine fait à la main s'ajoute quand il fait froid, bottes de moto trouées... Oui, il fait semblant de chanter et ne se contente que de quelques *Oh! Yeah! Oh! Yeah!* qui n'en finissent plus et de quelques *Baby... baby!* tombant à la fin de chaque morceau. Ça, c'est sans parler de ce fameux djembé dont il tente de tirer un rythme sous les coups de ses longues mains maladroites.

En coloré qu'il est, Monsieur B. n'hésite pas à mettre de sa palette sur les murs parfois ternes du quartier. C'est toujours avec le sourire trop large, mais sincère, qu'il incite les gens à venir chanter et danser avec lui sous l'aile bienveillante de la paix universelle, rien de moins! Les pièces de monnaie qu'il reçoit de la part des passants généreux seront, pour la plupart, redistribuées, à la fin de ses spectacles, à ces passants qui voudront bien accepter le don plus symbolique que substantiel. Monsieur B., c'est un bien étrange Robin des marges.

Bibi et l'amour brutal

On déblaie les autos; quelques tardifs posent des toiles de plastique dans leurs fenêtres. Déjà, la noirceur est tombée – deux yeux lumineux à ma droite. Le sac trop chargé, deux mémoires de maîtrise à lire sous le bras. Les pieds lourds et humides. Une petite masse sombre disparaît derrière une clôture rafistolée avec des clous et des planches qui traînaient

dans une cour du coin. Des lettres tracées avec les restes d'un gallon de peinture : « Je t'aime Geneviève ». Je débouche sur Winnipeg et ses grands mâts penchés. Frileux ou gênés, dur à dire. Je trotte jusqu'à la rue D., jette un coup d'œil à la fenêtre, sa couronne et son faux sapinage. Bibi est là avec son air perdu de chat de salon. En arrivant à l'appartement, du café chaud m'attend. « Le chat est revenu », que je dis, en enlevant mes bottes. Ce soir, nous boirons notre café en paix.

*

Trois garçons, pas plus vieux que ça, sur les premières marches d'un escalier-tirebouchon. Ça explose. Une voix de kid faisant l'ado : « faut que tu nous racontes le secret le plus intime que tu connaisse! » Une esquisse de protestation : « T'as pas le choix! Tu dois répondre, c'est la règle du jeu! Sinon, c'est la torture... y va falloir t'arracher les ongles! » L'impression de lire les péripéties politiques encrées dans les journaux du matin, dans une arrière-cour plutôt propre où traînent des *Hot Wheels* et des gants de baseball. Des guerres imaginaires qui se jouent encore à grand coup de vérité-conséquence, loin des volées de plombs, loin de la peur... Il est un âge où les secrets et la torture font encore rire.

*

C'est qu'il faut aller visiter ce vieil ami dans la soirée, lui qui nous accueille chaque matin alors qu'on s'en va au boulot. Car à l'heure où les ombres s'allongent, des ados en panne d'école s'en vont aux tables à pique-nique pour jouer aux cartes, s'ouvrir une Bleue à peine déguisée d'un sac de papier brun et couper le tabac de leurs cigarettes avec de l'herbe, question de se geler, mais rien qu'à moitié – il ne fait qu'à peine 20 degrés, tout de même...

Près de la barbotteuse, une femme engueule son chum (ou son ex) parce qu'il l'a mise dans de beaux draps (ou peut-être n'en a-t-elle plus). Les pissenlits, pendant ce temps, poussent comme des chatons de sécheuse, alors que les planches à roulettes claquent sur l'asphalte. Après une chute, la routine : crier, se relever, rouler, chuter, recommencer jusqu'à ce que satisfaction soit obtenue. En ce qui me concerne, j'aime mieux regarder. Peut-être est-ce hypocrite, je ne pourrais dire, mais ça fait certainement moins mal. Bébé, quant à lui,

accroché au sein de maman bien installée dans l'herbe près du terrain de baseball, trouve qu'on se complique trop la vie.

Près de 18h30. Un homme accompagné de son vélo, air bougon et tête grisonnante, plonge la main dans une poubelle. Fracas de verre et retrait d'une bouteille. Quinze minutes plus tard, même scénario, mais la pêche n'est pas aussi bonne. Derrière la clôture, des balles pas si molles se font donner des coups de batte, retombent dans le dodu de Rawlings et de Wilson. Avant de commencer la partie pour vrai, les joueurs auront attendu que la lumière donne tout juste assez de lourdeur au sable, peut-être par superstition. Peut-être que j'invente, aussi.

Avec l'odeur du Au Coq et du PFK, le vent amène un peu de panique. En haut de la petite Sente aux béciques, une fillette – vélo rose Barbie, panier et roues d'appoint en prime – crie « J'y vais, maman! » alors que cette dernière n'est pas du même avis. À ma gauche, une voix aiguë de petite fille à lulus chante qu'elle s'en va à la montagne, en manière de question ou de comptine. Quelque part, un labrador noir chique une balle orange, branlant la queue en sachant que, demain matin, il sera de retour au parc.

*

J'entre dans ce parc dont la rumeur se constitue à force de fesses qui polissent les glissoires, de plaisanteries, de rires, de cris et d'insultes du retour des classes qui forgent les amitiés et les rivalités de ruelles. Au centre de cette étoffe chatoyante du réel se tient un module de jeu où les confidences et les puérités de la jeunesse... une jeunesse du genre futurs-fonds-de-culotte-en-ramasse-poussière.

Surgissant du module, un *paf!* – disons une bonne bine – a précédé l'affirmation existentielle d'un kid à casquette, bas bruns et Nike aux couleurs des années 80 : « Y t'a frappé, donc y t'aime! Tu vois, ça c'est un exemple d'amour brutal! » – « Mange d'la marde, Simon, avec tes exemples! » de répliquer le brutalisé. Et le troisième de poursuivre : « Ça suffit le niaisage, les gars. Moi, j'veux me battre! C'est qui le premier? » C'est à se demander ce qui se passe avec notre jeunesse... à moins que ce ne soit le résultat de multiples générations de mangeurs de Kraft Dinner – et je ne m'exclus pas du lot.

Lafontaine et crème fouettée

Aire de jeu réservée aux enfants. J'y croise deux ados qui se balancent. Rien de moins! À l'heure qu'il est, ils en ont bien le droit – les enfants sages, eux, roupillent depuis longtemps déjà. Les deux jeunes se donnent de plus en plus d'élan. Ça respire le défi. Le premier décide de sauter, mi-acrobate, mi-peureux. L'autre se laisse plutôt ralentir en regardant le sable qui siffle sous ses pieds. Je le regarde du coin de l'œil. Il met un pied au sol, puis deux, traîne un peu dans le sable humide. Il y a comme un soupir dans l'air. Le ciel étire ses doigts sombres au-dessus du parc. Le vent, quant à lui, me met plutôt les cheveux en pagaille avant de filer. Il pousse les jeunes dans le dos, vers la maison imbibée de l'arôme du quotidien. Lorsqu'ils sont assez éloignés, je regarde autour et trottine jusqu'à la balançoire. Assis sur la planchette de bois, je me pousse doucement de la pointe des pieds, les souliers lourds.

*

Quand il sort en douce du parc des Pompiers, qu'il a pris une grande bouffée de parfum et de rosée, le parc des Faubourgs, malgré la rue Ontario, se donne à lui comme une grande étendue de silence. Les automobilistes ont beau klaxonner et les sirènes crier, le parc se livre d'abord à son regard. Les naufragés des bancs publics perdent leur mine tremblotante et l'échangent contre un sommeil paisible, casquette de cuir sur le visage.

Puis il y a le silence qui, lorsqu'il marche sur le tapis de trèfles blancs, se densifie. C'est un silence tranquille qui demande à boire le thé avec le flâneur, et pourquoi pas avec ces autres promeneurs accompagnés de leurs chiens, et aussi ces deux ou trois messieurs solitaires qui ruminent leurs solitudes parallèles comme de vieux péchés. Cette qualité de l'atmosphère, bien qu'éphémère, se pose devant lui, le guetteur d'anecdotes et l'initié de la lenteur, comme condition de sa disponibilité.

Il lui faut ruser, maintenir cette tension entre les arbres, les bancs et les fleurs oscillant paresseusement dans le vent, par cette manière de marche lui permettant de saisir au vol un

regard ou deux. Et si le hasard est heureux et qu'il se pose sur son chemin, il peut attraper un rêve qui flotte autour de cette fille grattant une guitare ou de cet homme lisant un livre usé entre de Lorimier et la tranquillité du parc. Son regard finit par se perdre dans la tendreté et la diversité des verts, ses doigts se laissent chatouiller par la douceur du vent et c'est, soudain, le goût du trèfle qui l'habite.

*

Je n'ai jamais eu beaucoup d'affinités, pour tout dire, avec le parc Émilie-Gamelin. Ce n'est pourtant pas parce que je l'évite. Bordé par le Pavillon Judith-Jasmin à l'ouest, la désormais Gare d'autocars de Montréal au nord, la Place Dupuis (et son nécessaire Café Dépôt) à l'est, puis par le poste d'observation qu'offre le convivial resto l'Escalier au sud – des lieux qui, de temps à autres, m'attirent pour des raisons diverses.

Ce qu'il faudrait dire, c'est que je n'ai jamais joui d'un regard à ras le sol dans ce lieu de ras-le-bol de la rue, les deux pieds dans le parc. Le parc Émilie-Gamelin n'est pas mien au même titre que le parc Préfontaine (Raymond de son prénom) ou encore que le parc Colette-Devlin. J'y ai seulement mis les pieds lors de la récente grève uqamienne, pancarte à la main, sifflet aux lèvres et foulard au cou. J'y découvrais une certaine aisance atmosphérique, pour reprendre les mots de Pierre Sansot, mais qui rimait avec revendication, peut-être une certaine forme d'espoir. Que sais-je?... Mais depuis, j'ai tourné autour du parc comme un bourdon s'approche d'une fleur, un peu empoté à cause de son manteau de fourrure qui rappelle l'accoutrement des Dalton.

Le 1^{er} juillet, toutefois, alors que tous étaient occupés à dormir dans Hoche'élague – ou encore à cacher des unifoliés *made in China* en disant que notre beau pays, c'est le Québec et le Québec seulement – j'ai enfilé mon kit de flâneur, à savoir l'appareil photo et le carnet, pour aller courir sur le dos de la Brochette, un petit réseau de rues, de parcs et de ruelles qui m'amène inconditionnellement jusqu'à l'Université. Et on me demandera ici pourquoi avoir nommé *Brochette* ce réseau de pointillés et de virgules... Je répondrai simplement que, lors d'un matin où j'étais particulièrement inspiré, échangeant courriels avec André, Julien et Kat, m'est revenue aux narines l'odeur qui flottait dans le coin du parc des Pompiers.

Alors j'ai marché : Préfontaine et ses travailleurs, Médéric-Martin accompagné de son vieux joggeur, Walter Stewart main dans la main avec la *Japan Tobacco International*, des Royaux (anciennement Rouen) et ses chiens mordillant des balles de plastique orange, des Pompiers et sa pause obligée (question de respirer les fleurs dans la rosée du matin), des Faubourgs qui soudain m'ouvre le regard, des Vétérans et ses blessures de guerre... Puis, j'ai échoué sur les berges de Colette-Devlin, où elle m'a parlé de sa voix chaude de franco-ontarienne (il faut bien, tout de même, c'était le jour de la Confédération!). J'ai ensuite frôlé le parc Émilie-Gamelin, couru au Van Houtte chercher un café pour ma douce qui, malheur, travaillait un jour férié. Puis, au retour, j'ai vu un éclat de lumière sur le visage d'Émilie...

Ce n'était pas grand-chose : la police discutait avec les habitués de l'entrée du métro Berri, une bande de jeunes itinérants dont l'âne improvisé (un panier d'épicerie) sert à la fois d'ancre pour une armée de pitous et de minous en chaîne, des qui lisaient sur les bordures de béton qui menotent les arbres, des qui laissaient débouler les quelques souvenirs de leur vie dans la pente de verdure, des qui siestaient en espérant ne jamais se réveiller. Quelques touristes aussi, encore endormis et qui marchaient trop vite. Puis il y avait ces quatre employés de la ville, assignés à l'escouade *Propreté*, qui se tenaient immobiles, le dos courbé par ce jour férié qui leur pesait dessus (c'est lourd à porter d'être payé temps et demi). Ils discutaient avec les habitués de la place, riaient, prenaient leur pause à l'ombre des feuillus qui de temps en temps se prennent une seringue dans l'écorce... Ce jour-là, ce jour à demi-ouvrable, j'ai traversé pour la première fois le parc en diagonale et j'ai compris qu'ici on a la couenne dure et qu'on rêve peu. J'ai compris aussi que j'étais un peu mou ou plutôt conscient des limites de mon quotidien, porté à rêvasser alors qu'autour on se casse les dents sur de l'asphalte mouillé. Ce jour-là, j'ai quitté madame Gamelin en lui promettant de revenir. Quand? Je n'ai pas su lui dire... mais ça viendrait avec le temps.

*

Je me glisse entre les murs chantants du café, après cinq ou six ruelles, deux rues et une librairie. La session vient de se terminer en me soufflant des mots doux, des mots de paresse qui sentent bon le chocolat chaud que je m'empresse de commander, un muffin en extra. La chaleur de la tasse, son île de crème fouettée – petit luxe de la journée – et la rumeur des

Fêtes en accompagnement. Jean-Guy est toujours là, avec sa tête blanche et son nez fin, lisant son journal en se permettant de laisser filer, entre lèvres molles et dentier, des mots doux à la jeune femme qui partage sa lecture.

Le temps ne me bouscule pas : je ne suis plus sous la contrainte des travaux à remettre, des courses à faire. Je dispose d'une journée pour me perdre dehors, dans toute la neige qui adoucit le paysage de Montréal, qui vient se poser sur les langues de mes bottes et entre leurs lacets, le *crouch* caoutchouteux rattrapé à chaque pas. Les cuisses gelées. Puis j'aboutis dans un café où les gens bavardent à demi-mots, se racontent les vacances à venir où les heures supplémentaires à faire, les petits malheurs d'Hélène mais aussi la joie qui pousse doucement au creux douillet de son ventre... Les sorties entre amis de la veille et le regard de ceux qui ne pourront pas sortir puisque encore coincés entre deux travaux à remettre – pour le lendemain.

Je me trouve assis près d'une étagère remplie de paquets cadeaux : chocolat chaud, cidres, grains de café, tasses et soucoupes de toutes sortes. Je me sens un peu à l'étroit, mais il s'agit de cette étroitesse qui permet de se blottir. L'entrelacement velouté des voix me fait oublier ma condition de flâneur à l'arrêt. Je sors de la poche de mon manteau cette plaquette de Claudel, *Le Café de l'Excelsior*, pour m'oublier un peu, divaguer autre part qu'à la Deuxième Tasse.

Des rires me chatouillent la nuque, ceux des employés qui, eux, sirotent un court pendant une accalmie. On se souhaite de belles Fêtes, les meilleurs vœux. La santé, l'amour. On se fait la bise. On se souhaite même du temps et ça me fait sourire alors que je me demande comment on peut bien attraper du temps en bouteille, juste un peu, pour l'offrir à un être aimé. Il faut le faire, le temps! Le prendre et ne plus le laisser filer, le garder dans sa poche et y inscrire, quand ça nous prend, un mot ou deux, un croquis si on a la chance de n'être pas trop mauvais en dessin.

L'île de crème fouettée siège encore comme une reine au centre de ma tasse. On entre en grelottant, par la porte qui donne sur Saint-Denis et de Maisonneuve, en laissant des parenthèses de gadoue sur le tapis imbibé d'eau et de gros sel. J'ai terminé mon muffin sans m'en apercevoir. Je range Claudel dans la poche de mon manteau, bois mon chocolat, mais sans trop me presser. Laisse ma place à qui voudrait bien la prendre. La neige tombe encore.

*

Ça me prend deux bonnes minutes avant de réaliser, café en main, que les sacs à ordures ont été remplacés par des lutins farceurs durant la nuit. Fil de fer ou fil à poule, c'est selon, corde jaune et bas de nylons : tout est bon pour ficeler un grand corps branchu. Le trottoir tire mon regard vers le balcon d'un deuxième étage. Des enfants lancent des balles de neige qui se désagrègent avant d'atteindre le sol. Pas plus vieux et pas plus hauts que ça, ils se font un malin plaisir d'imaginer leur projectile toucher une cible imaginaire. Hier, ils trébuchaient leur souffle, haletant dans la ruelle sombre, faisant des graffitis de fortune avec de la neige tapée sur les murs du rez-de-chaussée. Au bout du trottoir, je salue le nouveau gardien du trafic routier du quartier. Il fait traverser les grand-mères et leur mari, les parents et leurs bouts de chou tout comme les universitaires. Parfois même un chat – il me plaît bien, je crois. Il n'a pas le charme de Lucille, mais elle est vieille et se fendille des orteils jusqu'à la pointe des doigts. Le dernier sapin que je croise est assis dans une flopée de marches et recouvert d'une veste à quatre poches – en manque d'étoiles, un passant lui enfle un chapeau de pêche élimé par les heures d'attente sur un lac, loin d'ici, près de là-bas.

La figure et le derrière

À la fin de l'automne, je me disais que c'était plutôt sympathique de pouvoir surfer sur les minces couches de glace qui recouvraient les trottoirs, que c'était plaisant d'en profiter pour faire le gamin avant qu'on ne vienne les saler et les poivrer. Le plus drôle, c'est de prendre son élan sur la bordure de neige – il y en a toujours une –, de glisser le plus vite qu'on peut, puis de trotter sur une étendue de neige. Il faut ensuite recommencer. Mais aujourd'hui, c'est une journée de pluie verglaçante.

Il y a toujours la mauvaise surprise, quand on se met le bout du nez dehors, de constater le mouillé du jour. Je suis persuadé que tous les marcheurs du quartier ont eu le même réflexe. Ils sont retournés à l'intérieur, ont saisi leur parapluie, descendu les marches à la façon de petits manchots paresseux ou timides, dans le meilleur des cas, se sont stabilisés une

fois en bas des marches en écartant les pieds plus qu'à l'habitude – je suppose même que les bras se sont tendus, question de jouer au funambule.

C'est un matin comme ça, où on n'échappe pas à la règle voulant qu'un jour de pluie, d'hiver, la bottine décolle et son homme se plante... Mon premier constat est qu'on va toujours mieux sur la glace en gardant un bon rythme : on gambade tout doucement au lieu de s'assurer de chaque pas – à trop se concentrer, on finit par se casser la gueule.

La glace forme une petite dénivellation qui tend à me pousser vers la rue à chaque pas. Si on ajoute à cela le facteur vent, le marcheur n'est plus qu'un pauvre voilier flottant sur un iceberg plat. Je mets le pied dans l'eau, deux fois plutôt qu'une. Je salue la brigadière qui, elle, est équipée de ses crampons et de sa canne de sécurité, comme elle l'appelle : il s'agit d'une canne avec des pics au bout, qui pourrait être utilisée pour la chasse aux phoques... Le visage rouge, elle peste contre le temps. Il faut bien sûr embarquer dans son jeu, lui dire qu'*évidemment, ce temps, ce n'est pas l'hiver!* avant de passer mon chemin, le dos courbé à force de regarder par terre.

*

Il y a quelques jours seulement, c'était encore l'asphalte qui grattait les semelles de mes bottes, sur le sentier du parc. Puis la neige est venue. Pendant une journée, tous les passants ayant mis leurs bottes, parfois des espadrilles – pneus quatre saisons des piétons – mettent leurs pas dans les traces des autres, en tentant maladroitement de ne pas mouiller leur pantalon. La neige gagne toujours. En entrant dans la station de métro, à deux pas de l'entrée, tous sont pris de cette même secousse du corps : ils se courbent à moitié, plient une jambe, secouent le bas de leurs pantalons, empruntent l'escalateur avant de disparaître à gauche ou à droite, c'est selon. Moi-même, je n'échappe pas à la règle, tout en sachant que, en sortant, le manège recommencera : un simple geste qui relie tout ce beau monde. Déjà, des taches de calcium ont dressé une échelle jusqu'à la cheville – évidemment je n'ai pas mis de protecteur. Plus tard, plus tard. Toujours. Pour l'instant, je m'amuse à refaire le chemin des autres, à exécuter les mêmes pas de danse...

*

Même parc emmitouflé de neige que je traverse tous les jours – les cheveux tapés sous la tuque. La hâte du retour dans le confort de l'appartement est tiraillée par l'envie – un peu gamine, j'avoue – d'aller jouer dans les bancs de neige. Je m'y ferais bien un fort, tout scintillant sous les lampadaires, en espérant que les équipes de déneigement de la Ville ne viennent pas me souffler hors de mon trou, comme une marmotte endormie. Je suis bien loin de ma cour d'enfance, blottie entre de larges haies de cèdres empesées par la neige, où forts et igloos résistaient parfois un mois durant!

Mais l'envie du jeu disparaît avec la gifle mi-amère du vent. Une botte glisse sur la mince couche de glace qui recouvre le sentier et, alors, j'exécute la danse hivernale du flâneur, style libre. Me relève, balaye mon jean du dos de la main, secoue le manteau pour évacuer la neige importune. Je reprends la marche, dangereuse entreprise, en laissant filer un *Attention, c'est glissant!*, probablement pour cacher mon propre ridicule.

Je ne sais pas à qui j'ai lancé cet avertissement. Une fille du genre échalote, je crois, manteau imperméable bleu ciel, cheveux propres sous la tuque. Elle prend son élan et se laisse glisser sur la plaque de glace. Elle rit, trotte et disparaît. Je regarde derrière en me demandant où, exactement, j'ai pu échouer. Après m'être assuré que personne ne regarde, je me lance vers la plaque de glace. « Ça y est! » que je me dis, avant de me trouver, encore, le derrière dans la neige. Si, pour un certain flâneur qui a compris à ses dépens l'essentiel usage des crampons, écrire c'est « commencer et finir souvent », le marcheur téméraire ne peut que tomber... et se relever souvent.

Zippers et Moriarty

Toujours ce toit coulant par chaudières, station Préfontaine. À la mezzanine, le plancher est tatoué de calcium. Je descends sur les marches salées. Les habitués, tout en bas, attendent le prochain métro. On y retrouve : des bas de nylon et des bottes de cowboys attifés de genoux grelottants, des zippers de sacs trop pleines qui vomissent des bâtons de rouge à lèvres, un cahier de notes qui repose sur des os dont il manque les cuisses, des boissons pour

bourreaux de travail aux mains gercées et les ongles rongés, un nu-pieds à qui on réchauffe les orteils rougis par le froid... et qui continue à pitonner sur son téléphone-caméra-baladeur-etc. Je regarde mes bottes. Ses pieds. Son cellulaire. Mes bottes.

*

Une fin de journée couronnée d'un arrêt de service, sur la ligne verte. L'idée de me frayer un chemin à coups de coudes et d'épaules dans la masse des gens me vient, mais le nombre et l'insistance des pressés me poussent à la paresse. Je me résigne à sortir Kerouac de mon sac et m'assois sur un grand banc de plastique, poli à force de fesses traînardes engoncées dans des jeans serrés.

Lire, en attendant les prochains wagons, me laisser couler dans les bras accueillants de la fatigue du jour. Pendant que Moriarty s'occupe à ses baisades, des relents de sueurs et de parfums incompatibles me lèchent la peau. Puis vient ce moment où tout devient gris, où les contours de béton se fondent à la chair des gens, où l'acier se mêle au sang -- ce moment où tout n'est qu'une grande montre molle qui me coule de la pupille.

Des formes émergent de temps à autres, se frayent un chemin entre le gris et les pages jaunies qui ont autrefois appartenu à un grand fumeur, clope sur clope, 24/7. Des couleurs floues, puis des jupes, des souliers et leurs craquements réglés au quart de tour. Des mollets : des pâlots, des noirs, des bleutés en bas de nylon. Des souliers à talons hauts suivis de quelques Nova Club et de River Land. Des Hush Puppies et des godasses. Un bonhomme soulève sa serviette par-dessus mes genoux et l'angoisse d'être coincé dans le décor me prend. Je ne lis plus. Les wagons s'entassent dans la tranchée et je réintègre le rang. Le service reprend sur la ligne verte.

Foule et compartiments

Trop de gens à la station de métro, ce matin. Je paresse de longues minutes à regarder les portes ouvertes des wagons, les yeux qui roulent et les soupirs qui houlent. Parmi ceux qui

attendent, sans faire d'histoire, certains lisent le journal du matin, d'autres tambourinent discrètement sur le bord d'un thermos à café ou bien retouchent leur maquillage encore frais. Mais entre les silences solitaires se dévoilent des secrets et des mots doux dans le creux d'un cou, mieux encore dans le duvet d'un capuchon qui chatouille le bout du nez. Se tisse une courteline de paroles dont je n'arrive plus à saisir les fils – incapable que je suis, parfois, de différencier cette langue silencieuse qui m'accompagne dans mes rêveries de celle que me donne chaque passant, comme chaque scintillement du soleil sur la neige. Puis ça casse. Une voix en boîte annonce le prolongement de l'arrêt de service pour une période indéterminée. On prend les escaliers, on roupète, on se raccroche au cellulaire. Je sors de la station – le vent est froid, le soleil si blanc qu'il se fond dans l'étendue pâlotte du ciel. Je n'ai plus qu'à marcher. Par là, oui. Le plus distraitement possible.

*

J'en profite pour faire un petit détour d'environ une heure à la Station centrale, Montréal. Ma barque bipède échoue dans le Deli à la recherche d'un flot brun – moins la rivière des Outaouais qu'une petite tasse de café. S'impose un choix : café maison, colombien (décaféiné) ou l'autre... on ne se souvient jamais du troisième. Je prends un verre de styromousse – ceux avec des petites bulles d'air, bien efficaces, qui empêchent de se brûler les doigts –, j'y vais pour le mélange maison. Ça coule, ça coule et puis... Plus rien. Panne sèche! Je dois couper le mélange maison avec un café colombien douteux, parce que décaféiné, mais aussi parce que le résultat s'apparente plus à l'eau de la rivière des Outaouais qu'à du café...

Je paye ma piastre et 68. Les pièces tintent dans les réceptacles de plastique. La caisse enregistreuse me salue d'un ding! bien senti. J'ajoute un sucre, puis deux avant de me diriger en douce vers une table et son conjoint, fidèle banc rembourré à cuirette rouge. Je laisse mon sac de côté, tuque et gants sur la table, sors l'appareil photo de ma poche et le laisse rouler en mode film.

« Paul? Can you run back there and answer the phone? » La caissière, qui m'avait semblé plutôt endormie il y a une minute de cela, me semble tout à coup enjouée. Peut-être le béguin pour ce Paul dont elle a prononcé le nom, presque en chantant. Je souris, regarde en

direction du boulevard de Maisonneuve. Un homme ventru, grisonnant et pas très pressé de blanchir, noue autour de son cou un foulard à carreaux, le laisse tomber sur sa poitrine puis enfle son manteau avant de disparaître. Un départ pour Ottawa. Paul et sa caissière ricanent. Je devine qu'on sert quelques déjeuners en s'effleurant le bout des doigts. Derrière le mur, à ma gauche, les frigos se mettent à bourdonner. Vient une odeur sucrée. Des crêpes? Bientôt, il sera 10h.

*

Un sac lourd de livres accroché au dos. Le wagon est bondé, mais toujours les gens abondent. Ça se pousse, ça joue du coude puis ça devient immobile quand le métro se met en marche. On a tout de même renversé un café – ça me coule dessus en plus. La manche, le sac. Je soupire en roulant de gros yeux vers mes voisins Veston Cravate et Foulard de Soie, pour réaliser que ce café, c'est le mien. Beaudry. Ça se vide un peu pour laisser place à quelque Humpty Dumpty de ce monde. Un grand monsieur rond, teint laiteux, crâne dégarni, couronne de cheveux roux et nœud papillon, sueur au front et souliers frottés au Kiwi. Sous son veston, un t-shirt de Pink Floyd. Papineau. Du mouvement! Humpty se déploie tant bien que mal vers un banc qui se libère. Derrière moi, des tentatives de punks, bière à la main, des manières de piercings aux couleurs de l'arc-en-ciel dans le nez. Un certain charme. Une fille chantonne un air de Brassens, la voix claire. Quelque part, une coulisse de bave trahit une sieste. Préfontaine, déjà? Un cube Rubik entre des mains souples. Reconstitué en pas moins de vingt secondes et quelques hésitations. Les carrés de couleur se mélangent avant de tomber dans la poche d'un manteau bleu. Le wagon se vide et je suis poussé hors de mes rêveries. Les portes se referment et je reste là, sur le quai incrusté de calcium, à noter les couleurs de la ville dans mon carnet. Peut-être pour mieux les brouiller, éventuellement.

Ménage de printemps et fin du monde

Je suis retourné dans la ruelle des Ruellards pour trouver l'endroit dévasté par le dégel. Si en décembre, durant la tempête, c'était la joie pure qui me battait dans la poitrine, j'ai dû me résigner. Les Ruellards tardent à faire leur ménage de printemps, et je me demande même s'ils le feront cette année – les dernières traces du grand ménage, photos affichées sous un revêtement de plastique le long de la multitude des clôtures, semblent remonter à 2003. Là où il devait y avoir un tournesol, assurément la fierté du voisinage, on pouvait lire *S.V.P. Prière de ne pas casser la fleur. Merci*. Cette adresse, on la retrouve maintenant photographiée, plastifiée, cas réglé. La prière a laissé place à une menace qui, elle, semble tout droit sortie de la bouche d'une vilaine belle-mère de contes de fées.

*

Chaque fois unique la fin du monde. C'est ce qui est graffité sur l'un des murs de cette ruelle verte. La fin du monde, quand je marche, je l'ai sous les semelles. À chaque pas, je l'écrase, bien malgré moi, par ce désir de me perdre dans la moindre petite chose d'un quartier familial. On me dira qu'on ne s'y perd pas, dans le familial, qu'il s'agit là d'un jeu pour déjouer le quotidien, la routine. Je ne sais trop. D'abord, avoir l'esprit du jeu ce n'est pas si mal. Ça permet de sourire plus souvent. Et le quotidien, j'ai le nez dedans. Alors peut-être que oui, il s'agit de le déjouer, de lui faire passer le ballon entre les jambes, de dribbler un peu en le regardant tomber par terre, le visage barbouillé de terre. Le contempler dans sa beauté ridicule. Lui tendre la main pour ensuite le remettre sur pieds, lui ménager un espace à mes côtés, pour qu'il me raconte des histoires, me parle de ses accommodages.

Hier, j'ai marché pour me rendre du Laboratoire à l'Appart. Arrivée quelques minutes avant moi, ma Darling m'a proposé de marcher jusqu'au centre-ville, pour qu'on puisse se mettre de nouvelles musiques dans l'oreille, de nouveaux mots sous les yeux. En tout et partout, à force de flâne et de curiosité, j'ai oublié le but de l'escapade. Tout ce dont je me souvenais, c'est que j'avais soif, et qu'on allait se payer la traite avec le premier granité au chocolat de l'année. Nous avons échoué dans un parc, rue Sanguinet, dans un repli de l'Université, avec les fesses et les cuisses qui picotaient – après plus de trois heures de

marche, c'est permis. Assis là, comme deux manchots sur un banc de parc, à couvrir notre joie d'être là en tétant un granité, à jaser voyage et petits pois, est venue cette phrase toute simple : « On est tellement bien. » Je ne sais plus lequel de nous trois – de nous deux ou du quotidien – était ce « on ». Je ne me souviens plus si la fin du monde était toujours collée à mes semelles, mais si c'était le cas, elle était belle et coulait dans l'herbe sèche.

*

J'accède sans trop me presser au parc Colette-Devlin, qui a un certain charme sous la neige moelleuse et presque chaude au regard. Ses bancs, où quelques aimables petits vieux viennent d'habitude souffler un brin, laissent toute la place aux flocons. Derrière moi, au sud, le mur de la bâtisse me nargue gentiment avec sa murale estivale. Le froid commence à me mordre les joues. J'entre dans la ruelle en poussant la porte de la petite clôture en fer. La neige à mi-cuisse, aucune trace de pas devant moi. J'ai le plaisir d'y être le premier depuis un temps.

À ma gauche, affichées sur une clôture de bois, des photos et des coupures de journaux portant sur le grand ménage du 5 septembre. Un gamin étendu sur un asphalte tatoué de craie, le visage souriant, l'air conquérant. Un peu plus loin, deux femmes, un homme et trois balais – des tas de feuilles en devenir et des banderoles colorées qui traversent de part en part la ruelle. En continuant vers le sud, mon chemin d'hiver ouvre sur des lattes de PVC peu reluisantes, souvent trouées, d'autres fois de la tôle rouillée ou de la mousse isolante fuyant de ses planches d'accueil. Je crois que c'est pourtant là que se trouve son charme, maquillé ça et là par la neige et ses plis ombreux.

*

Le mauvais temps la fait dormir dans la boue et les éclats de verre. Ses cheveux sont en pagaille, tandis que sa peau de plastique attend la prochaine averse. J'ai dénombré près d'une dizaine de bouteilles de Labatt et de Bud, deux chaises brisées, des berlingots de lait et des gobelets du McDonald's mâchés par l'orage, des flyers et des cartes d'affaires moisies, des deux-par-quatre disposés ça et là pour renforcer la clôture de plus en plus molle, des balles de

ping-pong écrasées, une balle de baseball décousue, des cartes – un as de pique et un joker. Il y a aussi, dans ce trou destiné à devenir un condo, un soulier d'enfant et quelques vieilles seringues. Dans ces objets, il n'y a plus que des vies concassées... en morceaux suffisamment petits pour que je puisse les traîner dans ma poche, jusqu'au soir.

*

Il y a de ces détails qui font qu'on s'ancre les pieds et la plume dans un quartier : c'est l'odeur de la poussière, la rugosité des miaulements de chats, les écureuils qui fouinent dans les bacs à fleurs d'un voisin. Ce sont aussi les rires et les pleurs d'un gamin à qui le premier jour d'école lui donne le courage du marin – mais aussi la trouille qu'il ressent devant la mer –, le grincement d'une porte qui s'ouvre sous le poids d'une main épaissie d'alcool, les crissements de pneus durant les canicules d'été puis le chant des grillons – les foutus grillons...

D'autres fois, c'est le cri d'un kid qui y va d'un « Bouboule! » bien senti. « Bouboule! On s'en va au dépanneur! T'es où? » – « J viens pas... » – « P'quoi? » – « Ben crisse, parce que j'vas pas au dépanneur que j't'ai dit! » Puis des pas déboulent du bas du bout de la ruelle jusqu'au dépanneur, qui annonce fièrement la *Fin du monde* sur sa porte, gardé par un homme qui doit mordre fort les enfants tannants les soirs de pleine lune. Les gamins entrent dans le dépanneur alors qu'un sosie d'Anthony Hopkins en sort, une bouteille de deux litres de Pepsi sous le bras, en manière de baguette.

À l'intérieur, les jeunes parlent des séries qui s'en viennent alors que la dame chinoise, derrière son comptoir, prête son téléphone à une femme – la quarantaine solide – qui sanglote. Du bout de son index fané par un vernis à ongles de mauvaise qualité acheté à 2.49\$ chez Jean Coutu, elle compose le numéro de Richard... « Richard... hier j'ai eu peur de toé... Tu m'as fait peur... j'm'excuse... » Il y a de ces scènes de cinéma auxquelles on aimerait ne pas devoir assister.

*

Avenue Joly aux allures de ruelle. Je tombe sur un photographe aux airs de cueilleur-chasseur se sauvant avec le cliché d'un graffiti : trois vandales masqués s'en vont à *l'attaque!* d'un mur miné, bombes aérosols en main. Peut-être étaient-ce les portes grillagées et cadénassées du Groupe Trento qui intéressaient ce Kodak ambulancier. Bref, il est parti comme un voleur, pensant probablement que j'allais lui piquer ses idées ou encore pire, son appareil photo. Si seulement il était resté quelques secondes de plus, j'aurais pu lui pointer du doigt le mur désolément quadrillé de bétons, rouillures et plâtrages divers. Tellement divers que le tout a pris l'aspect d'un jeu d'échec, mis en relief par des psychotropes, sur lequel on aurait balancé, à bout de bras tremblants, des tableaux copiés de Pollock.

Aussi y a-t-il, juste au-dessus de mes vandales aux teintes d'indigo et d'aqua, un amoncellement incohérent de galeries et de fenêtres exhibant laveuses, sécheuses, pots à fleurs, sacs de sel en vue de l'hiver à venir, bottes lasses délacées et poussiéreuses, tapis qui séjournent sur des chaises de parterre craquelées, tables de cuisine sans pudeur dévoilant leurs pattes minces sous des nappes trop courtes, et autres trucs du genre félin qui se prêtent bien aux bords de fenêtres. Mais par-dessus tout, il y a cette mangeoire à colibri en forme de fraise. Trop rouge. Au troisième ou quatrième étage, elle jure fort. Même une pomme grenade, éventrée sur un asphalte encore fumant et couverte d'un essaim de guêpes, ne peut rivaliser avec cette chose. Tout en bas de ce désastre architectural, un tableau de fortune en train de draguer les vidanges fraîches de la veille.

Improvisation sur table de bois par un artiste de passage : fond bleu qui se complait avec des esquisses de corps féminins, tracées au crayon gras, le tout saupoudré de clous rouillés aux quatre coins et on est en route pour la gloire. Un nouveau Christ prêt à se faire adorer sans prière, sans salaire et sans galère; un petit Jésus aux multiples corps qui ne retrouvera pas sa mère, elle qui bien haut perchée veille à ce que Sainte-Catherine reste sage... Je reprends mes habits de marcheur pour laisser ceux du photographe ici, qu'il puisse jeter un second regard sur ces matières silencieuses, avant qu'elles ne tombent en ruine comme des restes d'hommes et de femmes. Une dernière œillade à l'échiquier aux allures de patchwork me dévoile quelque chose qui se voudrait un secret, mais qui ne réussit pas à l'être : *Y'a du chaos dans ce monde illusoire.*

La pataugeuse et le marais

Je m'arrête près de la barboteuse asséchée, pose la main sur la clôture rouillée un peu ici, un peu plus là. Des écailles solitaires restent prises sous mes ongles. C'est un matin où il serait facile d'aller jusqu'au métro, de prendre un journal à potins distribué *gratos* et d'arriver au boulot sans faire d'histoires. Mais ce matin, un chat se vautre au centre de la barboteuse pour enfants. En m'appuyant contre la clôture de fer, je regarde le matou. L'air est déjà chaud – la fraîcheur de la nuit traîne encore sur ma peau. Des ronronnements glissent dans le drain.

Au coin de Hochelaga et de Saint-Germain, une femme avec trop de mascara, de rouge à lèvres et de fard à joue s'impatiente au volant de sa Mazda asthmatique. Ses injures se brisent la nuque contre le pare-brise. Sur Darling, le voisin d'en haut s'en va au travail, mallette à la main, chemise blanche, pantalon noir et souliers frais cirés. La voisine d'à-côté, sortie de chez elle dès 6h, passe le seuil de sa porte, essoufflée – les escaliers pourris lui font peur et le propriétaire ne fera rien pour y remédier. Elle trouve la journée belle. Pendant ce temps, son mari tousse à s'en décaper les poumons.

Les pattes du chat poussent paresseusement un papillon en mal d'étoiles et de sucré. Sur Rouen, les murmures de gorges et les froissements de tissus se confondent – bras dessus, bras dessous, un complet charbon et une robe soleil noire s'en vont soupirer leur chagrin. Dans le parc, sur l'écorce d'un érable argenté, un écureuil à la queue repassée fait des cabrioles. Sur Moreau, un chien me regarde de sa galerie en faisant les yeux piteux d'un Ewok.

Pendant que des coussinets roses d'où saillent des griffes blanches s'agitent mollement dans le sein d'une barboteuse, on fait demi-tour. Quelques pas plus loin, on saute une marche creuse remplie d'eau, on met le pied dans une cassonade de sable pendant qu'un enfant rit et pleure, coulant dans la glissoire du module de jeu. Dans mes semelles s'enfoncent les éclats d'une bouteille de Coors – j'en oublie les souffles éloignés qui m'ont suivi jusqu'ici... Dans le wagon, il y a des odeurs de peau mêlées – des savons épicés ou tout en douceur, des sueurs de paresse ou les subtilités d'ébats amoureux récents –, des chemises et des talons hauts imprégnés de stress, des cris, des soupirs d'impatience, des airs de sax à la station Frontenac, une bouffée d'air frais en sortant, le vacarme, les « 31-10 communiquez », les pressés, les jeunes, les vieux et les lents.

Et moi. Là, un peu par hasard et par obligation. J'ose imaginer que la vie est belle, bien qu'elle ne soit, plus souvent qu'autrement, qu'un amoncellement d'impressions fugaces. Souvent, je me répète que tout cela n'a pas d'importance, que tout se reproduira le lendemain et le surlendemain. Et pourtant, à minuit, je vais sortir de sous les draps parce que ça revient, parce que les doigts, raidis par un alcool sans nom, ont besoin de se délier et de fatiguer le banal.

*

Sur ma 148 aux allures de cordon ombilical, cette affiche m'a bien fait rire. *Chip stand closed Monday*. Un verset de l'Apocalypse routier rappelant qu'il est préférable de prévoir ses fringales de croustilles vingt-quatre heures à l'avance.

*

Ici, une passerelle surplombe la Lièvre. Le barrage de la Maclaren abat de grands moutons blancs et jaunâtres dans la rivière. Près de la berge – à grandeur d'enfant, on dirait une falaise – un cimetière à paniers d'épicerie. Sous le pont Brady, des guerres de tranchées laissées à la paresse de la Ville. De cette passerelle, une ancienne glissoire à billots de bois, on voit tout ce qu'est devenu mon coin perdu: une banlieue adolescente, criarde et comme sur des échasses moulées dans un jean griffé.

On a recousu la grande plaie de fer qui survolait mollement la Lièvre à force d'asphalte et de ciment. Tout juste depuis hier, le cœur rompu du village s'est remis à battre. Un pontage pour une durée de vie prolongée, mais toujours limitée. À quand le prochain?

Le cœur qui agrémentait l'affiche d'Assad n'est plus qu'une pointe rouge surmontée de deux-par-quatre endoloris. Chez Rose-Marie, on affiche la vente de cartouches d'encre pour la rentrée des classes. Rendez-vous de motards à l'Alexandra, chansonnier en prime: le Lite Club sera bourré de mineurs une heure plus tard.

Sébastien m'a appris qu'on allait bâtir une tralée de logements dans le douillet des chemins Dollard et Lépine. Annonçant autrefois un champ d'exploitation de l'Hydro, on a maintenant droit à un Pharmaprix, un Canadian Tire au cœur qui pompe l'huile, un Maxi, un

Caveau et des boutiques à l'espérance de vie minime. Le Metro va déménager dans le même coin. Le motel Pignons verts reste, quant à lui, fidèle à ses habitudes. Derrière, le cimetière se remplit de jeunes de vingt ans à peine.

Bientôt un Wal-Mart, dans le sud du bled.

La maison qui appartenait autrefois à mes grands-parents, sur le chemin de Montréal, a été remise en vente. Pour un instant, je me suis imaginé la côte – que je devinais derrière la maison – menant jusqu'au *plate*. Mes terres d'enfance noyées dans un marais de Ducks Unlimited. Heureusement, sous mes pas, il y a le craquement du bois: les murmures et les draves du siècle passé.

Vampires et macaroni

Ma Darling et moi sommes passés au 7^e après une balade en amoureux dans les ruelles enneigées du quartier. Choix difficiles après une heure de délibérations, nous amenons les vignettes à velcro de *Memento*, le *Nosferatu* de Murnau et *The Night of the Hunter* au comptoir. Le commis va à la réserve, revient après quelques secondes, une terreur tamisée sur la face : « Vous savez que *Nosferatu*... c'est en VHS? » – « Oui, oui... »

Les idées se bousculent soudainement dans ma tête, foudroyé de stupidité : VHS, c'est radioactif, une nouvelle ITS? Puis tout se replace et je souris. Le commis, rassuré, retourne à la réserve le dos courbé et le pas vif. Un véritable petit Renfield des temps modernes.

*

Sa fierté se répand dans la rue Hochelaga, claudiquant, boîte de macaronis nucléaires dans une main, cigarette soutirée d'un joggeur dans l'autre. Il s'étend en riant dans un futon jeté aux vidanges. Il reste à contempler le ciel, les yeux croisés, les bras allongés comme les ailes d'un albatros. Il ouvre la boîte et déchire le sachet de poudre orange, se l'envoie dans le fond de la gorge. Il tousse, s'étouffe. Quand il se redresse, des larmes ocre lui coulent des

yeux et il se met à têter le filtre de sa clope du bout de ses lèvres gercées. Je voulais lui tendre du feu – j’ai même fouillé dans mes poches.

Arrêté devant lui. Nous nous regardons, rien que ça. Son cœur cahotant sur la grand’route de l’intérieur, il me lance : « Tu connais le Grand Nord, oui? Hé bien, tu sauras que je connais le Petit Nord, moi, comme le fond de ma poche trouée! Et tu connais sûrement le petit coin, mais moi c’est bien mieux, parce que je connais le grand... Et quand j’ai faim, moi, c’est pas dans les talons que j’ai l’estomac... C’est trop petit... Mon estomac, je l’ai dans la tête. » Il s’étend à nouveau, ferme les yeux, et se met à mâcher sa cigarette en riant.

Spielberg et crazy carpet

28 décembre. Butant ici et là sur des mottes de glace qui recouvrent les trottoirs comme autant de mousses de nombril, la rue Maclaren a quelque chose d’un champ de bataille. Le vent nous gifle le visage. L’église Saint-Grégoire-de-Nazianze, avec ses hordes d’échafaudages, se donne les airs d’une grimée qui tente de séduire, avec peine. Le temps doux décroche de ses doigts aériens le verglas qui a verni le village la journée d’avant. Les immenses érables bordant le trottoir laissent tomber de petites bombes de cristal éclatant avec fracas, reflétant la lumière jaunâtre de quelques réverbères fonctionnels. « Dis-moi donc... Tu voudrais pas qu’on change de trottoir? J’ai pas envie que quelqu’un se pointe chez nous en apprenant à mes parents que leur fils est mort en service pendant la Guerre des tuques... » Deux jours plus tard, c’est un autre genre de bombe qui tombera sur le bled et courra sur toutes les lèvres...

L’hôpital, qui a doublé de volume depuis deux ans, ressemble à un cœur malade bardé stuc. De l’autre côté de la rue, une employée du Centenaire, désert, grille une clope sous son capuchon de fourrure synthétique, les doigts crispés sur son portable. La maison qui abrite les Fleurs et Artisanat Lorraine est à vendre. Au croisement de la rue James, longée par les rails de la CP – où mon frère et moi allions récolter du mica et de la pyrite de fer lors des chaudes journées d’été –, un type manque de nous faucher avec son épave de Ford. Le piéton, par ici, est un bizarre de moineau. Le 183 Maclaren est a été remis à neuf. La maison décatie de feue

la dame aux chats n'est plus qu'un lointain souvenir de gamin qui s'invente des histoires de sorcières. Sur le perron, il n'y a plus la vieille chaise berçante; les assiettes d'aluminium remplies de bouffe sèche sont aussi choses du passé. Chez les Roy, à qui je souhaite une année plus clémente, c'est le calme plat. Chez les Cyr et chez Lalonde, le géographe, une faible lueur anime les salons.

*

Du plus loin que je me souviene, il y a toujours eu, dans le bled, intersection Maclaren est et Bélanger, une paire de chaussures accrochées aux fils électriques qui pendouillent paresseusement au-dessus de l'asphalte. Même chose dans la ruelle Ontario –, je ne sais plus à hauteur de quelle rue – une paire de Converse à la Cobain. Des règlements de comptes entre gamins, pour des histoires de tout et de rien. Surtout de rien. Au coin de Hochelaga et de Frontenac, même scénario. Une paire de Riverlands qui se balancent sur les plaques ononymiques et les feux de circulation. Tout neufs. Pas même une tache de calcium! L'impression vague, tout à coup, que la ville possède ses propres semelles, qu'elle me fait le plaisir de m'accompagner, sans trop se presser.

*

On se retrouve à nouveau au mythique Lala, ce bistro passe-partout qui a accompagné les années de cégep de toute la bande pour des boustifailles, des pichets et des girafes, ces longs tubes verticaux distributeurs de bière – quoique, aujourd'hui, ces dernières sont choses du passé, la dernière ayant été brisée par une bande d'éméchés; je pense que nous avons vécu une sorte de deuil quand le proprio nous a dit que la dernière girafe n'était plus... Quand ma Darling et moi arrivons, Milaine est déjà là. Nous nous attendions à trouver Sébastien, toujours au poste une quinzaine de minutes avant l'heure, avec sa Bleue. En franchissant la porte, suivi par un courant d'air froid, Pete nous dit avec un grand sourire que Fauve sera en retard. Avant de fermer son cellulaire, il lance : « On est tous là autour de la table pis on t'attend! » Ce qu'il y a de bien avec les habitudes, c'est qu'elles ne changent pas. Quand

Fauve arrive, une demi-heure plus tard, elle nous apprend que Sébastien n'y sera pas. La grippe l'a mis sur le carreau.

L'odeur des moules frites, du saumon sur cèdre, des clubs, des arômes de la Ricard's se met à flotter autour de nous. Le cellulaire de Pete sonne : « Ben voyons! Viens nous rejoindre, pis tout de suite! C'est Arnaud! » Deux secondes plus tard, c'est en béquilles qu'il fait son entrée. « Hé! T'es encore éclopé? Je pensais qu'on t'avait dit de pu faire de crazy carpet à ton âge! » Les études ont éparpillé le groupe, envoyant les uns du côté d'Ottawa, les autres vers Montréal, Sherbrooke, Trois-Rivières... D'autres ont été retenus par la job steady, et pourtant on se retrouve ici de façon improvisée, pour continuer les conversations d'il y a six mois, un an, moins pour s'assurer que les nœuds sont toujours serrés que pour en tisser de nouveaux. Dans ce décor où un Spiderman de papier mâché est collé au plafond, où un E.T. aux mamelons saillants et aux lèvres rouges dissimule les prises électriques – son vaisseau est, quant à lui, caché dans la rue Winnipeg sous un abri Tempo –, où un orgasme est inscrit sur la carte des cafés, nous venons mettre à jour nos vies, les valider peut-être. Nous commandons un autre pichet qu'on étirera jusqu'à tard. Quand la serveuse vient nous voir pour nous demander si nous désirons autre chose, c'est avec le sourire en coin habituel qu'on lui dit : « Je sais pas pour les autres, mais je prendrais bien un orgasme. » Elle de répondre : « Avec plaisir! » avant de disparaître dans la cuisine.

Patrie et Kraft Dinner

Alors que la plupart des étudiants sont en cours, je *vournousse*, comme on dit au bled, de bibliothèque en bouquinerie, de café en ruelle à la recherche de ce qui devrait normalement se manifester sans la moindre recherche. Peine perdue, l'étoffe du quotidien reste impénétrable et je me résous à défaire un bout de carton sous ma botte, au coin de Ste-Catherine et de Sanguinet. Au Bistro, sans doute quelque éternel chargé de cours prépare son cours de l'après-midi en enfilant une bière et un sandwich. La serveuse, derrière le comptoir, doit s'ennuyer à griffonner des formes abstraites sur le premier feuillet de son bloc note. Au loin, certains téméraires sortent en short et en t-shirt du Centre sportif. Sur le feu qui vire au vert

apparaît une binette souriante tracée à l'encre indélébile. Je mets le pied dans la rue, là où des emballages de Pez et de Life Savers roulent comme des *tumbleweeds*.

Mettant le pied sur l'autre rive, je me laisse guider nonchalamment vers Zone Libre, là où les étudiants qui viennent simplement fouiner dans les étagères sont toujours bien accueillis – la plupart se contentent de tendre leur plan de cours et, si les œuvres au corpus ne s'y trouvent pas, ils font demi-tour sans même dire au revoir. Au Théâtre Ste-Catherine, un type en équilibre au bout d'une échelle comme une balle de bilboquet au bout de son bâton met à jour la programmation, autre chose que le Sunday Night Improv : *Our Country's Good*. Un marcheur pressé, coupoles sur les oreilles, s'arrête net et lève les yeux. Pendant deux secondes et quart, il considère le passage sous l'échelle avant de la contourner par la droite, manquant de se faire frapper par une Mini. Une rouquine lance tout haut un « Superstitieux! » un brin taquin avant de foncer avec un air de défi et par la suite triomphant, sous l'échelle qui chambranle. Entre Sanguinet et Ste-Élizabeth, la grande majorité des passants marchent sur les lignes du trottoir à peine voilées par la neige. Je me surprends à espérer qu'un passant crie à la négligence généralisée des craques, mais rien. Qu'un murmure de semelles et de slush.

*

Ni patrie / ni état / ni Québec / ni Canada. Ces mots défilent sous mes yeux alors que je chaloupe dans la fonte printanière d'une ruelle. On écoute la télé trop fort; on s'engueule à propos des dépenses inutiles alors que la ceinture, déjà serrée, commence à craquer; on donne des coups de bâton de hockey dans l'asphalte amolli alors que dans la rue on exagère sur le rouge à lèvres et les déhanchements – un mercredi soir. Des enfants armés de leurs bâtons, leurs pads et leur goal, dialoguent du doigt avec un automobiliste venu déranger le jeu. L'équipe des bleus égalise la marque 1 à 1 – elle rentrera à la maison trop tard et pleurera sous les draps en comptant ses nouvelles pucks. Plus au nord, dans une autre ruelle tatouée, on répond par les mêmes lettres mal assurées : *parce que ça ne nous correspond pas, on ne vote pas.*

*

Dans le wagon de métro, en route vers mon parc, un enfant au regard d'adulte et la voix d'un homme-enfant qui raconte des histoires de rien : des écouteurs oubliés, des dettes entre amis, la fille du voisin. Et l'enfant, pas plus de neuf ans, un regard déjà cerné et sérieux, une bouche soudée à son foulard, un sac à dos, le dos courbé. Les mains tachées d'encre rouge et bleue, un peu de mauve aussi. C'est ma station. Les portes s'ouvrent, me laissent couler sur le quai. Prends les escaliers, passe le tourniquet. Le plafond vitré qui dégoutte, comme toujours, en plein milieu de l'escalier. Pousse la porte puis le sifflement du vent sous le manteau. Les écureuils courent devant moi, paniqués par l'hiver qui se trouve à quelques pas d'ici. Des planchistes roulent leur bosse sans trop y croire, près des rampes. Des chuchotements derrière un arbre. Les rayons du soleil prennent dans les feuilles brunies, qui s'accrochent... Dans la barbotteuse, une partie de soccer. Quatre jeunes, moins couverts que moi, courent à s'époumoner. Faucher passe à gauche, déjoue Ti-Gus, tir bloqué par Le Gros, comme ils l'appellent. Contre la clôture, le commentateur sirote un jus de raisin.

*

Images d'un 22 juin mué en fête nationale précoce. Deux jeunes d'une quinzaine d'années, cheveux en brosse, caisses de 24 pour seuls trophées et fleurdelisé en guise de cape. Ils traversent la rue Ontario en criant « Bonne fête Québec! Come on Québec! » comme des petits animaux retrouvant le sous-bois après un séjour forcé chez le vétérinaire. Ils disparaissent derrière une porte à la fenêtre brisée. Deux heures plus tard, en repassant dans le coin, je retrouve deux jeunes vieilliss qui attendent, ivres morts sur leur balcon. Ils rient et délirent en regardant un ciel bleu agrémenté de petites taches blanches, en s'imaginant l'indépendance pour demain, au plus tard. Comme si l'indépendance de la province se gagnait en buvant de la Bleue sur un balcon aux vis rouillées.

Ce soir, je marcherai longuement, pour retrouver dans mes allées, venues et arrêts, l'éclat des feux d'artifices qu'on fait exploser dans le bled, au-dessus des nénuphars du lac Cole.

*

En remontant ma ruelle d'accueil, mon regard croise celui d'un gamin-guerrier qui, subitement, se cache derrière un bouclier de bois en brandissant une épée de mousse. Je poursuis ma route avec un sourire piqué au coin de la joue. Dragon de service que je suis, il s'étire le cou pour s'assurer que je ne montre les dents ni ne crache le feu. Il se charge même du bruitage jusqu'à ce que la voix d'une géante fasse trembler les ruelles des environs. *Simon, viens manger!* Le petit chevalier trotte jusqu'en haut des escaliers, laisse son petit monde dehors, le temps d'une assiette de Kraft Dinner.

Stallone et Stanley

Malgré six pouces de neige tombés sur la ville, un vieux hâve traîne un chien gras dans un buggy accroché à son vélo de montagne, rue St-Germain. Ils sont accompagnés d'un air des Commodores vomi par une radio portative, juste en face de l'église. Il a tout d'un boxeur avec ses immenses moufles rouges, moins le chandail kangourou, les gants one size coupés aux doigts, les escaliers. Il n'a aucune victoire en perspective sauf celle d'arriver chez lui sans engelures. Son cabot l'encourage en lapant l'air qui lui file sous les oreilles et dans les narines. Dans la chaleur de ses joues molles et mal rasées, le vieux claque des dents, refusant de ralentir sous le chahut des foules imaginaires qui peuplent les trottoirs vides.

*

6h30, à peine. Mission : dépanneur. J'enfile mes bottes – paume contre la porte glacée pour ne pas casser ma gueule d'endormi –, mon foulard, ma tuque. Je me frotte les yeux avant d'aller affronter les quelque 19 degrés qui se comptent à reculons dans la langue du thermomètre. J'ouvre la porte, mets le pied dehors, me laisse débouler jusqu'au trottoir perlé de sable. Je fais quelques pas en écoutant le chant des grains de sel qui éclatent sous mes pas, avant de m'arrêter au coin d'Ontario et de ma Darling, appuyant tout mon côté sur la brique glacée qui revêt le cabinet d'avocats – ma joue y trouve tout de même un peu de chaleur. Entre les arbres et les toits plats, le soleil repousse ses couvertures pêche, crème et turquoise.

Cadrer ce ciel, je le ferais si j'avais mon Nikon sous la main. Cadrer sans trop insister, en penchant un peu vers la gauche, trahissant la présence du corps. Une photo comme n'importe qui peut en faire. C'est le genre d'image autour de laquelle j'aime broder un texte. Il n'y a pas d'histoire, simplement des couleurs. Un texte accompagné d'une texture. Ça crée du silence – c'est paisible. Quand je marchais seul dans la cour de l'école, durant le midi, je photographiais mes copains de classe en clignant des yeux, à leur insu. Le vent me pousse jusqu'au dépanneur et me ramène en vitesse dans le confort du nid.

*

L'arrivée de la neige est venue adoucir le quartier. Je sais que ça ne durera que quelques mois jusqu'au dégel. Mais pour l'instant, les gamins qui savent à peine marcher rient chaque matin, traînés par papa ou maman dans des traîneaux de plastique qu'on peut acheter à 14.99\$ chez Rossy. C'est avec leurs yeux enchantés qu'ils glissent jusqu'à la garderie, jusqu'au parc ou reviennent à la maison après avoir fait le tour du bloc. Ils font un long travelling serpentant de rues en ruelles, attrapant par moment des mottes de glace percutant leur chaloupe de fortune, s'abreuvent des beaux mots des brigadières qui toujours se penchent à leur hauteur pour replacer la tuque qui glisse sur leurs beaux *quenœils*. Quand ils ont de la chance, c'est la queue de Stanley, le vieux labrador de monsieur Michel, qu'ils serrent entre leurs mains délicates munies de trop grandes mitaines.

Hamac et mouches à beurre

J'ai souvenir encore... Durant un après-midi de novembre dans le pavillon de Design, j'aperçois dans les fenêtres d'un HLM de la rue Sanguinet un phénomène : une serviette de plage mouchetée par le chlore, en guise de rideau, avec un ciel pour motif. Dans la fenêtre d'à-côté, des papillons bleus collés sur la vitre, fond noir. Je voudrais me trouver emprisonné, là-bas, dans ces chambres cachées du monde. Des chambres de ciels et d'envols. Au-dessus

des cours qui servent plus souvent de débarras que de lieu de repos, le ciel est gris, et le vent gifle dur.

*

J'emprunte la ruelle derrière le Van Houtte, dans les parages de la rue Sanguinet. Une affiche sur la barrière close m'indique qu'il n'y a pas de livraison entre 11 heures et 14 heures. De l'autre côté, le dos contre un cactus, un type se shoot. L'asphalte se met à flotter au-dessus de sa tête, s'émiette. Des ailes lui poussent avant de flamber. Le roulement des pneus dans les rues voisines le caressent, baignent son corps dans la rumeur paisible de cette ville-océan à laquelle il n'arrive plus à donner sens. Des odeurs de muffin aux canneberges et d'espresso lui viennent de la porte arrière du café. Au cœur du Montréal nocturne, je me trouve enveloppé des émanations de la Thurso Pulp à regarder un monarque fusionner avec le bitume, au feu de circulation, devant l'Hôtel Lafontaine, maintenant réduit en cendres.

*

Minuit passé. C'est pour eux un quart de travail interminable. Ce soir, les éphémères s'offrent en spectacle sous les lampadaires groupés en surplomb de la piste. Michel, le mécano, dit simplement que « ça, ça c'est beau », juste avant de mettre la clé dans la porte du garage. C'est avec le sourire qu'il quitte les autres employés du centre de karting. Eux, ils resteront, les mains et la face tachées d'huile, jusqu'à une heure, deux heures du matin pour regarder tourbillonner, dans l'air lourd, les millions de petits corps blancs qui iront s'évanouir dans les pneus bordant le parcours. Des hamacs de choix. Demain matin, ils balayeront les cadavres d'insectes accumulés sur le sol du garage. L'an prochain, à pareille date, ce sera la même histoire.

Poussins et feuilles de Bounce

Triste matin de janvier où la terre et le ciel sont gris. Il y a au moins ce gamin emmitouflé dans un manteau orange, trop grand pour lui, qui vient ponctuer de lumière le trottoir affadi par la bruine, sa mère le tirant par le bras pour qu'il augmente la cadence. Le boulot, le boulot que je me dis. La mère se laisse mener par les deux aiguilles de sa montre. Elle doit déjà être en retard. L'enfant, quant à lui, pointe les nuages qui se forment dans la ruelle, alimentés par les sorties de sècheuses qui se font loquaces pour un matin de semaine. Je me faufile sans plus tarder dans ce passage de neige tapée qui s'ouvre comme une gorge entre les blocs de Saint-Germain et de Dézéry. D'habitude, la vue des nappes de dentelle et la danse en ligne des t-shirts, bas et bobettes au-dessus du sol fissuré suffisent à me ralentir. Aujourd'hui, plongeant dans les parfums de savons à linge, de feuilles de Bounce, de Gain et de Downy, il me vient l'envie de simplement rester, m'asseoir en tailleur dans un banc de neige grumeleuse ou bien sur la selle de ces vélos cadencés à l'année contre un poteau de Bell, mais imbibés de la lumière liquide et poussiéreuse des soirées estivales.

*

Alfred, je le croise tous les trois ou quatre mois. Il est toujours accompagné de ses fidèles poussins de plastiques – identifiés IGA, Metro, Super C, Jean Coutu –, accoutré d'un trench délavé et d'un pantalon kaki. À l'intérieur de sa tribu de sacs se trouvent des dizaines de numéros de *La Presse*. Chaque fois, il sort une copie différente de ses poussins, la serre contre son cœur pour ne pas laisser fuir les dates passées. L'hiver, il porte des gants de travail. Ça lui donne un air de jardinier. Aujourd'hui, nos regards se sont croisés et j'ai compris ce qui me rendait cet homme si attachant. Son crâne un peu dégarni, ses cheveux qui balaient ses épaules, sa moustache bien taillée et ses joues rasées de frais. Il a quelque chose d'un Baudelaire sous l'œil de Nadar, à qui on aurait griffonné un buisson de poils sous le nez; ou peut-être que son regard troublé renvoie à ce Poe grave et cerné qui nous est parvenu grâce à Tatman. Alfred a les yeux bleus et couve avec tristesse le souvenir de tous ces hommes et femmes qu'il trouve accompagnés d'une date, à chaque nouvelle édition, entre

deux feuilles noires d'encre. Il ne parle pas beaucoup, mais quand on le regarde dans les yeux, il prend le temps de sourire.

*

Il croit le monde tout tissé de silence. Étendu sur sa couche de lilas, près de la station Joliette, il regarde les mollets pâles passer devant ses yeux embués de sommeil. C'est en souriant, toujours, qu'il invite les passants à le rejoindre, empressé qu'il est de raconter les potins qui circulent dans le quartier : la petite Julie du 3150 s'est fait un copain du nom de Cédric; Tatiana travaille maintenant au marché, salaire minimum; Simon a perdu son père... Étendu dans le parfum des fleurs, il s'étonne que les gens se perdent et ne meurent pas. Quand il bourre sa pipe, en faisant de grands pas sur les trottoirs d'Hochelaga, il radote les mêmes mots en regardant les travailleurs dans les yeux : « Mon tabac, il s'perd pas, lui... Il s'envole. Et j'recommence! » Parfois, il va rejoindre Freder, le violoneux qui, toujours penché sur son crincrin battu par le temps, joue des airs joyeux pour les habitués de la place Valois ou les voyageurs de la station Frontenac. Ils ne se parlent pas, mais ils s'écoutent. L'un montre ses dents jaunies, certaines noircies, quand exhale l'odeur douceâtre des bouffées de l'autre qui, lui, agite ses mains comme les nageoires d'un phoque à chaque morceau terminé.

24 heures et Bonhomme sept heures

J'ai toujours une surprise en jetant un coup d'œil par la fenêtre du salon. Parfois, c'est un type encapuchonné qui gueule du death metal, mains dans les poches; à d'autres moments, une bande de gamins dessinent des jeux de marelle sur le trottoir d'en face ou jouent au soccer dans la ruelle. Les chaudes journées d'été, quand le hasard est au rendez-vous, deux facteurs se croisent : « T'en reste combien? Moi, 40! » – « 42! » Quand la routine du déneigement commence, c'est parfois un embouteillage de chenillettes commençant à jouer du klaxon qui se donne en spectacle.

Ce matin, en compagnie d'un café et des *Archives de solitude* de Warren, j'écarte par curiosité les lattes de bois du store. C'est jour de recyclage et, encore, des dizaines de boîtes de cadeaux remplissent les bacs. D'ailleurs, ma Darling me faisait remarquer que les trottoirs ressemblent alors au jeu de Monopoly, avec ses petites maisons qu'on retrouve le soir éparpillées, comme si un géant avait secoué la planche, mécontent des offrandes du jour.

Un gamin, tout de bleu dans son armure hivernale, progresse vers la rue Ontario en tenant entre ses menottes mouflées un tube de carton en guise de longue-vue. Ce qu'il vise n'est rien d'autre que le prochain coin de rue où se tient son père, qui le regarde avec amusement. Avec cette lunette de fortune, il ne cherche pas à rapprocher les choses de son regard; il les rend distantes, désirables, s'inventant un voyage autour des balcons, de la Caisse pop et du cabinet d'avocats. Je jette un coup d'œil à mon appareil photo, qui dort depuis quelques semaines sur le banc de quêtés, en me promettant d'aller réenchanter le monde, pour moi seul, dans le feu descendant de l'après-midi.

*

Il n'est pas rare que je tombe sur des messages, scotchés à une porte ou sur un banc de parc, destinés à ces *bons réseaux* dont parle Deleerm. *Larry, on est à la Boul' Noire* ou bien *Mélissa, je suis chez Simon, on t'attend* interpellent par leur simplicité. D'autres fois, ce sont des conversations multicolores qui se dessinent sur les panneaux de bois blancs qui dissimulent les outils des employés à la station Berri qui me font sourire. Un premier message en rouge est suivi de deux autres, bleu marine – c'est inscrit avec des Crayola de cire, c'est certain : *Le litre de lait à 49¢ en Europe. – Oui, mais les vaches sont folles. – Moins qu'icitte! Là-bas, elles sont dehors.* Des centaines d'étudiants et de cravatés voient le message, mais n'en font pas de cas. Il y a pourtant là quelque chose d'unique, d'enchanteur dans la rencontre de ces individus – car il doit y en avoir au moins deux! – restant à jamais invisibles pour les passants, mais se donnant rendez-vous par l'entremise de ces crayons de cire qu'ils ont probablement mâchouillés, par simple curiosité, alors qu'ils avaient à peine trois ans. Je me demande parfois comment j'en suis venu à noter des banalités du genre dans mes carnets. Peut-être une façon de redorer le blason des petits riens qui parfois se révèlent être des *gros beaucoup*. Poussé par la vague humaine de l'heure de pointe, je me retrouve

coincé entre le Géant vert et le bonhomme Pillsbury jouant du coude pour garder leur copie du *24 heures* bien ouverte, une dame dans la soixantaine injecte du techno dans ses tympans calcifiés et fait les yeux doux à M. Net... Il y a des jours où j'ai l'impression de circuler dans une épicerie à la grandeur de l'île, le carnet en guise de panier.

Dans une semaine, il sera écrit : « Nous, on les sort au printemps. »

*

Dans mon viseur, le marchand de marchettes de la rue Malo semble à sa place. C'est un Bonhomme sept heures des temps modernes qui s'amuse à faire peur aux vieillards aux jambes affaiblies par le torrent des jours. Il circule dans son pickup, l'œil fou guettant les trottoirs à l'affût des promeneurs arthritiques qui s'amourachent trop rapidement des bancs de repos. Aujourd'hui, il est toutefois arrêté et dispose de deux camions – l'un des deux étant garé sur le bord de la rue. Il transfère le contenu de l'un à l'autre, le dos en banane et une casquette Benotto de travers sur sa grisaille. Ça fait quelques fois que je le vois traîner ici. Les roulettes de déambulateurs, tournées vers le ciel, se font bâtons de golf et périscopes.

Il prend place dans sa vieille barque à pneus et fait démarrer son moteur diesel qui résonne jusque dans mon objectif. À peine le marchand fait-il un mètre qu'un chat se pointe tout bonnement dans la rue avec un foulard rouge noué autour du cou. Dans son rétroviseur, le recycleur jette un coup d'œil vers moi. Il éteint le moteur de son tacot, met le pied sur l'asphalte et fixe le chat droit dans les yeux. Il l'attrape sous les pattes d'en avant avec ses mains larges comme des rames puis se dirige vers la boîte remplie d'artefacts, lance un regard dans ma direction avant d'envoyer le chat rejoindre sa collection. Il reprend place dans son véhicule, redémarre et disparaît...

*

De mon bout du trottoir, je la regarde aller. À l'angle des rues Ontario et Parthenais, elle a le dos, les bras et les jambes arqués, les doigts griffus et les canines pointues. À quelques pas de là, le père, se tenant silencieusement derrière la poussette, regarde sa femme imiter fidèlement le terrifiant Godzilla. Le bambin, tout au fond de sa poussette et de son one-piece

orangé Gagou Tagou – je n’oublie pas la tuque pointue mauve à la Sablotin – rit, mais à travers tous ces replis de tissu qui lui aplatissent le haut du front, le menton et les joues, je ne perçois qu’un visage qui se plie en deux, enluminé de rides précoces. Le père se penche au-dessus du carrosse avec de grands yeux, lance à son fils un « Maman va te manger les orteils! » Il se cache les yeux et ses bottes se mettent à alterner comme des pistons. Je continue à cheminer sur le trottoir perlé de sel et de cailloux, des becs torpillent les joues du petit. Il pousse quelques cris aigus, enjoués, qui n’en finissent plus de rouler dans la rue jusqu’au dépanneur d’en face. Le feu tourne au vert et je me sauve avec ce moment simple sur le cœur.

Paparmans et Papermate

Sur Mont-Royal, le froid mord les pattes d’un teckel enchaîné à une boîte postale et qui renifle un tas encore fumant – il n’a décidément pas la classe de Cerbère, le duo de saucissons qui se pavane sur Ontario, les jours de printemps. Des filles s’en vont bras dessus, bras dessous au Bily, d’autres se rendent au Port de tête pour se réchauffer le bout du nez et espèrent se trouver des lectures pour accompagner leur chocolat chaud du vendredi soir, dans un café à la rumeur veloutée.

Pour ma part, je dérive dans ce quartier qui n’est pas le mien et dans lequel je ne me suis jamais senti chez moi. Le Plateau est une plume, Hochelaga un oiseau... et j’y ai le pas plus assuré. Ce soir, toutefois, les événements arrivent dans l’objectif et dans le carnet sans forcer la note. Un type aux yeux broussailleux de sourcils tourne sur lui-même au coin de Saint-Denis, vêtu d’un scaphandre-doudoune. Il marmonne quelques mots qu’il répète avec de plus en plus d’insistance : *banane!* et *pompier!* ou *malade!* et *pitié!*, c’est flou. Je ne réussis qu’à capturer une image de ses immenses bottes noires. Je dirais celles de Neil ou d’Anakin... mais celles de Neil étaient blanches. Le plateaunaute est né, tant pis pour le réel.

Un peu plus loin, un coton ouaté aux chaussures trouées sort de sous un escalier avec une marionnette de Casse Noisette en guise de barbe. Il lance des *Joyeux Noël!* aux passants qui sursautent puis disparaît sous un autre escalier, là où il cache son sac de couchage, ses

provisions pour l'hiver, trois photos Polaroid jaunies sur lesquelles des gens apparaissent, chapeaux de party sur la tête et pinte de bière en main, mais dont il a oublié le nom depuis longtemps. Avant de s'installer pour la nuit, il discute avec Casse Noisette, lui propose un rendez-vous galant avec la fille rousse au nez picoté qui se tient, silencieuse, sur l'une des photos. Cette nuit, il aura chaud.

*

Un matin que l'hiver fond prématurément, j'emprunte les sillons creusés par les mousses s'en allant à l'école. Une fillette aux joues encore pleines de sommeil s'en va en récitant un exposé oral qu'elle doit faire aujourd'hui devant ses petits collègues. Marchant les jambes bien droites et le nez en l'air, elle aurait des airs de soldat de plomb si je la photographiais : mais croquer des instants sur le vif, quand des enfants sont impliqués, ça choque. Même si c'est beau. Même si aucune mauvaise intention ne se cache derrière. Dans ces cas-là, il faut se tourner vers le carnet, en ne laissant pas trop de matière s'échapper. Je cesse de marcher pour mieux l'écouter, elle qui s'en va au loin : « Je suis plutôt sage et j'aide beaucoup maman. Je fais la vaisselle avec maman tous les mercredis, mais je ne fais pas toujours mon lit. » Il y a des rires qui valent bien quelques notes.

Mains dans les poches, je continue de suivre les pistes qui tatouent le trottoir. Un post-bébé-préado-joufflu me dépasse en trottinant, des miettes de biscuit au chocolat étant expulsées de sa bouche à chaque pas. Encore en pyjama, il sera vraisemblablement en retard pour sa première période que je soupçonne être d'éducation physique... Il prend l'allée qui mène à la porte rouge, s'enfoncé le visage dans la trappe à lettres comme un hamster se glisse sous une porte et crie : « Cédric! On va être en retard! Grouille ton cul! Monsieur Mario sera pas content! Encore! » Il se redresse, reprend son souffle, me regarde avec des yeux ronds comme des paparmanes, puis disparaît aussi légèrement qu'un daim.

*

Dans un métro de matin, à l'heure de pointe, comme si les heures d'achalandage se devaient d'être perçantes. On tourne les pages des journaux avec beaucoup de douceur,

presque au même rythme. Certains sont plongés dans des bouquins épais aux larges caractères, alors qu'un jeune homme sort un livret de sudokus, s'y enfonce jusqu'au prochain arrêt en mâchouillant son *Papermate*. Une adolescente du genre gazelle se farde les joues, une autre se dessine des sourcils – *parce qu'avoir des poils au-dessus des yeux, c'est tellement pas hot*, comme elle le dit si bien à son voisin qui gratte sa tête couverte de pellicules. Dans cette mer de monde floutée par le roulis, les prises d'air, les discussions en morceaux de puzzle, les giclées de Jay-Z, Radiohead et Lady GaGa, un jeune Haïtien encapuchonné frotte entre ses doigts une photo Polaroid d'une femme qui pourrait être sa grand-mère – c'est alors seulement que je regarde les titres qui m'entourent. Il lève doucement la tête et dévoile ses joues humides, ses yeux rougis. Devant lui, un garçonnet étire les joues flasques de son grand-père en trompetant des babines. C'est ma station.

Le soleil en plein visage, je baisse les yeux vers le trottoir, avec ses gerçures, ses touffes d'herbe gelées, ses feuilles mortes emprisonnées dans des restes de neige sale. Au 2202, je suppose que c'est la même histoire que d'habitude. Un visage illuminé par les soaps américains de l'après-midi s'enrobe de fumée tout en se camouflant derrière une bouteille brune. J'entends presque les pattes du chat faire copain-copain avec Flipper, le poisson rouge de la maison. Les accords de *Wish You Were Here*, qui dès les premiers jours de printemps, glissent doucement des balcons aux escaliers en colimaçon, se cognent le nez contre une fenêtre. Le couvercle d'une boîte aux lettres grince puis une porte claque sèchement derrière des pantoufles-tortues. Quelque part là-bas, derrière une façade de briques polies, une Darling aux yeux noisette crochète une couverture pour l'enfant à venir.



ÉLÉMENTS POUR UN DEVENIR-FLÂNEUR

« Marche incessante, inlassable. Tu marches comme un homme qui porterait d'invisibles valises, tu marches comme un homme qui suivrait son ombre. Marche d'aveugle, de somnambule, tu avances d'un pas mécanique, interminablement, jusqu'à oublier que tu marches. »

Georges Perec

« Les plus beaux des détours sont toujours les plus courts. Qu'est-ce donc qu'une ville? Un clin d'œil! Qu'est-ce donc qu'une ville? Une vie! Les petites ficelles une fois rompues qui attachent l'homme à son ombre, quelles perspectives de soleil bleu! »

Joseph Delteil

Au cœur de la ville sensible

« Observateur, flâneur, philosophe¹ » chez Baudelaire, homme des foules chez Poe ou encore promeneur, déambulateur, bourlingueur, guetteur d'anecdotes, fureteur, voyeur, glaneur, suspect, détective, vagabond, errant... Cette multitude de déclinaisons entourant la figure du flâneur permet à la fois de mieux saisir ses processus de sémiotisation de la ville tout en maintenant une marge de manœuvre assurant sa réinvention. Si le promeneur dominait les XVII^e et XVIII^e siècles, l'avènement des foules (grâce aux passages parisiens, entre autres) a donné naissance au flâneur qui, lui, a atteint son plein potentiel au XIX^e siècle, tel que Walter Benjamin a pu l'exposer dans ses travaux. Ainsi, nous aborderons en premier lieu cette figure par le lien assurant la continuité entre les deux figures, à savoir la marche, avant d'explorer les champs désormais touchés par le flâneur. Si le corps à corps avec la ville reste l'une des activités de prédilection du flâneur, nous nous porterons surtout sur le geste flâneur tel qu'il a accompagné le projet *Au détour de l'habitude*.

*

« Au fond, marcher, c'est toujours pareil : mettre un pied devant l'autre² », nous rappelle Frédéric Gros. Et par sa répétition, le pas engendre le mouvement. Pour l'urbain, elle reste bien souvent le moyen de déplacement le plus efficace comparativement à la voiture, soumise à l'humeur des embouteillages. Cette succession de pas, d'une simplicité désarmante, propose un déséquilibre contrôlé. La marche qui nous intéresse ici n'est pas de la trempe sportive qui a pour but l'atteinte d'un sommet ou l'amélioration d'un temps record. La marche urbaine est soumise aux impératifs de la signalisation, de la fréquentation des trottoirs ou de sentiers aménagés. Souvent, elle s'interrompt au coin d'une rue ou bien profite des attraits d'un parc ou d'un café. Marcher, c'est composer une continuité basée sur les principes de rupture et de répétition.

¹ Charles Baudelaire, « Le peintre de la vie moderne », chap. in *Curiosités esthétiques* suivi de *L'Art romantique et autres Œuvres critiques de Baudelaire*, éd. établie et annotée par Henri Lemaître, coll. « Classiques Garnier », Paris, Garnier, 1962, p. 457.

² Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Paris, Carnets Nord, 2009, p. 214.

Marche ne rime cependant pas toujours avec flânerie; celles-ci peuvent être traitées de façon indépendante. Simplement, la marche permettrait de libérer la pensée. Comme l'écrit Frédéric Gros, « [l]'esprit est rendu, par l'effort continu et automatique du corps, à sa disponibilité. C'est alors que les pensées peuvent *venir*, survenir, advenir³. » Il faudrait donc dire que la marche fait partie des outils naturels du flâneur, mais ne constitue pas un passage obligé de la flânerie.

Ainsi, comme l'écrit Italo Calvino dans sa *Collection de sable*, « [l]e fait de marcher présuppose que, à chaque pas, le monde change en quelques-uns de ses aspects et que quelque chose aussi change en nous⁴. » Ceci, toutefois, n'est possible que lorsque le marcheur n'est pas submergé par les soucis, qu'il se laisse porter par l'invitation d'une ruelle, les arômes d'un café et des pâtisseries ou encore les clins d'oeil de la multitude lui permettant d'accéder à une certaine véracité de ses lieux d'habitude. La marche, telle que la propose ici l'auteur italien, suppose quelque chose de plus, un accord subtil des sens et du monde intellectuel, d'un agir du lieu en soi tout comme une modification du lieu engendrée par le marcheur. Cela est le moment de la flânerie.

Flâner, toutefois, n'est pas marcher. Ce serait constamment vivre sur le mode de la différence et non plus se laisser aller au gré d'une répétition réconfortante rythmant le quotidien. La marche donne parfois le coup de pouce nécessaire à l'écrivain aux prises avec une phrase qui ne parvient pas à trouver sa pleine expression, sa tournure heureuse. Ainsi se laisse-t-il aller vers l'extérieur pour délier son corps en espérant dénouer sa langue. De Karl Gottlob Schelle, en passant par Kant, Rousseau et Nietzsche, pour ne nommer que ceux-ci, la simple promenade routinière ou l'épreuve de la montagne s'est souvent révélée effective. André Major, quant à lui, nous dit ceci : « [Q]ue vous pressiez le pas ou que vous ralentissiez, il arrive un moment où l'esprit se laisse distraire par ce qui se présente à lui [...], et alors la pensée s'arrache à la bulle où elle s'étourdissait pour se déployer dans un espace agrandi.⁵ » Cette disposition d'esprit, cette ouverture, peut se maintenir de quelques minutes à plusieurs heures si l'écrivain est doté d'un tel temps libre. Ainsi, s'asseyant au parc sous un arbre ou

³ *Ibid.*, p. 215.

⁴ Italo Calvino, *Collection de sable*, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Paris, Seuil, 1986 [1984], p. 98.

⁵ André Major, *L'esprit vagabond, carnets : 1993-1994*, Montréal, Boréal, 2007, p. 59.

prenant place dans un café, chaque chose lui apparaît d'une grande fragilité et porteuse d'un sens dont l'excavation se fera par le biais de l'écriture. Le monde ne se donne pas à lui comme un coup de foudre, mais comme un amour qui se déploie à force d'attentions quotidiennes.

*

Walter Benjamin nous dit que pour le flâneur, figure ayant été façonnée par le Paris du XIX^e siècle, la ville se présente sous deux aspects : « [...] la ville se divise pour lui en deux pôles dialectiques. Elle s'ouvre à lui en tant que paysage, tout comme elle se referme sur lui à la manière d'une chambre.⁶ » La ville est donc à la fois paysage et chambre; à la fois construction culturelle d'une perception, mais aussi lieu où il fait bon se blottir⁷. Car le flâneur, faut-il le mentionner, se contente parfois d'un recoin de café qui, malgré l'absence de cette foule si chère à Baudelaire, lui donne le plaisir de sentir la ville se presser contre lui.

Le paysage urbain, tel qu'il se présente pour le flâneur, constitue « une sorte d'arrière-fond, englobant tout ce qui est perçu – brèves visions, mots saisis à l'improviste, incidents survenus dans la rue⁸ ». Le paysage est une rumeur : il ne se satisfait pas seulement des perspectives que peut offrir l'architecture, mais se réalise en grande partie par ce que la ville a d'informe – le bruit, les bribes de conversations, la dorure de la poussière durant un suffocant après-midi estival. Les visages font partie intégrante de ce paysage – la ville n'a aucune mémoire sans chair.

Penchons-nous maintenant sur cette idée de la chambre que propose Benjamin. Marc Desportes ajoute que c'est à partir du paysage que le flâneur « reconstruit ou imagine un intérieur, une conversation, un drame domestique, ou encore une autre vie pour lui-

⁶ Walter Benjamin, *The Arcades Project*, trad. de l'allemand par Howard Eiland et Kevin McLaughlin selon l'édition de Rolf Tiedemann. Cambridge & London, Harvard University Press, 1999, p. 417. Je traduis.

⁷ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France, 1998 [1957], p. 130.

⁸ Marc Desportes, *Paysages en mouvement. Transports et perception de l'espace. XVIII^e – XX^e siècle*, coll. « Bibliothèque illustrée », Paris, Gallimard, 2005, p. 345.

même...⁹ » Cet intérieur, il le retrouve dans ses carnets, dans les photos qu'il a prises sur le fil du hasard. Sa démarche d'écriture ou artistique – pour le flâneur photographe – rend habitable le monde qu'il parcourt, du pied et de l'œil, en le mettant à sa mesure. Le flâneur s'intéresse moins à la recreation d'une architecture, qui est le lot de la ville, qu'au travail d'orfèvrerie qu'il découvre dans l'écriture. Être de relation, il livre au lecteur des parcelles de son expérience du monde dans l'espoir que celui-ci fasse participer les récits du flâneur à sa propre expérience de la ville ou, à tout le moins, l'invite à redécouvrir ses fréquentations territoriales.

*

L'échant de ses semelles ses asphaltes d'accueil, le flâneur se prend souvent à chercher, dans son quartier, une correspondance avec le réseau de ses lectures et de ses propres écrits : son regard est conditionné par l'objet texte. André Major, parlant du paysage de son enfance et de ses lectures comme de ses « lointains », y va comme suit : « Mes lointains, j'y ai recours en cas de besoin, et d'autant plus facilement que je les porte en moi, comme un rêve inaltérable, hors du temps, hors de toute atteinte.¹⁰ » Sur le plan personnel, l'écriture d'*Au détour de l'habitude* m'a confronté au fait de ne pas être Montréalais d'origine et cela seul convoquait un type de flânerie particulière, beaucoup plus encline à s'attarder au présent qu'au passé d'une ville qui, somme toute, ne me concerne que peu. Je vis à Montréal au présent, mais dans ce Montréal je retrouve des airs de village qui me rappellent la familiarité qu'entretiennent les gens de ce lieu que j'appelle affectueusement mon bled.

Mes flâneries montréalaises se font au gré du patchwork de la ville, mais aussi dans ce parcours de lectures erratiques où la ville est le principal paysage. Ces villes écrites, aimées à travers le prisme d'écritures diverses, constituent elles aussi ma ville intérieure. C'est là toute la nuance. Montréal, si je ne m'étais attardé à consigner parfois de façon névrotique, parfois mollement, quelques noms, adresses ou paroles saisis au fil de la flânerie, pourrait n'avoir

⁹ *Ibid.*, p. 345.

¹⁰ André Major, « Une île grande comme le monde », *Montréal des écrivains*, coll. « Fiction », Montréal, Éditions de l'Hexagone / Typo, 1988, p. 158.

« pas de nom ni de lieu¹¹ »; peut-être même trouve-t-elle sa pleine expression entre cette ville vécue et la ville écrite qui, finalement, n'en forme qu'une. Mais l'écriture, justement, change à chaque mot la ville vécue. Cette ville n'est rien de moins et rien de plus qu'un flux de pensée, une tension, et le flâneur peut jouir d'elle, « de la réponse qu'elle apporte à l'une de [s]es questions¹² ». Cette réponse, dès que trouvée, sera inévitablement remplacée par une autre. Il ne s'agit pas pour le flâneur de résoudre des problèmes théoriques de haute importance, mais généralement de trouver réponse à la façon de transmettre une sensation.

*

La flânerie est acte de lecture de la ville. Or, si elle se vit sur le mode de la dispersion et de la diffusion, c'est que nos modalités de regard, donc de lecture, se sont métamorphosées au fil des développements de l'art, d'une part, mais aussi de la littérature. André Corboz, mettant de côté les termes de ville extensive et ville diffuse pour qualifier la ville moderne (ici entendue comme concept), propose le terme d'« *hyperville* par analogie à hypertexte¹³ », permettant d'inclure sous cette appellation autant les villes historiques que les mégapoles. D'une part, la ville subit une déhiérarchisation de ses composantes (centre et périphérie) lorsque considérée sous l'angle de l'hypertexte, mais la perception générale de la ville, non plus en termes d'harmonie mais « de *contrastes*, de *tensions*, de *discontinuités*, de *fragmentation*, d'*assemblage*, etc., bref en tant que système dynamique¹⁴ », ne serait plus le privilège de quelques happy few. Dans cette perspective, le passant ne serait donc pas, comme l'écrivait Hector Fabre, un flâneur mort jeune, mais un flâneur en accord avec la rapidité abusive (et toute relative) de l'époque actuelle.

*

¹¹ Italo Calvino, *Les villes invisibles*, trad. de l'italien par Jean Thibaudeau, coll. « Points », Paris, Seuil, 1996, p. 56.

¹² *Ibid.*, p. 57.

¹³ André Corboz, « Décoder la nébuleuse urbaine », *De la ville au patrimoine urbain. Histoire de formes et de sens*, textes choisis et rassemblés par Lucie K. Morisset. Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2009 [1994], p. 135.

¹⁴ *Ibid.*, p. 135.

Au contraire du flâneur baudelairien, pour qui l'expérience de la ville devenait nouvelle grâce, entre autres, aux passages couverts et à l'éclairage au gaz, le flâneur d'aujourd'hui a subi un déplacement qui le pose désormais hors de l'émerveillement face à l'artefact urbain. Le flâneur se trouverait, aujourd'hui, « exproprié de son ancien rôle : le mystère n'existe plus, l'imagination et la réalité se recouvrent et la fantaisie du poète n'est plus nécessaire.¹⁵ » Si un certain étonnement se manifeste comme une joie silencieuse, il n'en reste pas moins que l'entrée dans l'écriture, pour le flâneur, tend à diluer cet étonnement. Ses tentatives d'écrire le moment vécu se présentent comme un acte de réflexion, non seulement par rapport à l'artefact urbain et ses phénomènes microsociaux, mais aussi en tant que réflexion sur sa manière d'habiter son espace d'habitudes.

*

« La ville est la réalisation de cet ancien rêve de l'humanité : le labyrinthe. C'est à cette réalité que le flâneur, sans le savoir, se consacre.¹⁶ » Je serais tenté d'adhérer à ces propos de Walter Benjamin mais il est nécessaire d'en préciser les conditions. Le flâneur passe dans les lieux qui lui sont familiers et, rarement, il s'aventure dans un quartier qui lui est inconnu. Il s'y rendra, mais graduellement, de façon à s'approprier le lieu en douceur; il frôle les marges d'un nouveau lieu et, à chaque passage, déploie sa sensibilité sur la surface poreuse de la ville. On verra là une logique d'extension de son réseau; le flâneur cherche à se disperser, à multiplier les connexions. La ville n'est donc pas labyrinthe en tant que structure architecturale, mais elle le devient lorsqu'elle est sujette à l'annotation, à une cartographie qui ouvre l'espace des possibles¹⁷.

¹⁵ Giampaolo Nuvolati, « Le flâneur dans l'espace urbain », *Revue Géographie et cultures. Corps urbains : Mouvement et mise en scène*, n° 70, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 8.

¹⁶ Benjamin, *The Arcades Project*, p. 429. Je traduis.

¹⁷ Ainsi, Henri Laborit écrit que « la ville devient elle-même "effecteur" puisqu'il agit en maintenant la structure du groupe humain. Ce groupe humain devient alors "facteur" de la ville car sans groupe humain pour la construire, pour l'habiter, pour l'utiliser, pas de ville. » La ville canalise les flux humains et c'est par cette concentration que le flâneur peut atteindre cette dispersion si désirée. Voir Henri Laborit, *L'homme et la ville*, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », Paris, Flammarion, 1971, p. 22.

Le ville-labyrinthe, à mon sens, est le lot de l'errant qui cherche le lieu acceptable¹⁸ et, par définition, celui qui entre dans le labyrinthe veut en sortir. Or, dans le cas du flâneur, le soi-disant labyrinthe de la ville *est* ce lieu acceptable; il l'a élu à la fois comme maison et comme paysage. Si le flâneur de Benjamin est le résultat d'un regard appareillé par la marche, il faut rappeler que la définition première que nous avons faite de la flânerie se résume à une disponibilité du corps et donc de l'esprit à ce qui se présente à soi. Cette disponibilité pousse le flâneur à produire des collages.

Nous avons préalablement établi que les modes de perception et de production du flâneur se déploient sur plusieurs plans. Ainsi, le labyrinthe urbain est-il lui aussi composé de strates : celles du connu et de ce qui est intégré, à savoir le quotidien qui ne surprend en rien, qui se répète jour après jour; mais aussi ces strates flottantes de la pensée qui, elle, s'apparente à l'errance; cette pensée finit, tôt ou tard, par se cristalliser en une expression si possible heureuse et qui, par le fait même, intègre la strate du quotidien. Dans le mouvement de cette cristallisation, le flâneur arrive à reconstituer le puzzle de la ville ou plutôt à se dessaisir de son quotidien. Par la figure du museur, comparée au flâneur, Bertrand Gervais permet de consolider l'idée d'une hyperville :

Pour le museur, la ville n'est pas un centre de vie et de travail intense, elle ne répond pas à un principe d'ordre et de saine gestion; elle s'impose comme un lieu d'errance et de coïncidences, une structure sans centre et dont les marges permettent toutes les invaginations.¹⁹

Il est donc question d'une absence de centre, car la ville du flâneur est nécessairement polycentrée et polycentriste, dans la mesure où chaque objet familier est dans la possibilité de donner accès à un autre espace, à un autre *nœud*, si l'on préfère. C'est ainsi que le flâneur

¹⁸ Raymond Depardon, « Sortir du cadre », *Le goût de la photo*, textes choisis et rassemblés par Chloé Devis, coll. « Le petit Mercure », Paris, Mercure de France, 2010 [2000], p. 93.

¹⁹ Bertrand Gervais, *La ligne brisée : labyrinthe, oubli & violence. Logiques de l'imaginaire tome II*, coll. « Erres essais », Montréal, Le Quartanier, 2008, p. 108. Le museur est à rapprocher du « flâneur essentiel » tel que proposé par Pierre Sansot : « N'attendez pas de lui qu'il développe sobrement une pensée avec la plus grande patience désirable. Il s'étonne d'un mot ou d'une phrase qu'il vient de prononcer. Il les considère en silence et emprunte une voie de traverse qui l'éloigne de la conclusion recherchée. Il ne s'empare pas d'un être, il le respire, il se livre à mille détours pour apprendre à le connaître [...] » Voir Pierre Sansot, *Chemins aux vents*, coll. « Petite bibliothèque Payot / Rivages poche », Paris, Payot / Rivages, 2002 [2000], p. 225.

peut se déplacer « dans des ruelles bourrées d’hyperliens²⁰ » et qu’il réalise ses combinaisons et recoupements de notes de terrain : les objets qualifiant les ruelles, ou tout autre élément des réseaux du flâneur, ont un potentiel inépuisable qui ouvre sur une autre dimension de son intériorité ou de la ville elle-même, et ce grâce à l’errance au sein du langage même. Il ne s’agit donc plus de « fidélité » au lieu vécu, car le langage est malheureusement toujours infidèle à la pensée, mais de musser, de flâner dans le langage lui-même.

La double flânerie (ou double musement²¹) du flâneur lui permet de se mettre en tension : d’une part, ses détours répétés dans l’espace agissent comme concentration de sa lecture des lieux alors que ses errances de la pensée rendent possible sa dispersion, au même titre que le lecteur d’un hypertexte revient sans cesse sur ses pas, relit des nœuds ou lexies par un jeu d’associations renouvelé à chacun de ses passages. Si le flâneur se perd dans le familier au point d’en déceler une part d’étrangeté ou simplement des curiosités diverses, il est poussé à écrire pour établir les repères de cette étrangeté; il rend lisse son réseau d’habitudes, tant et si bien qu’il pourra s’attarder à nouveau devant les mêmes curiosités. C’est en établissant ses repères que le flâneur se reperf.

La dualité de son rapport au monde est ce qui le constitue en tant que *milieu*, au même titre que le charpentier maritime évoqué par Jean-Toussaint Desanti construisant sa barque non pas avec des planches, mais entre les fantômes des marins, de la mer et du châtaignier utilisé pour concevoir les planches²². Peut-être même faudrait-il considérer la foule du flâneur, aujourd’hui, non plus comme ces masses mouvantes qui ont pu émerveiller le XIX^e siècle, mais bien comme un ensemble de fantômes l’accompagnant jusque dans l’écriture. Espace et pensée ne se conçoivent pas pour le flâneur comme une façon d’évoluer ou de progresser – c’est qu’il a un penchant pour la *transgression* –, non plus faudrait-il voir dans

²⁰ André Carpentier, *Ruelles, jours ouvrables*, Montréal, Boréal, 2005, p. 294.

²¹ André Carpentier, « Être auprès des choses. L’écrivain flâneur tel qu’engagé dans la quotidienneté », *Paragraphes. Révéler l’habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, vol. 28, Université de Montréal, Département des littératures de langue française, 2009, p. 27.

²² « Mais où était-il? Il l’a dit : “Je suis au milieu”. Au milieu de quoi? Au milieu d’une provenance et d’une destination. Il était là, dans un mouvement. Et de quoi était peuplé ce lieu dans lequel il se trouvait situé, lui, en tant que corps vivant, parlant, et travaillant? De fantômes! De fantômes présents, mais invisibles, de fantômes qui étaient là : le châtaignier, les marins, la mer... » Voir Jean-Toussaint Desanti, « Voir ensemble », *Voir ensemble : autour de Jean-Toussaint Desanti*, textes rassemblés par Marie José Mondzain, coll. « Réfléchir le cinéma », Paris, Gallimard, 2003, p. 26.

ses retours perpétuels dans ses espaces familiers un rapport religieux, mais bien un rapport convolutif entre le corps, l'espace et la pensée, mais aussi entre soi et l'autre afin d'ouvrir un espace de dialogue. C'est aux modes du vivre-ensemble que le flâneur s'intéresse.

*

« Moi, écrit Léon-Paul Fargue, je me tiens au ras de la détresse. [...] Aujourd'hui, me voici debout pourtant de plus en plus solide sur mes jambes, multipliant le monde et multiplié par lui.²³ » L'écrivain flâneur se sait inextricablement lié à des réseaux humains tous tissés de lieux et de visages. Il se trouve happé par des visages, des atmosphères particulières, et il risque à tout moment de perdre la qualité de son regard. Il surfe sur le moment de sa flânerie en ne sachant trop où il sera mené; puis, de retour devant ses carnets, il cherche moins à reproduire fidèlement ces instants d'« aisance atmosphérique »²⁴, pour reprendre les mots de Pierre Sansot, que de les prolonger ou, plutôt, de se prolonger en eux. Peut-être est-ce le lot de celui qui se sait éphémère.

Si l'écriture renvoie à la prolongation des réseaux du flâneur, un retour à l'étymologie du mot *réseau*, venant de *rete* (filet), nous permet de considérer le monde du flâneur comme une collection (et une connexion) de nœuds et de liens. L'assemblage textuel résultant de l'expérience de ses réseaux témoigne du resserrement des mailles de ce filet; il ne donne que l'illusion de capturer les faits d'un quotidien annoté avec plus ou moins d'assiduité – le lecteur viendra terminer le travail de resserrement en le gonflant de ses propres expériences. Mais si le filet rappelle le quadrillage de l'artefact urbain, avec ses rues, ses ruelles et ses carrefours, l'assemblage textuel s'intéresse surtout à ce qui filtre entre les mailles.

*

Le geste de la flânerie doit être considéré sur deux plans, soit un tâtonnement dans l'espace, qui se traduit plus souvent qu'autrement par une marche sans but précis,

²³ Léon-Paul Fargue, *Haute solitude*, coll. « L'imaginaire », Paris, Gallimard, 1997 [1941], p. 59-60.

²⁴ Pierre Sansot, *Chemins aux vents*, coll. « Rivages poches / Petite bibliothèque », Paris, Éditions Payot & Rivages, 2002 [2000], p. 231.

accompagné d'une errance de la pensée. Le flâneur ne peut que rappeler les gestes du somnambule, lui dont la « nature duelle [...] incarne la collusion de plans antithétiques, de la nuit et du jour, de la mort et de la vie²⁵ », des réalités du corps et de l'esprit faisant naître une pensée alimentée par les sensations et qui, étant projective et prospective, permet la réinterprétation perpétuelle du texte urbain. Et si « d'abord, les somnambules passent²⁶ », au même titre que le flâneur, ils le font en maintenant ouverts des passages entre les réalités abstraites et concrètes de l'artefact urbain; passant il se fait passeur.

Cette espèce particulière de somnambule qu'est le flâneur se réalise pleinement dans l'espace public qu'est la rue. Comme le rappelle Nuvolati, « dans la société contemporaine, [le flâneur] devient un acheteur (*passive actor*) ou un cyberflâneur (privatisé) (Bauman, 1994). De la rue à la maison, médias et ordinateurs sont les circonstances/outils du nouveau flâneur virtuel (Goldate, 1996).²⁷ » Celui qui a ajouté le *scrolling* au *strolling*, le *clicking*²⁸ au *walking*, ne met plus fin à ses rêveries en entrant chez lui. Par le biais de ses réseaux alternatifs, il ne coupe jamais sa relation intime avec sa ville, qu'il conçoit comme une masse de plus en plus abstraite et délocalisée. Il peut y être branché en permanence. Il se faufile alors derrière les façades, se fait *voyeur* ayant en tête des centaines de représentations d'une ville qu'il croyait connaître et qu'il retrouve, coupée et collée, sur des blogues et des albums photos en ligne, dialogue avec ses habitants à toute heure du jour et de la nuit. Mais le Web n'est pas pour lui qu'un autre moyen d'avoir accès à des représentations de sa ville; il en fait désormais partie.

Si les capitalismes marchand et industriel des métropoles ont donné naissance au flâneur baudelairien, les nouvelles technologies de l'information et des communications ont fait

²⁵ Olivier Schefer, *Variations nocturnes*, coll. « Matière étrangère », Paris, VRIN, 2008, p. 87.

²⁶ *Ibid.*, p. 55.

²⁷ Nuvolati, p. 8.

²⁸ Philippe Boisnard cite Eric Sadin qui propose ce glissement : « [L]a dissémination technologique impose de tout autres structures, que je nomme le *clicking*, qui correspond au passage du régime de la successivité à celui de la prolifération ininterrompue de pulsations événementielles qui font circuler des flux d'éclosions et d'entropies selon une quasi-simultanéité, qui ébranle d'un point de vue symbolique et comportemental, les pouvoirs historiques de l'identification, de la nomination, de la classification ». Voir Philippe Boisnard, « Éric Sadin. Tokyo », *Trame Ouest*, sans mention de date. En ligne :

http://homepage.mac.com/philemon1/trameouest/textelibrecritik/chronique/sadin_1_boisnard.html

(consulté le 5 juillet 2010).

entrer le flâneur dans le monde du capitalisme cognitif, dont l'expression contemporaine est le cyberspace,

[...] un espace de liaisons, traversé de flux qui transportent des messages, mots, images et sons avec cette vitesse dont le nom en langage cyber est "temps réel". Liaisons instantanées, jamais stables, évoluant sans cesse, projetées dans une sorte de vide, dont elles seraient en quelque sorte la texture.²⁹

C'est dans cet espace d'incorporels, comme l'écrit Anne Cauquelin, que le flâneur a découvert un nouveau tissu urbain. Ses flâneries dans le cyberspace se font avec un mélange de grandeur et d'indifférence, tout lui paraissant à portée de clic, alors qu'il n'est au final guidé que par ses intérêts. Bien au-delà d'un accès privilégié à sa ville, le flâneur retrouve sur le Web son propre mode d'entrée en relation avec le monde. Pour revenir à ce somnambule dont il a été question précédemment, Isaac Joseph écrit que celui-ci « a renoncé à recueillir le sens : il le sait d'avance en excès, il parie sur la prolifération infinie des associations entre les idées et entre les hommes, sur la profusion qualitative des formes, quelle que soit leur précarité.³⁰ » Non seulement devient-il lui-même multiple, mais il sait sa ville multipliée et existant sur le mode rhizomatique : ses rues sont un tissu « connectif³¹ ». Au-delà de la navigation Web, il faut considérer l'hypertexte comme une logique d'assemblage du sujet lyrique qu'est le flâneur, car, « cerné de toutes parts mais solitaire, possessif mais dépossédé, le sujet lyrique est un palimpseste de visages aimés.³² » Si l'espace de prédilection du flâneur tend à la dématérialisation ou disons plutôt à une écranisation de cet espace, il n'en reste pas moins que l'urbain oisif a une tendance naturelle à y injecter sa sensibilité.

²⁹ Anne Cauquelin, *Fréquenter les incorporels. Contribution à une théorie de l'art contemporain*, coll. « Lignes d'art », Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 112.

³⁰ Isaac Joseph, *Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, coll. « Sociologie des Formes », Paris, Librairie des Méridiens, 1984 p. 14.

³¹ Carpentier, *Ruelles jours ouvrables*, p. 37.

³² Jean-Michel Maulpoix, « La quatrième personne du singulier. Esquisse de portrait du sujet lyrique moderne », *Figures du sujet lyrique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 160.

Il faudrait te demander ce qui, finalement, te pousse sans cesse dehors. Après avoir appris à marcher à Montréal, tu as appris à t'arrêter, à voir et à t'attarder à ce qui t'importe : le rire d'un enfant, le bruit du vent qui s'engouffre dans les ruelles, le retour à l'appartement après le travail qui, chaque fois, te donne l'impression de rentrer d'une longue promenade. Tu ne cherches pas à réenchanter le monde, c'est une mission qui ne t'apparaît pas nécessaire puisque tu découvres, à chaque coin de rue, quelque chose à quoi t'accrocher et par laquelle ton attention peut errer à sa guise. Cela ne dure jamais bien longtemps, mais pour une fraction de seconde tu ressens et comprends, dans un même mouvement, ta connivence avec la trame des petits riens. Parfois tu t'en émeus et retiens des larmes jusqu'à ce que le seuil de ta porte soit franchi, tout en te demandant comment tu réussiras à écrire ce moment.

Tu préfères te taire, écouter, c'est là ton plaisir, mais par la force des choses tu notes, moins par peur d'oublier que pour te réaffirmer dans l'espace et comme participant de cet espace où l'urbanité ne t'offre bien souvent que des miettes, des résidus de relations qui, dans ce bled que tu qualifies maintenant comme l'un de tes ailleurs – et auquel les mots « chez-moi » seront à jamais liés –, persistent dans leur solidité. Ici, à Montréal, l'actualité des rapports est plus ou moins obligatoire et il te semble que c'est là que réside la beauté de la ville. Tu te places en retrait et tu cherches à rétablir cette actualité de rapports en écoutant, tout simplement en écoutant.

Tu voudrais rester à jamais dans ce silence, mais c'est que la ville t'interpelle et tu ne peux rester muet face à la profusion qu'elle t'offre. C'est comme de saluer ton voisin, par politesse mais aussi pour lui donner, en deçà d'un nom, un prénom que tu auras le loisir de répéter et d'augmenter d'histoires lui procurant une résonance singulière.

De l'usage de la note de terrain

Le flâneur qui m'intéresse, tel que défini par David Le Breton, « est un sociologue dilettante, mais aussi, en puissance, un romancier, un journaliste, un politique, un guetteur d'anecdotes.³³ » André Carpentier, quant à lui, n'est pas sans nous rappeler que « l'anecdote, c'est la vie!³⁴ » Ainsi, l'écrivain flâneur n'a parfois besoin que d'un mot inscrit dans son carnet pour maintenir la vibration particulière d'un instant. Une phrase quand il a de la chance, qui capture l'essence d'une journée qu'il aura passée à marcher dans les rues, sans forcer le pas, mais en se laissant dériver au gré des humeurs de la ville. Car pour le flâneur, esprit curieux et libre de dépenser son temps comme bon lui semble, c'est le terrain qu'il foule qui lui dicte le chemin à suivre. Des impressions fugaces mettent ses sens en alerte : le reflet de briques rouges dans une flaque d'eau tarie au bout d'une ruelle; des bourdonnements et des rires d'enfants dans un parc aux herbes longues; une odeur de croissants et de gâteaux qui se ballade près d'un café inconnu; la chaleur de l'asphalte qui lèche ses semelles; une chute dans un escalier mal en point et la douleur insistante qui s'ensuit, dans un genou...

La note de terrain, selon Carpentier, serait cet avant-texte permettant une première consolidation des matériaux captés par le flâneur :

La vision fracassée qui en résulte inscrit de la rupture dans la continuité perceptive et crée de la pensée interrompue. Cette forme tout à la fois rend compte de la diversité et témoigne de l'impuissance du flâneur à tout saisir d'un bloc, et même de son refus de synthèse et d'illusion de complétude.³⁵

Plus encore, la brève notation manuscrite dans le carnet – ou encore la photo en ce qui me concerne –, serait une saillie agissant comme témoignage premier d'une coprésence, saillie qui gagne à être définie par les termes de Françoise Susini-Anastopoulos, c'est-à-dire

³³ David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2002, p. 125-126.

³⁴ André Carpentier, *Extraits de cafés. Flâneries en cafés montréalais*, Montréal, Boréal, 2010, p. 104.

³⁵ Carpentier, « Être auprès des choses », p. 24.

comme « la formulation spontanée d'une intuition elle-même fugitive.³⁶ » La note de terrain, en ce sens, permet de capturer l'essence d'un moment en le gardant ouvert aux possibilités éventuelles de l'écriture, au même titre que la photographie peut être un moteur, une textualité *en germe*.

*

Prises en marchant, dans un parc, sur un trottoir ou attablé dans un café, ou bien au retour à la maison, ces notes ont une valeur à la fois documentaire et émotive. Documentaire, car elles peuvent très bien n'être que le relevé d'une adresse, d'un nom de rue, d'un aspect particulier de l'architecture d'un bâtiment; émotive, car elles peuvent témoigner d'une sensation, de la pure réponse du corps à un environnement. Elles seront utilisées dans l'élaboration de fragments plus denses, combinaisons d'éléments provenant de plusieurs annotations qui ne réfèrent pas nécessairement à la même journée ou au même emplacement, mais qui sembleront, en bout de ligne, détenir la clé d'un lieu, d'une atmosphère. Parfois, ces quelques mots écrits à la volée resteront là, sans demander leur reste, témoignant simplement d'un instant où le flâneur aura été simultanément présent dans un espace et à lui-même. Car ces notes de terrain, griffonnées ça et là selon son ouverture, sa disponibilité du moment, ne peuvent être signifiantes que pour lui. Qui d'autre pourrait savoir, en ouvrant mon carnet, que cette « cracheuse de feu » réfère à une femme qui arpentait la rue Sainte-Catherine, trébuchant dans la neige et dans le noir en tentant de s'allumer vainement une cigarette? Qui pourrait savoir que ces « trottoirs de cassonade » appellent non seulement une texture particulière de la neige, mais aussi une façon de chalouper, les pieds tournés vers l'extérieur? Loin de circonscrire le réel à quelque expression réductrice, il s'agit bien au contraire de lui ajouter une valeur qui m'est propre par l'usage des mots, ceux-ci prenant souvent l'allure de portes n'attendant qu'à être ouvertes.

Jean-Noël Blanc dit très justement à propos des annotations du flâneur, qu'elles constituent une « carte secrète [étant] l'image parfaite de la connaissance du flâneur. Quand il

³⁶ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, coll. « Écriture ». Paris, Presses Universitaires de France, 1997 p. 36.

arrête son regard sur un point d'une ville, c'est que ça le regarde, et s'il peint la ville à bout touchant c'est que ça l'a touché³⁷. » En ce sens, les notes de terrain sont, pour le flâneur, la connaissance ou plutôt l'expérience intime du monde tournée vers le dehors – un rhizome. Un rhizome qui est « *carte et non pas calque*³⁸ », ne manquent pas de nous rappeler Deleuze et Guattari, car « [l]a carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications³⁹ », processus que subiront les notes dans le moment de la réécriture.

Il ne s'agit pas pour lui de capter chaque détail – on n'épuise jamais complètement un lieu –, mais de saisir le trait essentiel d'un visage, d'une discussion ayant cours à la table d'un café, l'expression unique capable de faire resurgir à la mémoire les sensations nécessaires à la construction d'une scène. En retournant fouiller les lignes et les mots, c'est aussi pour lui une manière de revivre par le langage tout un pan de son quotidien. Revivre, au sens d'un redoublement d'intensité d'un moment passé là, à observer silencieusement la trouée du soleil dans le feuillage d'un arbre, car par les mots – les siens – l'écrivain flâneur se réapproprie un peu, un rien dans le meilleur des cas, de cette matière du monde dans laquelle il baigne pour la prolonger et s'y prolonger.

Les notes de terrain ne sont pas seulement constituées des mots du flâneur. Parfois, s'introduisent ceux d'autres écrivains ayant pratiqué les mêmes trottoirs, savouré la même lumière du jour tombant. L'inscription des mots d'autrui, dans le carnet, est une façon de mieux les apprivoiser, de se constituer une voix à travers ceux-ci. « On connaît une ville avec les pieds et avec les livres. Il faut suivre les rues et les lignes, croiser les pas et les pages, marier la pierre et les mots⁴⁰ », nous dit Jean-Noël Blanc. Lorsqu'il va se perdre dans la ville – car c'est bien là le désir du flâneur urbain! –, il est conscient que ses perceptions sont modulées par tout ce qu'il a pu lire et sentir antérieurement. Le flâneur serait peut-être cette tortue qui, au lieu de trimballer sa maison, transporte sa bibliothèque personnelle en voulant constamment la regarnir, l'augmenter de mots qui appartiennent non seulement à la ville,

³⁷ Jean-Noël Blanc, *Besoin de ville*, coll. « Biographies », Paris, Seuil, 2003, Paris, 1980, p. 237.

³⁸ Gilles Deleuze et Guattari, Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Minit, p. 20.

³⁹ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 232.

mais aussi à sa propre langue – des mots qu’il croit avoir oubliés et qu’il a plaisir, chaque fois comme la première, à retrouver. Celui qui gagne à perdre son temps dans les tours et détours de la ville ne cherche pas à reconstituer celle-ci telle qu’elle se donne pour tous et chacun, il n’y aurait pas de plaisir à tenter l’expérience. Ce qu’il veut, c’est la reconstituer telle qu’elle se révèle en lui et par lui – c’est-à-dire telle qu’elle est quand il s’y trouve⁴¹.

Le carnet, faut-il le mentionner, est le complice fidèle de ses errances. Il s’apparente beaucoup plus à la vie quotidienne, par sa forme, qu’au livre achevé, travaillé, où chaque couture est soigneusement dissimulée. « [L]a vie est infiniment plus riche et plus variée, plus accidentée et diffuse aussi⁴² », explique Mathieu Bélisle, en comparant carnets et romans de Julien Gracq. Le carnet serait ce lieu de l’indécision et de l’hétérogène, une source de matériau textuel vivant où l’écrivain peut puiser sans cesse. Cette forme primaire du texte m’apparaît d’autant plus intéressante qu’elle s’apparente aussi à la façon dont la ville se donne à celui qui la marche : elle ne se laisse jamais croquer d’un seul regard, mais se révèle plutôt bout par bout, perception par perception. André Carpentier nous confie que « la configuration fragmentaire typique des notes de terrain est sa façon initiale de composer avec la multiplicité et avec la disparité⁴³. » Par la notation, le flâneur consolide une première fois son espace en se projetant à l’extérieur de lui-même afin de mieux écouter les murmures de la ville. Mais s’il se jette à corps perdu dans cet espace, c’est pour mieux se recentrer et concentrer ses perceptions dans la simplicité de quelques mots ou phrases : il s’agit de concilier ses dérives urbaines avec celles, tout aussi agréables, de l’imagination.

Le flâneur s’achemine dans le monde, carnet en poche, comme un apprenti à la recherche de l’obliquité du quotidien – apprenti, car il est sans cesse à la recherche de la manière juste de dire le quotidien qui fuit. Ses notations intempestives lui permettent, myope qu’il est, d’approcher son regard et de se réapproprier ce qui, au fil de l’habitude, s’estompé. Le principal objet de la recherche est en ce sens le banal. Et pourtant, ce banal est évoqué

⁴¹ « La posture de Jean Giono, guère voyageur mais bon promeneur, paraît exemplaire de la conscience du flâneur : “Je me suis efforcé de décrire le monde, non pas comme il est, mais comme il est quand je m’y ajoute, ce qui, évidemment, ne le simplifie pas.” » Jean Giono, *Voyage en Italie*, coll. « Folio », Paris, Gallimard, 1979 [1953], p. 57; cité dans André Carpentier, « Être auprès des choses. », p. 29.

⁴² Mathieu Bélisle, « Julien Gracq, entre carnets et romans », *Études françaises*, vol. 43, n° 3, Montréal, 2007, p. 36.

⁴³ Carpentier, « Être auprès des choses », p. 24.

quotidiennement par ce mantra du flâneur : « Il manque quelque chose à ma journée. » Ce peut être le premier café du matin qui manquait à l'appel, un mot qu'on n'aura pas entendu avant de partir pour le travail, le chat d'un lointain voisin qui, un matin, ne parade pas dans la fenêtre du salon. La note de terrain, loin de mettre le manque au premier plan, se veut une valeur foncièrement positive, qui marque la présence de soi dans le monde et du monde en soi, une plénitude qui ne se réalise que dans le langage. Comme l'exprime si bien Arlette Farge, « [I]es éclats d'insignifiance et les fragments d'inconnu sont des lieux où se joue l'essentiel⁴⁴. » La note de terrain confirme et consolide ma présence au monde et, plus important encore, me rend conscient du changement de mes perceptions dans le but de les partager avec autrui.

La prise de notes étant la reprise d'un temps à soi, un pas de côté pour entrer dans une solitude nécessaire afin de bien s'imprégner du lieu vécu, la conjonction de celles-ci permet d'ouvrir un espace de liberté et de partage, remettant entre les mains du lecteur les clés d'une sensibilité composée à force de corps et d'espace, de lecture et d'écriture. Le texte, en ce sens, est ma façon particulière de rayonner, mais il ne peut advenir sans cette première étincelle qu'est la note de terrain, témoignant d'un étonnement devant les choses, d'une présence pouvant être sans cesse renouvelée par l'acte d'écriture.

*

« Il y a des mots qui parfois s'avancent, mais qui ne sont pas encore des mots. Ils viennent comme des pressentiments⁴⁵ », écrit Louise Warren. Ces pressentiments se notent souvent en ayant recours à la photographie : le coucher du soleil illuminant les colimaçons noirs des ruelles, une nappe de dentelle ou un drap contour gonflés d'un vent chaud de juillet dans une ruelle. Il n'y a pas de mots ou de phrases particulières pour évoquer cette impression de légèreté à la vue de ces objets. Cette légèreté incite à la capture photographique : le simple cadrage permettrait de cibler l'objet ayant permis la coprésence du

⁴⁴ Arlette Farge, « Se laisser surprendre par l'ordinaire », *Michel de Certeau : Les chemins d'histoire*, Paris, Éditions Complexe, 2002, p. 105.

⁴⁵ Louise Warren, *Bleu de Delft. Archives de solitude*, coll. « Essais ». Montréal, Typo, 2006 [2001], p. 87.

flâneur avec le lieu qu'il investit; il cadre le calme, mais surtout une fragilité heureuse qui s'accorde mal avec la manie des mots de briser le silence.

C'est souvent par le biais de la phrase nominale qu'est signalée avec le plus d'insistance cette coprésence, au sein de mes carnets. Pour Michel Collot, elle marquerait un rapport direct avec le lieu pratiqué, « [c]omme si l'énoncé "parlait de lui-même", sans le support d'aucune instance d'énonciation. Ce qui ne signifie nullement que le sujet s'en absente; simplement, il n'est plus repérable, isolable : on peut dire aussi bien qu'il est passé tout entier dans l'énoncé⁴⁶. » La phrase nominale témoigne de la note prise à la volée, par souci de ne pas briser le lien qui s'est tissé entre le flâneur et son lieu d'habitude. Le geste d'écriture s'impose comme un trait d'union⁴⁷. Certaines notes ne marquent que les différentes étapes d'un cheminement : vers soi-même, vers la ville, vers l'écriture.

Écrire à partir d'une photographie, geste parfois essentiel, nécessite souvent plus de travail et de temps que d'user des notes manuscrites comme tremplin vers une forme textuelle plus épanouie. Forger le silence dans le bruit constant de la métropole, voilà qui fournit un défi de taille. Il faut préciser qu'il m'est souvent plus aisé de trouver le bruissement des mots en me servant de photographies : celles-ci permettent en effet d'accéder à ce dépouillement que subit le flâneur devant et dans le monde. Le carnet est parfois trop bavard. Comme l'écrit Clément Rosset, « [l]a photographie n'est bien souvent qu'un matériau brut à partir duquel il est loisible de travailler⁴⁸ », au même titre que ces quelques lignes qu'on retrouve dans le carnet de poche du flâneur. Tout comme dans la photcartographie de Virginie Belhumeur, il faut comprendre que :

⁴⁶ Michel Collot, *La matière-émotion*, coll. « Écriture », Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 285.

⁴⁷ Voir François de Cornière, *Tout doit disparaître*, coll. « Poésie », Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1993, p. 18 : « pourquoi se demander d'un coup / si les mots qu'on inscrit / sur un petit carnet / ne seront pas le seul trait d'union / entre cela et nous ».

⁴⁸ Clément Rosset, *Fantasmagories* suivi de *Le réel, l'imaginaire et l'illusoire*, Paris, Minuit, 1997, p. 29.

[...] par le geste de l'enregistrement photographique, [les] photographies deviennent non seulement des repères de temps, des bornes inscrites dans la mémoire du parcours et dans celle [du] corps, mais aussi un indice de l'expérience. En photocartographiant le territoire, c'est le contexte d'un récit futur qui se pose en filigrane⁴⁹ [...].

La photographie et la notation brève permettent de semer des germes d'intensité, intensité qui sera ensuite explorée par l'écriture des fragments qui en découlent. Suivant dans cette même idée, Michelle Debat explique que le flâneur et le photographe sont « deux passeurs de devenirs gonflés du passage du temps⁵⁰ », constamment pris dans une multitude de déterritorialisations et de reterritorialisations qui le confirment dans sa position de centre qui se déplace, de *milieu* : fixité-mobilité, ville-texte, marche-écriture. Il a la tâche de lire et de lier, et déjà, chaque lien créé modifie la configuration de sa ville intérieure. Si « [l]e devenir ne produit rien par filiation, [qu'il] est de l'alliance⁵¹ », le geste flâneur (ou photographique) serait cette alliance permettant la symbiose entre le tissu urbain et le résultat d'un acte de création – ou plus précisément, de réaction. Le geste flâneur, est « *subversif* [...] La subversion, ce n'est pas de s'opposer, mais de contourner, détourner, exagérer jusqu'à altérer, accepter jusqu'à dépasser.⁵² »

*

Selon le postulat d'Alain Cambier disant qu'« [à] l'entendement, le réel ne se livre que par fragments et par esquisses⁵³ », les notes prises lors des flâneries se donnent aussi en tant que morceaux de réel ou, plus précisément, une traduction ou une interprétation de la réalité. Cette dernière étant filtrée par la subjectivité du flâneur, je propose de concevoir la note de terrain comme un « test projectif⁵⁴ », à savoir une distanciation du sujet par rapport à lui-

⁴⁹ Virginie Belhumeur, « Tracés insulaires. Cartographier l'espace par une pratique de la photographie poétique » *La carte. Point de vue sur le monde*, coll. « Essai », Montréal, Éditions Mémoire d'encrier, 2008, p. 135-136.

⁵⁰ Michelle Debat, « Flânerie et photographie. *Le cadre et les gestes du temps* », *Propos sur la flânerie*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 24.

⁵¹ Deleuze et Guattari, p. 291.

⁵² Gros, p. 238.

⁵³ Alain Cambier, *Qu'est-ce qu'une ville?*, coll. « Chemins philosophiques », Paris, VRIN, 2005, p. 31.

⁵⁴ Voir Michel Collot, *La matière-émotion*, p. 85.

même, mais aussi un rapprochement avec la matière perçue. La note de terrain ainsi définie se veut un lieu de l'entre-deux, d'un collage des réalités intérieures et extérieures par le truchement de l'écriture, ou plus précisément du geste de l'écriture. D'autre part, le carnet, qui rassemble ces courts instants d'étonnement, est l'espace de l'éclatement, réunissant sous une même reliure des éléments qui, à prime abord, n'entrent pas en contact ou dont le contact ne se fait pas de façon spontanée lorsqu'on marche ou qu'on sirote un café. Grâce au carnet (ainsi qu'à ses homologues) le flâneur fait l'esquisse d'une carte personnelle à travers laquelle il pourra cheminer lors du passage de l'avant-texte au texte. Il faudrait, ultimement, voir en ces notes le témoignage de l'engagement, du rapport privilégié qu'entretient le flâneur avec ses lieux pratiqués.

*

Le flâneur s'épanouit dans ce qu'il conviendrait d'appeler le bruissement de la vie, à savoir ces moments où le temps lui apparaît suspendu, dilaté; son monde s'affirme en une succession de découpes qui ne prendront sens qu'à force de répétition. Tout d'abord, il entend un gamin crier dans le recoin d'une ruelle, puis son regard se met à courir le long des clôtures à la recherche du destinataire. Une panoplie d'éléments s'additionnent et créent pour lui le génie de la ruelle, mais il n'aura pas su à qui le gamin s'adressait.

Deux ou trois jours plus tard, en foulant le même lieu, il revoit le même enfant tapant du bout du pied un ballon amolli : c'est tout ce qu'il garde de ce passage. Quelques semaines après, le flâneur se trouve seul dans cette même ruelle, mis à part un chat boiteux et couvert de boue. Ils échangeront un regard, le chat prendra ses distances, et ce sera tout.

Puis vient le moment où ce bourlingueur urbain endosse sa chemise d'écrivain, se met à compulsier ses notes, parfois des mois sans les avoir révisées, et se met à la recherche de l'intensité première de ce lieu. Évidemment, il ne fait toujours que tenter la restitution de cette ambiance, y cherchant moins la précision des détails d'un seul passage que la véracité du lieu tel que mis en lumière par ses propres notes qui, elles, lui donnent la distance critique nécessaire à sa compréhension d'un espace donné, mais aussi par rapport à ses propres pratiques d'écriture. Alors qu'il prolonge les saillies qui se trouvent dans ses carnets, le

flâneur ne peut qu'acquiescer à cette idée voulant que cet enfant s'adresse d'abord à lui dont le corps et la pensée fournissent un lieu de passage.

Ce geste te rend suspect, Hessel ne manque pas de te le rappeler⁵⁵. Suspect! Plutôt détective à tes heures, même si tu ne sais ce que tu cherches exactement; à tes indices ne correspond aucun crime. Tu entretiens cette joie d'être là présent, en des instants de bonheur qui, te touchant à peine, se mettent déjà à filer sous ton stylo. Tu ne captas que des fragments de bonheur, ceux-là même qui te font réaliser, chaque jour depuis des années, que la densité de la vie ne tient parfois qu'à un geste ou à un mot; tu voudrais sentir cette densité s'épanouir dans le reflet du soleil sur un grain de poussière. Tu n'arrives qu'à être complice du petit, du peu et de la simplicité. Tu n'arrives à concevoir le monde qu'au ras de la peau et par ce que tu es en mesure d'appréhender par les sens. Les plans d'ensemble ont toujours été, pour toi, d'un grand flou.

Que cherches-tu dans ces accumulations de notes et de photographies si, depuis un certain temps, tu es convaincu que ces mots et images ne changeront pas le monde? À tout le moins, ils garderont ce dernier en mouvement et les fragments qui seront tirés de tes notes réaffirmeront le caractère instable de ton monde. Déjà, relisant tes premiers carnets, tu n'as pas l'impression d'avoir progressé dans quelque direction que ce soit : tu as tourné autour des mêmes objets et cette écriture parfois cryptique te semble celle d'un autre. N'est-ce pas justement ce qui te permet de continuer à écrire?

⁵⁵ « J'essuie toujours des regards méprisants lorsque j'essaie de flâner parmi les gens affairés. J'ai l'impression que l'on me prend pour un pickpocket. » Voir Franz Hessel, *Promenades dans Berlin*, trad. de l'allemand par Jean-Michel Beloeil et précédé de *Le flâneur de Berlin* par Jean-Michel Palmier, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1989, p. 31.

Montage – texte – assemblage

« Les récits de lieux sont des bricolages. Ils sont faits avec des débris de monde [...] c'est-à-dire des fragments de lieux sémantiques dispersés⁵⁶ », écrit Michel de Certeau. L'assemblage qu'il fait de sa multitude de fragments est à l'image d'une maison dont chaque brique aurait été effacée, le mortier seul retenant les fenêtres en place. Dans cette maison le lecteur ne peut que passer, mais, y errant, il en gardera le sentiment d'un temps qui lui est propre, d'une présence des objets et des visages qu'il croise au jour le jour.

La mise en mots des lieux fréquentés par le flâneur se présente sur le mode du montage littéraire, tel que Benjamin a pu en parler :

Je n'ai besoin de *dire* quoi que ce soit. Montrer à peine. Je n'éloignerai aucun matériau utile, ne m'approprierais aucune formulation ingénieuse. Mais les chiffons, les détritiques – je n'inventorierai pas ceux-ci, mais leur permettrai, de la seule façon possible, d'advenir à eux-mêmes : en en faisant usage.⁵⁷

À partir de ses annotations, le flâneur capte le laissé pour compte des lieux, ce qui ne se voit plus à force de répétition. Il laisse travailler en lui la matière du langage, jusqu'à ce qu'elle trouve la réponse adéquate au moment de la flânerie. Le flâneur tisse alors autour de ces citations du réel que sont ses notes : il cherche entre elles, cheminant dans le langage, ce qui les relie. Le recueil découlant de cet exercice est à l'image de ce jeu d'échos, mais le travail d'orfèvrerie du flâneur ne se veut en aucun cas explicatif : il fait usage de ses avant-textes, et c'est dans cet usage même que se révèlent les traces de sa ville intérieure. L'écrivain flâneur ne cherche donc pas à dire, mais à montrer autant que cela est possible, mais *montrer à peine*. Collectionneur d'anecdotes et du peu, il fait le pari de les rendre présents, vibrants, dans l'espace du texte.

*

⁵⁶ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, éd. établie et présentée par Luce Giard, coll. « Folio essais », Paris, Gallimard, 1990, p. 161.

⁵⁷ Benjamin, *The Arcades Project*, p. 460. Je traduis.

Les possibilités en germe dans les notes de terrain se découvrent au fur et à mesure d'un processus de développement, de mise en lumière et en contraste de la matière textuelle, au même titre que la ville se découvre au fur et à mesure des errances urbaines du flâneur. Les notes de divers carnets se juxtaposent, se complètent, sont fusionnées ou évacuées... André Carpentier, à ce propos, signale que l'écrivain déambulateur « fouille par l'écriture, et sans doute jusque dans l'écriture. Il lui arrive même d'oublier le lieu de référence et de ne plus dériver que dans sa propre écriture.⁵⁸ » Les contrastes entre les différentes figures, entrant en collision au sein de proses brèves – qu'il convient ici d'appeler fragments –, dirigent l'écriture au même titre que les collages recherchés dans ses lieux d'habitude.

L'écrivain flâneur est solidaire du petit et du peu, il préfère « la ciselure du mot, de la vignette, de la médaille, au tracé des perspectives grandioses et des vastes ensembles.⁵⁹ » Il se laisse porter par une idée, un mot contenu dans ses notes glanées dans l'obliquité de la routine. Il cherche non pas à rendre une vision globale de la ville qu'il habite, mais bien l'éclosion de rapports qu'il entretient avec un quartier ou un réseau de ruelles, de cafés, de parcs. L'expérience d'*Au détour de l'habitude* m'a fait découvrir, au fil du quotidien, un rapport d'anonymat relatif à Montréal et qui est peut-être le lot de celui qui provient d'un milieu régional tissé serré, où tous se connaissent. À cet égard, le montage de notes sous forme de recueil me semble relever « d'un certain rythme intérieur, [d'une] trajectoire "fugueuse et musarde à la fois"⁶⁰ ». La densité des fragments permet au lecteur de pénétrer la démarche de celui qui écrit tout en rappelant, par leur brièveté, le rapport éphémère de la rencontre urbaine.

*

Le flâneur n'est pas à la recherche de lui-même, mais bien de l'effet d'un lieu, d'une rencontre, d'un visage : il est un sujet lyrique par défaut. Il se réalise dans le bourgeonnement

⁵⁸ André Carpentier, « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain », *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 195.

⁵⁹ Susini-Anastopoulos, p. 101.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 122. Les mots entre guillemets anglais sont tirés de la suite de fragments de Francis Ponge intitulée *La Guêpe*.

ou plutôt dans la prolifération rhizomatique des rapports affectifs qui se constituent en lui et hors de lui, ne sachant plus déterminer ce qui lui appartient en propre ou ce qui relève d'autrui. L'hypermnésie de l'écrivain flâneur le pose souvent dans une zone d'ombre ou plutôt dans la zone blanche, celle délimitant chaque fragment et mettant en lumière ce qui importe pour lui. Le flâneur se dissimule derrière un *je* qui n'a pour fonction que de lier. Étant à la fois lui-même, tout le monde et personne, le flâneur se réalise dans l'écriture en tant que *milieu*; son hypermnésie est symptomatique de sa nature foncièrement oublieuse.

*

La posture de l'écrivain flâneur telle que je la conçois, s'inscrit moins dans une démarche de préservation, ceci dit caricaturalement, que dans une démarche de communicabilité de sens. Pour lui, « [l]'observation du réel passe par la description de gestes dont on ne comprend pas la signification, par la fragmentation de l'espace, par la juxtaposition de sensations qui ne mènent à aucune conclusion.⁶¹ » S'il ne cherche pas à créer *un* sens mais bien *du* sens, il y parvient en diluant la matière concentrée de la note de terrain. Aérer serait un terme plus approprié : il faut ménager beaucoup de vide, par le biais de l'ellipse ; chaque fragment est élaboré pour se lier à un autre.

Hélène Cazes écrit que « [l]e collage au contraire [de la compilation], est perçu comme un assemblage qui sauvegarde la conscience de la disparité: il privilégie la juxtaposition par rapport à l'insertion et refuse toute hiérarchie dans l'organisation nouvelle.⁶² » Ainsi, la note de terrain se pose comme la première façon de composer avec la disparité, mais aussi de rester synchrone avec les flux urbains. Par le biais du collage et du montage, le flâneur rétablit ce qu'Elias Canetti appelle la « marche des mots, leur cheminement, leurs étapes, leurs arrêts⁶³ ». Il traduit l'énonciation piétonnière et la liberté de son regard, et j'insiste ici

⁶¹ Frances Fortier et André Mercier, « La narration du sensible dans le récit contemporain », *La narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 186.

⁶² Hélène Cazes, « Centon et collage: l'écriture cachée » *Montages / Collages. Actes du second colloque du CICADA*, Université de Pau, 1991, p. 72.

⁶³ Elias Canetti, *Le Coeur secret de l'horloge. Réflexions (1973-1985)*, trad. de l'allemand par Walter Weideli, coll. « Le livre de poche / biblio », Paris, Albin Michel, 1989 [1987], p. 54.

sur l'importance du terme *traduction* (*translation*, en anglais) qui implique un déplacement, une tentative de rendre le mieux possible l'expérience du texte de la ville, en accord avec ses propres rythmes intérieurs, avec les tours et détours de sa langue. Il y retrouverait un état similaire à celui dans lequel ses déambulations et flâneries en ville le plongent⁶⁴.

En additionnant, coupant, collant et coupant encore dans ses avant-textes – qu'il s'agisse de le faire matériellement dans les pages de ses carnets ou bien à l'écran –, l'écrivain flâneur rend limpide une parcelle de sa sensibilité ayant été en accord avec le territoire de sa quotidienneté. Ce quotidien, Maurice Blanchot nous le rappelle, « ne se laisse pas saisir. Il échappe. Il appartient à l'insignifiance et l'insignifiant est sans vérité, sans réalité, sans secret, mais est peut-être aussi le lieu de toute signification possible.⁶⁵ » Il faut donc creuser ses éclats ponctuels grappillés au fil de la banalité des jours – en se rendant au boulot, à l'épicerie, chez le dentiste, sait-on jamais. Leur rareté mérite le temps qu'on y met. Cette parole de fragments, nous dit encore Blanchot, « n'est pas *écrite* en raison ni en vue de l'unité.⁶⁶ » Quel plaisir le flâneur trouve-t-il dans cette unité supposée? Son regard doit s'accorder en cours d'écriture, et subit lui-même une forme de familiarisation, comme il s'accorde avec l'éclat de la ville.

Ainsi, le flâneur n'écrit pas sur la ville – il faudrait alors faire de lui un graffiteur, trop souvent épris de commentaires politiques –, il écrit *à partir* de la ville en en faisant sa matière première. Par exemple, il n'écrit pas sur Montréal, mais à partir de celle-ci pour s'en créer un double, indissociable de son expérience intime : « une autre ville mais au plus près de la ville réelle, de sa matière, du mouvement indéfiniment varié de ses apparences.⁶⁷ »

*

À propos de ses romans, Gracq révèle que la ville n'aurait pas pu en être le cadre : « La raison est que j'ai besoin de personnages qui aient beaucoup d'air, beaucoup d'espace autour

⁶⁴ Comme l'écrit Réda, « [...] il me semble que le véritable objet de la recherche n'était autre que l'état où elle me plongeait. » Voir Jacques Réda, *Ferveur de Borges*, Paris, Fata Morgana, 1987, p. 92.

⁶⁵ Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, coll. « NRF », Paris, Gallimard, 1969, p. 357.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 452.

⁶⁷ Paul Chamberland, *Témoin nomade. Carnets I (1975-1981)*, coll. « Itinéraires/Carnets », Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1995, p. 32.

d'eux.⁶⁸ » Cet espace se retrouve rarement dans les écrits du flâneur. Avec sa manie de juxtaposer des éléments de ses notes, donc ses expériences, de couper ici et de supprimer là des passages, c'est à l'intérieur de ses personnages qu'il trouve l'air nécessaire, ménageant l'espace pour qu'il puisse emprunter leur point de vue, permettant de rendre une vision kaléidoscopique d'un lieu particulier. Ces personnages ne sont souvent représentés que par quelques traits bruts, parfois une parole ou une pièce de vêtement, rendant possible la mise en tension d'un texte et le maintenant ainsi ouvert.

Les traits des gens de mon quartier se sont retrouvés, à bien des endroits, réduits à des prénoms; le vide qu'ils créent permet d'organiser une atmosphère. Guillaume, Flore ou Lorraine sont à la fois personne et tout le monde : ils ne sont pas liés à une identité propre, mais bien à des gestes qui leur sont propres et qui ont donné vie, à leur manière, au tissu urbain pendant un instant. Ces prénoms sont peut-être, au même moment, les restes d'une urbanité de village, où les rapports de proximité font qu'on cherche à connaître le nom de ceux et celles qu'on fréquente quotidiennement.

*

C'est « dans l'acte concret de la réflexion [que] je franchis cette distance[, et que] je prouve par le fait même que je suis capable de *savoir* ce que je *percevais*⁶⁹ », écrit Merleau-Ponty. Si pour l'écrivain flâneur l'écriture devient lieu de réflexion, les moments d'écriture hors de sa ou de ses villes de prédilection lui font sonder les traces des lieux qui se sont déposés et sédimentés en lui au fil de l'habitude. La pratique du fragment s'impose au flâneur comme un processus de clarification de ses sensations; il développe par le biais de l'écriture le plein potentiel de ses perceptions, il cherche une intensité qui autrement s'émousse dans la trame du quotidien et détermine ce qui fait partie de sa ville sensible, de ce qui vraiment le touche.

Si les notes de terrain mettent en lumière la saillie, l'écriture des fragments, à partir des dites notes, constitue une clarification. Susini-Anastopoulos en parle comme du « résultat

⁶⁸ Gracq, p. 34.

⁶⁹ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1945, p. 68.

d'une opération intellectuelle se réalisant par phrases, venant éclairer progressivement un problème.⁷⁰ » La note de terrain étant un nœud perceptif, l'écriture du fragment permet l'exploration de la géographie intérieure de l'écrivain flâneur sur les territoires de l'écriture. Elliptique et se satisfaisant de peu de matière textuelle, le fragment devient alors une unité mobile de texte. Si le développement de la note de terrain referme partiellement l'ouverture préalable de la note de terrain, le non-dit et les blancs invitent à la liaison et à la cohabitation d'une multiplicité de fragments.

Aussi est-il plus judicieux de parler du fragment comme partie d'un tout à jamais fragmentaire : l'écriture reste un processus de clarification de la relation intime qu'entretient le flâneur – lui-même singulier et pluriel par son rapport de coprésence – avec ses territoires passés et projetés. L'écriture lui permet de se créer un présent ou plutôt *des* présents qui, par leur assemblage, proposeront une des configurations possibles de sa présence au monde. Par cette clarification des notes, une distanciation vis-à-vis du banal est réalisée et se pose comme acte de réflexion; le flâneur est celui qui « [médite] sur le fouillis des apparences.⁷¹ »

L'écriture par fragments met l'auteur dans une position de lecteur. Il se retrouve devant ses textes comme il se retrouverait devant un puzzle, la forme de ce dernier ne se révélant qu'à force d'essais et d'erreurs durant le travail d'assemblage. L'écriture, telle qu'elle s'est présentée au cours de la rédaction d'*Au détour de l'habitude*, n'a jamais eu le désir du roman, plus exigeant en termes de linéarité et d'intrigue. Ici, il n'y a pas de crime à résoudre, rappelons-le, mais chaque bloc de prose se présente comme une prolongation de l'instant permettant à celui-ci d'advenir pleinement à lui-même. D'autre part, il ne faut pas y voir le regret de l'instant passé, comme d'une remise à plus tard de la vie (car l'écriture n'est pas *la vie*, elle peut simplement y participer en s'ajoutant à l'expérience du banal). Comme l'écrit Louis-René des Forêts : « Non pas que cela fut. Cela est, qui ne demandait qu'un peu de temps et l'abandon au courant de la langue pour refaire surface.⁷² » La rumeur de l'instant s'accompagne du frémissement de la langue pour fleurir, pour s'arrimer aux mémoires multiples du flâneur.

⁷⁰ Susini-Anastopoulos, p. 36.

⁷¹ Gérard Macé, « Le plus léger bagage », *L'imaginaire d'après nature*, Paris, Fata Morgana, 1996, p. 13.

⁷² Louis-René des Forêts, *Ostinato*, coll. « L'imaginaire », Paris, Gallimard, 1997, p. 135.

L'écriture participe, en ce sens, du regard, au point de muer celui-ci en *voir*. Le regard court sur les surfaces en espérant se faire prendre par des aspérités, au même titre que le marcheur espère que ses déambulations se mueront en flânerie. Le passant qui s'improvise flâneur regarde ce qui l'entoure, mais ne voit véritablement que lorsqu'il écrit. Voir, c'est l'exercice du détail, c'est une écoute active qui ne se résout pas à la rapidité et au fonctionnel, mais se réalise pleinement dans la lenteur. Pierre Sansot nous rappelle qu'« en acceptant les intempéries, les temps morts et les silences, je m'augmente d'une autre expérience.⁷³ » Si regarder, acte essentiel, c'est passer, voir, c'est vivre. C'est à cette vie que le flâneur est attentif lorsqu'il ouvre ses carnets et furete dans ses photographies ; ce qui se lie, se délie – ce qui reste. Poursuivre le geste de l'écriture, c'est la volonté de voir avec plus d'acuité.

*

Nous pourrions certes questionner l'usage du texte traditionnel et non de l'hypertexte pour mener à bien cette réflexion qui travaille sur – au moins – deux plans distincts : la ville non seulement comme texte mais aussi comme hypertexte et la flânerie comme « un agencement, une transformation *en marche*, un processus de production, une manière de faire⁷⁴. » L'approche favorisée lors de la rédaction d'*Au détour de l'habitude*, découle du choix d'évacuer la majorité des photographies qui accompagnaient, au départ, chaque fragment, ceux-ci ayant été préalablement titrés. Chaque partie ne pouvait alors reposer sur elle-même et l'ensemble s'est organisé de façon à former « une continuité relevant davantage d'un jeu de forces ou de contrastes souvent malaisé à décrire.⁷⁵ »

*

⁷³ Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, coll. « Rivages poche / Petite bibliothèque », Paris, Éditions Payot & Rivages, 2000 [1998], p. 46.

⁷⁴ Thierry Davila, *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX^e siècle*, Paris, Éditions du Regard, 2002, p. 56.

⁷⁵ René Audet et Thierry Bissonnette, « Le recueil littéraire, une variante formelle de la péripétie », *La narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 20.

Le flâneur, parfois, s'adressant à ses souliers, n'a qu'une chose à dire : « Vous le savez bien, la seule illumination que j'aie eue jusqu'ici, c'est la lenteur⁷⁶. » Mais au-delà de ses déambulations et musardises dans l'espace urbain où il se met en présence de l'autre, il réussit à se mettre en présence de lui-même par le biais de l'écriture, de ce travail patient de collage. Je pense à Nuvolati qui nous rappelle que le flâneur « comprend qu'écrire est un *slow-motion*, la seule façon de stopper le temps qui détruit tout, [mais en] préservant dans le même temps l'idée de la vie.⁷⁷ » Ainsi, ce que le flâneur perd en vitesse, il le gagne en intensité. Deleuze et Guattari, encore une fois, nous permettent d'accéder à cette idée de la flânerie comme rhizomatique :

L'intensité de déterritorialisation ne doit pas être confondue avec la vitesse de mouvement ou de développement. Si bien que le plus rapide connecte son intensité avec l'intensité du plus lent, laquelle, en tant qu'intensité, ne lui succède pas, mais travaille simultanément sur une autre strate ou sur un autre plan.⁷⁸

Si le flâneur, tel Calvino, s'efforce de suivre le cours de ses circuits mentaux animés par l'expérience de la ville, s'enivrant de ses propres musardises, il est primordial pour lui de donner au lecteur (et lui-même d'abord) l'impression du présent. Ce présent en question, celui du flâneur, serait constitué des traces de l'expérience spatiale annotée et d'un présent de l'écriture : dans ce repli sur soi qu'il éprouve parfois dans l'acte même de marcher, il trouverait, par le truchement de l'écriture, la manière de donner une voix à l'insistance des réseaux qu'il pratique tout en amplifiant la résonance – la rumeur de la matière⁷⁹. Le texte ne serait terminé, à ses yeux, que dans la mesure où il se retrouve étranger à lui-même dans sa propre langue... et peut-être le flâneur ne se sent-il vraiment chez lui, n'appelle-t-il sa ville *ma ville*, qu'au moment où il est capable de la considérer comme un ailleurs.

*

⁷⁶ Peter Handke, *Après-midi d'un écrivain*, trad. de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmitt, coll. « Arcades », Paris, Gallimard, 1987, p. 54.

⁷⁷ Nuvolati, p. 14.

⁷⁸ Deleuze et Guattari, p. 214.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 509 : « Suivre le flux de matière, c'est itinérer, c'est ambuler. C'est l'intuition en acte. »

« Nous devons toujours faire face à chaque instant, nous conduire comme s'il était éternel et qu'il attendît de nous de redevenir passager⁸⁰ » écrit Maurice Blanchot. Le passant est attentif au moment de la flânerie qui peut survenir à tout instant et, quand il en a saisi l'ouverture, la liberté fragile de la coprésence, il l'accueille chaque fois comme la dernière. Il ne vit pas son urbanité sur le mode de la mélancolie, mais est lucide devant la disparition du monde tel qu'il le connaît⁸¹. Lorsqu'il s'assied devant son ordinateur portable, il enfonce chaque touche dans l'espoir de faire remonter, des rides de sa peau et des mots inscrits dans ses carnets, la tendreté d'un instant. Le geste de la flânerie, mouvement du regard et du corps dans la ville tout comme geste d'écriture, « réunit un être vivant à un autre et se défait, puis revient se tendre entre des points en mouvement, dessinant de nouvelles figures rapides, si bien qu'à chaque seconde la ville malheureuse contient une ville heureuse.⁸² » Le flâneur cherche à se perdre dans cet état de flottement qu'il retrouve dans le corps à corps avec la ville, mais aussi avec le texte.

*

Julien Gracq, lors d'un entretien avec Jean-Louis Tissier, dit ceci : « Il y a deux catégories d'écrivains en ce qui concerne les impressions visuelles. Je l'ai écrit : il y a ceux qui sont myopes et il y a ceux qui sont presbytes.⁸³ » L'écrivain flâneur est, à mon sens, à l'image du myope; il trouve son plaisir en furetant dans la vie ordinaire. Le flâneur découvre une certaine forme de joie d'être au monde par sa proximité avec le banal, et c'est aussi dans la familiarité qu'il développe avec ses collections de textes qu'il devient capable de cette proximité.

Ainsi, la forme du recueil, avec ses pleins et ses vides, rappelle non seulement le caractère alternatif du construit urbain (monuments et immeubles comme pleins et les parcs, par exemple, comme vides), mais aussi la grammaire de l'attention du flâneur. Si son

⁸⁰ Maurice Blanchot, *L'attente l'oubli*, coll. « L'imaginaire », Paris, Gallimard, 1962, p. 27.

⁸¹ Ainsi, Walter Benjamin écrit que « [l]e ravissement du citadin est moins l'amour du premier regard que celui du dernier. » Voir Benjamin, *Charles Baudelaire*, p. 69.

⁸² Calvino, *Les villes invisibles*, p. 181.

⁸³ Gracq, p. 36.

ouverture au monde ne peut être soutenue bien longtemps – et c’est là que réside toute son attitude de passant. Chaque fragment constitue une ponctuation de la ville à laquelle le flâneur s’attarde : il effectue dans l’écriture une reprise du temps qui s’est ouvert devant lui, *in situ*, reprise au sens de re-passage, au point de rendre l’espace lisse et d’en réduire les aspérités le plus possible.

Le travail d’orfèvre opéré sur ces fragments de lieux participe du sentiment d’égarement généralisé du « dériveur à plume⁸⁴ ». Un lieu traité chaque fois dans la spécificité d’un moment d’éveil, rendu possible par un éclat de lumière sur un morceau de verre brisé ou encore par le rire d’un enfant s’écoulant d’une ruelle, évacue nécessairement une part du contexte dans lequel il se trouve et c’est en ce sens que le flâneur est un grand myope. Il laisse de côté des indices du contexte dans lequel ses moments de flânerie ont eu lieu, mais le résultat reste essentiellement impressionniste. Si les blancs entre les fragments participent de cette décontextualisation partielle, ils permettent du coup de soutenir les fragments en laissant au lecteur le plaisir de saisir la logique reliant deux fragments, mais aussi une séquence de fragments tel qu’on peut l’observer dans *Au détour de l’habitude*.

*

Le choix de la forme fragmentaire – bien qu’en ce qui me concerne, j’ai souvent l’impression que c’est le fragment qui m’a choisi – implique de « commencer et [de] finir souvent », selon la formule de Carpentier, et bien que parlant de la nouvelle littéraire, le caractère du fragment s’accorde bien avec cette idée de « naître au texte et d’en mourir⁸⁵ ». Il m’apparaît que cet émerveillement, qui doit être le lot du flâneur, s’émousse parfois par cet automatisme de la prise de notes. La relance de celles-ci, par l’écriture du fragment, lui permettrait de retrouver cette surprise devant l’ordinaire, car en considérant chaque lexie, il construit – consciemment – la naïveté des premières fois. L’écriture fragmentaire ne propose donc pas de repartir de zéro à chaque session d’écriture, mais bien de privilégier la construction d’un ensemble perceptif à partir de ce qui se trouve sous la main. Faisons

⁸⁴ Carpentier, « Huit remarques sur l’écrivain en déambulateur urbain », p. 189.

⁸⁵ André Carpentier, *Ruptures. Genres de la nouvelle et du fantastique*, coll. « Erres essais », Montréal, Le Quartanier, 2007, p. 23.

toutefois un autre détour du côté de l'annotation. Dans *Après-midi d'un écrivain*, Peter Handke écrit que

[c]haque mot non pas prononcé mais qui, devenu écriture, en donnait un autre, le faisait respirer largement et le reliait au monde avec une force nouvelle; le jour ne commençait pour lui [l'écrivain] que dans le bonheur d'une notation réussie et, pensait-il, rien ne pouvait plus alors lui arriver jusqu'au lendemain matin.⁸⁶

Noter son rapport à la ville, c'est nécessairement se placer *en marge* de l'habituel. C'est, pendant les parcours quotidiens (en route vers le boulot ou vers une autre obligation), *s'accorder* un temps – je ne dis pas prendre son temps, ce serait travestir ce temps qui, toujours, file – ou plus précisément *s'accorder au temps*. Noter son rapport à la ville, c'est capturer le sensible et lui donner la possibilité de se déployer comme *temps à soi* – cette denrée rare. Ce temps est composé de moments d'annotations représentant la distance liante dont jouit le flâneur dans son rapport à la ville, mais est pleinement savouré lorsque l'écrivain flâneur le polit, lui donne de l'importance dans le geste de l'écriture. C'est peut-être grâce à ce cadre sécurisant de la répétition, comme peut l'être la promenade faisant la promesse du retour à la maison, que le flâneur touche véritablement au *ralentir*.

⁸⁶ Handke, p. 9.

Dans tes carnets, tu retrouves la forme des hasards de ta ville, cette ville légère que tu tiens dans le creux de ta main. Lorsque tu t'assois devant l'écran, les anecdotes que tu as collectionnées se condensent et se dilatent puis, soudainement, il te semble que quelque chose se passe. Si l'anecdote « fonctionne comme articulation d'une situation⁸⁷ », elle devient dans l'écriture et par l'écriture le tissu conjonctif liant le flâneur à son territoire. Tu ne sais trop ce qui motive la reprise constante de ce geste flâneur qui, tu le sais, maintient la tension qui te relie au monde.

Bien que ton monde soit fragmenté, tu n'arrives pas à concevoir une fracture insurmontable qui te séparerait de l'autre. Tu lies les différentes îles qui constituent ce monde perçu à force de patience et d'attention, mais, pendant ces moments d'écriture, tu t'abstrais de la ville, te crées un espace et un temps propres, une chambre toute bricolée de rebuts et de rébus, d'expressions heureuses et de trébuchements de langage qui se composent à la manière d'une promenade : tu construis un lieu où te blottir. Et dans ce mouvement, tu évacues, comme un Delerm, ce qu'il te semble suffisant de subir : la tristesse, la barbarie tout innocente du quotidien, qui se traduisent par l'impatience d'un parent, par l'ignorance ou le mépris dans lequel des gens sont jetés pour un rien... Cela pulse derrière ces figures dont tu n'as été capable de dérober qu'un rire, que la chaleur d'une haleine, que l'effleurement d'une robe contre ta main.

La ville te pousse vers le texte et, inversement, le texte te pousse vers la ville, à tel point que tu ne sais plus, comme dans l'histoire de la poule et de l'œuf, lequel vient le premier. Pourtant, tu sais qu'il n'y a pas de choix à faire. Il te faut parfois des semaines pour qu'une suite d'anecdotes se sédimentent et que tu sois suffisamment saturé pour qu'advienne un jet d'écriture qui déjà aura presque trouvé sa forme finale; durant ces périodes d'écriture par à-coups, ta marche prend toutes les allures du fonctionnel, au point d'en oublier ce qui t'entoure, mais c'est dans cette situation que tu bricoles le plus efficacement les bouts de phrases qui te permettent de composer tes fragments. Ce n'est qu'après avoir écrit un ensemble de quatre ou cinq fragments que tu te donnes la permission de bourlinguer de

⁸⁷ Joseph, p. 35.

nouveau et, alors, la ville te semble transfigurée et légère, n'impose plus cette production de collages. C'est à ce moment même que tu deviens disponible, que le phrasé de la ville, camouflé par la rumeur du quotidien, devient lisible. Et dès le moment où cette lisibilité advient, tu sais que, déjà, tu y as mis un peu de cette lumière que certains nomment fiction et qui rend le visage d'un lieu dans toute sa clarté; tu ne cherches pas la vérité, tout au plus une certaine véracité de ton expérience du monde. Tes fragments sont des indices du sentiment de vivre qui te gonfle la poitrine quand, le soleil se couchant, la lumière s'empare d'une fine mèche de cheveux et donne des accents poussiéreux aux fenêtres des immeubles. Ces accents te rappellent, non sans insistance, que ce peu dont tu témoignes est à l'image non seulement de ces relations qui constituent ton mode d'être, mais aussi – et surtout – à l'image de leur fragilité.

BIBLIOGRAPHIE

- Audet, René et Thierry Bissonnette. 2004. « Le recueil littéraire, une variante formelle de la péripétie ». In *La narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, sous la dir. de René Audet et Andrée Mercier, p. 15-43. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Bachelard, Gaston. 1998 [1957]. *La poétique de l'espace*. Réimpression de la 9^e éd. Paris : Quadrige / Presses Universitaires de France, 224 p.
- Baudelaire, Charles. 1962. « Le peintre de la vie moderne ». Chap. in *Curiosités esthétiques* suivi de *L'Art romantique et autres Œuvres critiques de Baudelaire*. Éd. établie et annotée par Henri Lemaître, p. 453-502. Coll. « Classiques Garnier ». Paris : Garnier.
- Belhumeur, Virginie. 2008. « Tracés insulaires. Cartographier l'espace par une pratique de la photographie poétique ». In *La carte. Point de vue sur le monde*, sous la dir. de Rachel Bouvet, Hélène Guy et Éric Waddell, p. 131-139. Coll. « Essai ». Montréal : Éditions Mémoire d'encrier.
- Bélisle, Mathieu. 2007. « Julien Gracq, entre carnets et romans ». In *Études françaises*, vol. 43, n^o 3, sous la dir. de Lucie Bourassa, p. 27-39. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Benjamin, Walter. 1999. *The Arcades Project*. Trad. de l'allemand par Howard Eiland et Kevin McLaughlin selon l'édition de Rolf Tiedemann. Cambridge & London : Harvard University Press, 1088 p.
- . 1974 [1955]. *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*. Trad. de l'allemand et préfacé par Jean Lacoste. Coll. « Critique de la politique ». Paris : Petite bibliothèque Payot, 288 p.
- Blanc, Jean-Noël. 2003. *Besoin de ville*. Coll. « Biographies ». Paris : Éditions du Seuil, 256 p.
- Blanchot, Maurice. 1969. *L'entretien infini*. Coll. « NRF ». Paris : Gallimard, 640 p.
- . 1962. *L'attente l'oubli*. Coll. « L'imaginaire ». Paris : Gallimard, 121 p.

- Boisnard, Philippe. Sans mention de date. « Éric Sadin. Tokyo » dans *Trame Ouest*. En ligne :
http://homepage.mac.com/philemon1/trameouest/textelibrecritik/chronique/sadin_1_boisnard.html (consulté le 14 mai 2010).
- Calvino, Italo. 1996. *Les villes invisibles*. Trad. de l'italien par Jean Thibaudeau. Coll. « Points ». Paris : Seuil, 216 p.
- . 1986 [1984]. *Collection de sable*. Trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro. Paris : Seuil, 160 p.
- Cambier, Alain. 2005. *Qu'est-ce qu'une ville?* Coll. « Chemins philosophiques ». Paris : VRIN, 128 p.
- Canetti, Elias. 1989 [1987]. *Le Coeur secret de l'horloge. Réflexions (1973-1985)*. Trad. de l'allemand par Walter Weideli. Coll. « Le livre de poche / biblio ». Paris : Albin Michel, 192 p.
- Carpentier, André. 2010. *Extraits de cafés. Flâneries en cafés montréalais*. Montréal : Boréal, 344 p.
- . 2007. « Commencer et finir souvent : rupture fragmentaire et brièveté discontinue dans l'écriture nouvelle ». Chap. in *Ruptures. Genres de la nouvelle et du fantastique*, p. 15-28. Coll. « Erres essais ». Montréal : Le Quartanier.
- . 2005. *Ruelles, jours ouvrables*. Montréal : Boréal, 372 p.
- . 2009. « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté ». In *Révéler l'habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, sous la dir. de Sandrina Joseph. Paragraphes, vol. 28, p. 17-42. Université de Montréal : Département des littératures de langue française.
- . 2006. « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain ». In *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, sous la dir. de Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier, p. 189-206. Paris : L'Harmattan.

- Cartier-Bresson, Henri. 1996. *L'imaginaire d'après nature*. Préf. de Gérard Macé. Paris : Fata Morgana, 85 p.
- Cauquelin, Anne. 2006. *Fréquenter les incorporels. Contribution à une théorie de l'art contemporain*. Coll. « Lignes d'art ». Paris : Presses Universitaires de France, 147 p.
- Cazes, Hélène (1991) «Centon et collage: l'écriture cachée». In *Montages / Collages. Actes du second colloque du CICADA (Pau, 5-7 décembre 1991)*, sous la dir. de Bertrand Rougé, p. 69-84. Pau (Fr.) : Université de Pau.
- Certeau, Michel de. 1990. *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Édition établie et présentée par Luce Giard. Coll. « Folio essais ». Paris : Gallimard, 350 p.
- Chamberland, Paul. 1995. *Témoin nomade. Carnets I (1975-1981)*. Coll. « Itinéraires/Carnets ». Montréal : Éditions de l'Hexagone, 186 p.
- Collot, Michel. 1997. *La matière-émotion*. Coll. « Écriture ». Paris : Presses Universitaires de France, 334 p.
- Corboz, André. 2009 [1994]. « Décoder la nébuleuse urbaine ». Chap. in *De la ville au patrimoine urbain. Histoire de formes et de sens*. Textes rassemblés et choisis par Lucie K. Morisset, p. 133-138. Montréal ; Presses de l'Université du Québec.
- Cornière, François de. 1993. *Tout doit disparaître*. Coll. « Poésie ». Trois-Rivières : Écrits des Forges, 124 p.
- Davila, Thierry. 2002. *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX^e siècle*. Paris : Éditions du Regard, 192 p.
- Debat, Michelle. 2009. « Flânerie et photographie. *Le cadre et les gestes du temps* ». In *Propos sur la flânerie*, sous la dir. de Suzanne Liandrat-Guigues, p. 21-50. Paris : L'Harmattan.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. 1980. *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*. Paris : Minuit, 648 p.
- Delteil, Joseph. 2002 [1930] *Les chats de Paris*. Préf. de Louis Nucéra. Paris : Édition du Rocher, 144 p.

- Depardon, Raymond. 2010 [2000] « Sortir du cadre ». In *Le goût de la photo*. Textes choisis et rassemblés par Chloé Devis, p. 92-95. Coll. « Le petit Mercure ». Paris : Mercure de France.
- Desanti, Jean-Toussaint. 2003. « Voir ensemble » dans *Voir ensemble : autour de Jean-Toussaint Desanti*. Textes rassemblés par Marie José Mondzain. Coll. « Réfléchir le cinéma », p. 17-34. Paris : Gallimard.
- Desportes, Marc. 2005. *Paysages en mouvement. Transports et perception de l'espace. XVIII^e – XX^e siècle*. Coll. « Bibliothèque illustrée ». Paris : Gallimard, 414 p.
- Fabre, Hector. 2007 [1877]. « La vieille rue Notre-Dame ». Chap. in *Chroniques*, p. 49-55. 3^e éd. Montréal : Boréal.
- Farge, Arlette. 2002. « Se laisser surprendre par l'ordinaire ». In *Michel de Certeau : Les chemins d'histoire*, sous la dir. de Christian Delacroix, Patrick Garcia, François Dosse et Michel Trebitsch, p. 101-106. Paris : Éditions Complexe.
- Fargue, Léon-Paul. 1997 [1941]. *Haute solitude*. Coll. « L'imaginaire ». Paris : Gallimard, 207 p.
- Forêts, Louis-René des. 1997. *Ostinato*. Coll. « L'imaginaire ». Paris : Gallimard, 231 p.
- Fortier, Frances et André Mercier. 1994. « La narration du sensible dans le récit contemporain » dans *La narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, sous la dir. de René Audet et Andrée Mercier, p. 173-201. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Gervais, Bertrand. 2008. *La ligne brisée : labyrinthe, oubli & violence. Logiques de l'imaginaire tome II*. Coll. « Erres essais ». Montréal : Le Quartanier, 216 p.
- Gracq, Julien. 2002. *Entretiens*. Paris : José Corti, 317 p.
- Gros, Frédéric. 2009. *Marcher, une philosophie*. Paris: Carnets Nord, 302 p.
- Handke, Peter. 1987. *Après-midi d'un écrivain*. Trad. de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmitt. Coll. « Arcades ». Paris : Gallimard, 87 p.

- Hessel, Franz. 1989. *Promenades dans Berlin*. Trad. de l'allemand par Jean-Michel Beloeil. Préf. de Jean-Michel Palmier. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 259 p.
- Joseph, Isaac. 1984. *Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*. Coll. « Sociologie des Formes ». Paris : Librairie des Méridiens, 146 p.
- Laborit, Henri. 1971. *L'homme et la ville*. Coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique ». Paris : Flammarion, 222 p.
- Le Breton, David. 2002. *Éloge de la marche*. Paris : Métailié, 176 p.
- Major, André. 2007. *L'esprit vagabond, carnets : 1993-1994*. Montréal : Boréal, 325 p.
- . 1988. « Une île grande comme le monde ». In *Montréal des écrivains*, sous la dir. de Louise Dupré, Bruno Roy et France Théoret, p. 153-158 Coll. « Fiction ». Montréal : Éditions de l'Hexagone/Typo.
- Maulpoix, Jean-Michel. 2005. « La quatrième personne du singulier. Esquisse de portrait du sujet lyrique moderne ». In *Figures du sujet lyrique*, sous de dir. de Dominique Rabaté, p. 147-160. Paris : Presses Universitaires de France.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 546 p.
- Nuvolati, Giampaolo. 2009. « Le flâneur dans l'espace urbain ». In *Revue Géographie et cultures. Corps urbains : Mouvement et mise en scène*, n° 70, sous la dir. de Sylvie Miaux, p. 7-20. Paris : L'Harmattan.
- Perec, Georges. 1967. *Un homme qui dort*. Coll. « Folio ». Paris : Denoël, 158 p.
- Réda, Jacques. 1987. *Ferveur de Borges*. Paris : Fata Morgana, 104 p.
- Rosset, Clément. 2006. *Fantasmagories suivi de Le réel, l'imaginaire et l'illusoire*. Paris : Minuit, 112 p.
- Sansot, Pierre. 2002 [2000]. *Chemins aux vents*. Coll. « Petite bibliothèque Payot / Rivages poche ». Paris : Payot / Rivages, 320 p.
- . 2000 [1998]. *Du bon usage de la lenteur*. Coll. « Rivages poche / Petite bibliothèque ». Paris : Éditions Payot & Rivages, 203 p.

Schefer, Olivier. 2008. *Variations nocturnes*. Coll. « Matière étrangère ». Paris : VRIN, 156 p.

Susini-Anastopoulos, Françoise. 1997. *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*. Coll. « Écriture ». Paris : Presses Universitaires de France, 275 p.

Warren, Louise. 2006 [2001]. *Bleu de Delft. Archives de solitude*. Coll. « Essais ». Montréal : Typo, 129 p.